



1682

a great [illegible]

LA DOCTRINE DES MOEURS,

OU SONT REPRESENTE'S EN CENT TABLEAUX LA DIFFERENCE DES PASSIONS,

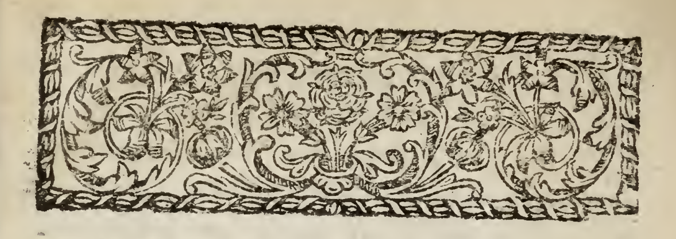
Qui enſeignent la maniere de parvenir a la Sageſſe univerſelle.

Par Monſieur DE GOMBERVILLE, de l'Academie Françoiſe.



A PARIS,
Chez JACQUES LE GRAS, à l'entrée de la Grand' Salle du Palais, du coſté de Saint Barthelemy.

M. DC. LXXXII.
AVEC PERMIS-SION.



PREFACE.



L est impossible d'aimer les belles choses, & ne pas aimer la Peinture. C'est le dernier effort de l'imagination & de l'art. C'est la sœur de la Poësie, & la seconde rivale de la Nature. C'est l'accomplissement des Temples & des Palais. C'est la plus belle & la plus innocente des erreurs de la veuë. C'est enfin, la plus douce de nos passions. Les plus fameuses Republiques ont couronné les Peintres comme les Conquerans; & fait graver leurs noms, dans le mesme bronze où elles conservoient ceux de leurs Magistrats & de leurs Capitaines. Elles en ont consideré les chefs-d'œuvres, comme des témoignages illustres de la grandeur de leur Domination; &

pour les rendre venerables aux peuples ; elles les ont fait entrer, par une espece de conservation, au nombre des Divinitez de l'Etat. On a donné des Batailles pour la conqueste d'un Tableau. On a sauvé des villes ennemies pour sauver une belle peinture ; & pour me servir des paroles du plus delicat esprit de son siecle,

Si numquam Venerem Coïs pinxisset
Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Si les grands Peintres des siecles passez eussent ajoûté la passion d'instruire à celle qu'ils avoient de plaire ; & puisé dans la belle Philosophie, les sujets de leurs ouvrages, ils auroient eu leurs places entre les Socrates & les Zenons ; & l'on eût esté chercher dans leurs cabinets l'Utile aussi bien que le Delectable. Mais ils ont esté la pluspart des flatteurs lâches & mercenaires, qui pour avoir du credit dans la Cour des Tyrans, les ont presque tous Deïfiez ; donnant tantost la foudre d'un Jupiter à un heureux Temeraire ; tantost l'épée d'un Mars au plus lâche de tous les bourreaux ; & tantost la massuë d'un Hercule, non à un dompteur de Monstres,

mais au plus horrible de tous les Monstres mesmes. Ce fameux instituteur de l'ordre le plus severe qui jamais a paru dans le monde. Cét ennemy de la chair & du sang, Zenon dis-je, s'estant apperceu de la faute que je reproche à presque tous les Peintres, voulut donner à un art si important, un plus glorieux & plus legitime usage. C'est pourquoy, dés qu'il eut commencé de publier sa doctrine; & que la nouveauté d'une chose si difficile, luy eut acquis un grand nombre de sectateurs, il fit bâtir cette superbe Galerie, dont tous les Anciens ont parlé, comme d'un des plus grands ornemens de la ville d'Athenes. Ce ne fut toutefois ny la richesse de la matiere, ny la beauté de la structure, qui firent passer cét edifice pour une des merveilles de la Grece. Le dehors veritablement estoit magnifique. Mais c'estoit peu de chose à comparaison des raretez dont le dedans estoit enrichy. On montoit par un grand degré de Porphyre & de Marbre, dans une Galerie, où les plus sçavans Peintres du temps avoient épuisé leur imagination, & fait leurs derniers efforts. La voûte comprenoit en huit grands Tableaux, tout ce que la Reli-

gion la plus épurée de ce ſiecle-là, enſeignoit de la nature des Dieux. De chaque coſté, l'on voyoit cent autres grands Tableaux, où comme dans des Cartes, eſtoit renfermée toute la ſevere Morale des Stoïques. C'eſtoit là, que Zënon changeoit la nature de l'homme; & que d'un miſerable joüet du Temps & de la Fortune, il compoſoit un Heros capable de diſputer avec Jupiter même, de la gloire & de la felicité. Ce lieu ſaint fut long-temps regardé par les hommes, avec le même reſpect qu'ils ont de coûtume d'avoir pour les Temples mêmes des Dieux. Mais la brutalité des Perſes & l'ambition des Romains, faiſans gloire de commettre des ſacrileges, & de fouler aux pieds les choſes les plus ſaintes, aprés avoir renverſé les Autels de la Grece, mirent par terre la demeure ſacrée de la Vertu Difficile; je veux dire, la ſuperbe & ſacrée Galerie de Zënon. Quelques curieux ſe jetterent au travers de la flamme & du fer pour en ſauver quelques Tableaux. Mais le temps a ſelon ſa coûtume, achevé ce que le fer & le feu avoient commencé; & les Autheurs mêmes qui nous ont appris que cette ſçavante Galerie s'apelloit la Va-

riée, ne nous ont laißé rien de particulier de ce qui étoit representé dans les Tableaux dont elle estoit embellie. Or comme il arrive presque en toutes les choses du monde, que le temps fait revivre aprés de grandes revolutions, celles qu'il avoit fait perir, il est avenu, par quelque bien-heureuse avanture, qu'un Voyageur sçavant & curieux, a rencontré des lames de bronze gravées; & avec beaucoup de raison, il a crû que c'étoient les desseins des Tableaux où Zenon avoit étallé toute la pompe & toute la hauteur de son ame. Quoy qu'il en soit, ce curieux est loüable d'avoir renouvellé la memoire d'une Galerie si delectable & si necessaire; & voulant en imiter le premier Auteur, non seulement il l'a fait belle, mais il l'a fait publique. Elle est ouverte à tous ceux que l'amour de la Vertu apelle à la connoissance de ses mysteres. Puisque vous avez cette belle envie, & que vous m'avez choisi pour vostre guide, je vous promets l'entrée de ce lieu saint. Le voila, qui comme sensible à vôtre honneste curiosité, se prepare à vous bien recevoir. Entrons-y tous ensemble. Mais pour en tirer le profit que nous en esperons, entrons-y

tous entiers ; & ne laissons point nos esprits parmy les voluptez & les mollesses, pendant que nos yeux seront attachez sur les Tableaux où elles sont condamnées, comme les plus mortelles ennemies de la veritable felicité.

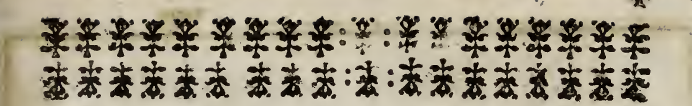


TABLE DES DEVISES

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.





SONNET.

SUperbe Gallerie, où du grave Stoïque
Les austeres Leçons touchent si bien le sens,
Tu n'as point de Tableaux qui ne soient ravissans,
Et n'as point d'ornement qui ne soit magnifique.

L'ame qui se promene en ta belle fabrique
Cede sans resistance à tes attraits puissans,
Où la Philosophie en des tons si pressans,
Nous forme des Vertus un concert harmonique;

Mais encore qu'Horace ait illustré son nom,
En relevant icy l'ouvrage de Zenon
Que le Soldat barbare avoit mis en poussiere,

Nostre Monarque à peine y verroit rien de beau,
N'estoit que Gomberville avec tant de lumiere
A jetté de l'éclat dessus chaque Tableau.

TRISTAN.



La Nature commence : la nourriture acheve.



EXPLICATION de la premiere Figure.

Ne te promets pas tout des ſoins de la Nature,
Il faut que ton travail accompagne le ſien :
Le Champ le plus fertile a beſoin de culture,
Et ſi le Laboureur ne l'enſemence bien,
Il n'y recueille rien.

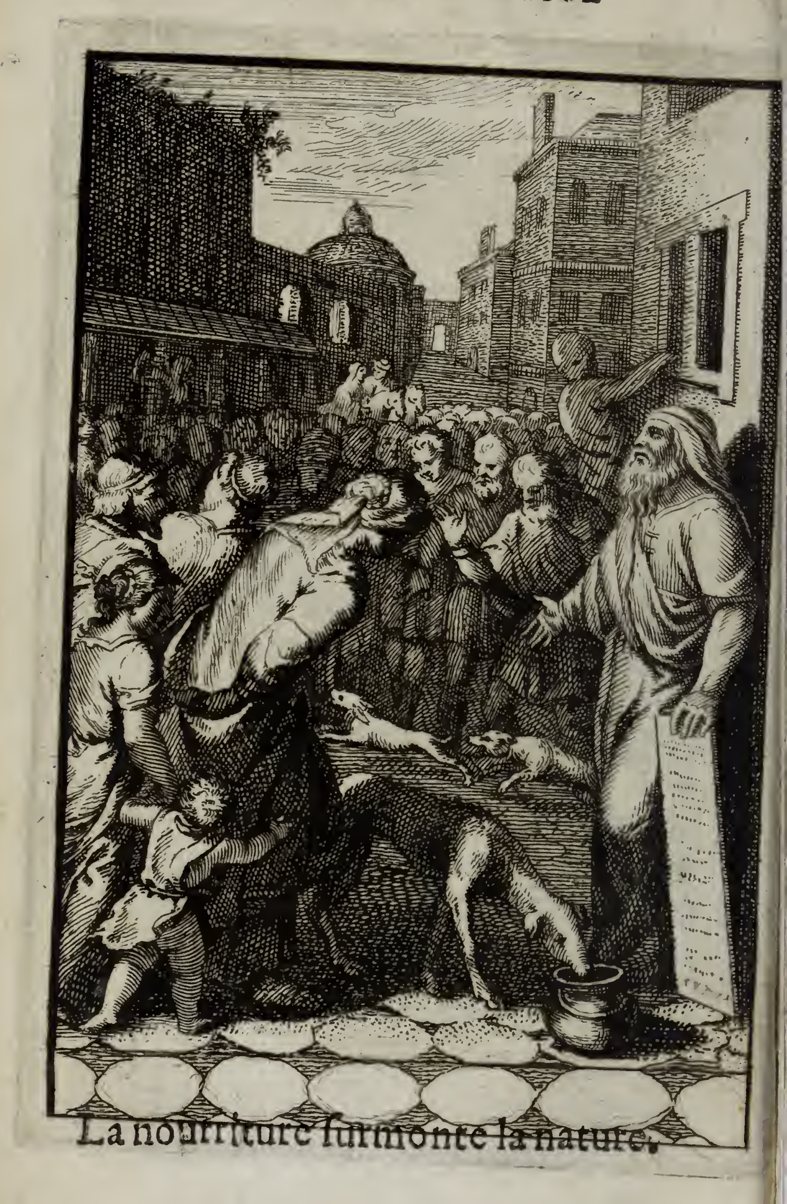


OSTRE Peintre Philoſophe, jette en cette Figure les fondemens de ſa doctrine ; & nous ayans, par maniere de dire, remis dans le berceau, nous donne un nouveau ſentiment des infirmitez de noſtre enfance, & nous fait faire une ſeconde épreuve des foibleſſes, avec leſquelles nous ſommes venus au monde. Pour faire tomber ſous nos ſens des connoiſſances qui ſont purement intellectuelles, il

preſte des corps à des choſes qui n'en ont point ; & repreſente avec beaucoup d'art, cette puiſſance favorable & feconde, que l'on appelle Nature. Il luy fait tenir comme par la main, l'inclination vertueuſe qu'elle nous donne en nous donnant la vie ; & la preſente à cette ſouveraine diſpenſatrice des Mœurs, par les ſoins de qui cette inclination doit eſtre cultivée. La voyez-vous cette Nymphe, ſi pleine de pudeur, & ſi ſimplement habillée. Elle fait à la Sageſſe une bien naïfve, mais bien loüable declaration de ſon impuiſſance ; & luy confeſſe qu'il luy manque beaucoup de choſes pour la perfection de ſes Ouvrages. Elle la ſollicite auſſi d'exercer ſa charité envers un ſujet qui en eſt bien digne, & de luy fournir cette nourriture ſolide & fortifiante ; que toute bonne mere qu'elle eſt, elle n'eſt pas capable de luy donner. La Deeſſe des Arts & des Sciences, comme elle toute genereuſe, ſe laiſſe toucher aux premieres ſollicitations de la Nature. Elle ſe baiſſe pour relever de terre cette tendre production de ſon Amie, & luy promet d'en

avoir tout le ſoin qu'elle a coûtume d'avoir de ceux qui luy laiſſent la conduite de leur vie. Conſiderez, je vous prie, combien ingenieuſement noſtre Peintre a figuré cette inclination vertueuſe avec laquelle nous naiſſons. Son viſage pâle, ſes mains jointes, ſon action ſuppliante, ſon habit déchiré, & ſes armes inutiles, ſont autant de témoins de ſa foibleſſe, de ſon ignorance & de ſa crainte. La Sageſſe, qui connoiſt bien que cette innocente infortunée, eſt encore plus foible & plus impuiſſante qu'elle ne paroiſt, luy r'aſſure l'eſprit, luy échauffe le cœur, luy inſpire la force, & luy apprend l'uſage des armes que ſa mere luy a données, & luy promet de ne la point abandonner, qu'elle ne l'ait renduë victorieuſe des Monſtres, qui de toutes parts s'aſſemblent pour la combattre.





La nourriture furmonte la nature.

EXPLICATION de la ſeconde Figure.

Quiconque a des enfans aux vices abandonnez,
N'a point d'excuſes legitimes :
Car ſous quelque aſcendant que ces monſtres ſoient nez,
Sa ſeule nonchalance a cauſé tous leurs crimes.

VOICY un grand exemple de l'empire abſolu avec lequel la Sageſſe regne ſur la Nature. Noſtre Philoſophe muet nous le figure avec tout ce que ſon Art a de beau : & pour nous le rendre plus ſenſible, il renouvelle ce ſpectacle inſtructif qui fut autrefois repreſenté ſur le plus fameux Theatre de la Grece. Voyez-vous cét homme ſi plein de Majeſté, qui tient une Table de bronze, où ſont gravées des Loix qui ne ſont gueres moins dures que le métail même. C'eſt ce grand Lycurgus, qui par une politique plus qu'humaine, compoſa d'une Republique toute perduë

de débauche & de luxe, une ſocieté de Heros & de Philoſophes. Cét excellent Perſõnage eſt encore aux premiers jours de ſon adminiſtration, & les Lacedemoniens aprennent encore les premiers Rudimens de cette haute vertu dont il veut les rendre capables. Auſſi les traite-t'il comme de nouveaux Ecoliers; & pour parler ainſi, comme des Cathecumenes de ſa ſevere Philoſophie. Non ſeulement il leur enſeigne que la Nature ne fait que l'exterieur de l'homme, & que l'education eſtant veritablement celle qui luy donne l'ame, la connoiſſance & la vie, acheve ce que la Nature a commencé; mais il veut auſſi leur faire comprendre que l'inſtruction peut reformer les deſordres de la naiſſance, & forcer imperieuſement les mouvemens & les inclinations qu'elle donne. Pour le leur faire avoüer à eux-meſmes, & les convaincre par leur propre connoiſſance, il fait lâcher devant eux un Mâtin qu'il avoit dreſſé pour la chaſſe du Liévre, & un Levron dont il avoit corrompu la generoſité naturelle, en le tenant enfermé dans une cuiſine. L'un & l'autre voyant leur proye, y courent avec la

mesme impetuosité. Voila le mâtin aprés un liévre qui paroist, & le levrier aprés la souppe qu'on luy jette. Vous remarquerez bien aux postures & aux admirations dont le Peintre anime ses figures, quel est le sentiment de toute cette multitude étonnée. Il me semble mesme, tant le Peintre me trompe agreablement, que j'entends parler Licurgus, & que s'adressant à ce peuple: Seigneurs Lacedemoniens, leur dit-il, vous voyez de vos propres yeux la confirmation des veritez que je vous ay souvent annoncées. Ces deux chiens sont d'une nature toute contraire à ce qu'ils viennent de faire. Cependant par la necessité de cette obeïssance aveugle, que la nourriture exige des naturels les plus rebelles & les plus indomptables, ils ont esté forcez d'oublier leurs propres passions, pour se revêtir de celles qui leur sont directement opposées. Cela estant, jugez vous-mesmes combien la nourriture est puissante, & ce qu'elle doit obtenir sur des Animaux raisonnables; puis qu'elle cause de si grands changemens en ceux qui ne le sont pas.



La nourriture peut tout.

EXPLICATION de la troisiéme Figure.

Succe avec le laict ce noble sentiment;
Que l'amour des Vertus donne aux Ames bien nées :
Nos cœurs sont des Vaisseaux qui gardent constamment
Les premieres odeurs que l'on leur a données.

LE Peintre nous ayant fait voir un grand exemple de la puissance de l'education, & comme il faut soigneusement que dés l'enfance nous soyons retirez du commerce des vices, & nettoyez de toutes les soüillures que nous apportons du ventre de nostre mere, nous represente cette excellente Institution, & les sollicitudes dont elle doit estre accompagnée, par une comparaison

qu'il emprunte du judicieux Horace. Il compare nos esprits aux vases, qui retiennent presque toûjours l'odeur, soit bonne, soit mauvaise, des premieres liqueurs dont ils ont esté remplis. Mais dautant qu'il a dessein de rendre nos yeux les premiers juges de ses pensées, il nous figure une Menagerie, dans laquelle plusieurs femmes sont occupées à nettoyer les vaisseaux dont elles se servent pour conserver leurs plus cheres liqueurs. Regardez cette jeune fille, qui verse de l'eau dans une vaisselle de terre, encore qu'elle n'ait jamais servy. Elle vous enseigne que c'est ainsi qu'il faut nettoyer nos Ames du mauvais goust qu'elles peuvent avoir receu, ou de la corruption du sang, ou de celle de la nourriture. Le Peintre fait luy-même l'explication de sa Figure, par un Tableau qu'il a industrieusement placé contre la muraille de cette mesme Menagerie. Nous y voyons plusieurs enfans, qui sous la conduite & la verge d'un Maistre sage & sçavant, reçoivent peu à peu, comme une terre

toute neuve, les gouttes de cette Rosée ſpirituelle & feconde, qui ſait germer dans les Eſprits, les ſemences des Vertus & des Sciences.





La vertu présuppose la pureté
de l'Ame.

EXPLICATION de la quatriéme Figure.

Reformons nostre vie ; épurons nos pensées,
Afin que les vertus se plaisent dans nos cœurs.
Ces Essences du Ciel, comme d'autres liqueurs,
Prennent le goût du vase où l'on les a versées.



TOus les Hommes, ou n'ont pas esté bien instruits, ou n'ont pas toûjours conservé la pureté de leur premiere Institution. C'est pourquoy nostre Peintre étale cette seconde comparaison, pour apprendre à ses Ecoliers avec quelle preparation il faut s'approcher de la Vertu. Il les conseille de purifier leurs Ames des soüillures qu'elles ont contractées dans la compagnie des

vices ; & par une abnegation volontaire de la nature corrompuë, déterminer leur volonté à faire toûjours de bonnes actions. Pour donner plus d'evidence & plus de force à ses sentimens, il nous represente plusieurs bons Ménagers, qui sont descendus dans leur Cave, pour connoistre eux-mesmes si les vaisseaux dont elle est pleine, n'ont rien qui puisse gâter ce qu'ils veulent mettre dedans. Considerez bien ces sages Oeconomes. Ils vous diront que c'est bien vainement que le Ciel nous envoye ses graces avec profusion, puis qu'elles sont ordinairement gâtées par l'impureté des Vaisseaux où elles sont receuës. Ce bon Vieillard, qui semble avoir esté constitué Juge de la qualité des Vases qu'on veut emplir, parle hautement à tous les Peres, & leur enjoint par son action, bien mieux qu'il ne feroit par beaucoup de paroles, de ne commettre l'instruction de leurs Enfans qu'à des Personnes, qui par leur longue experience, & par leur probité consommée, peuvent rendre à

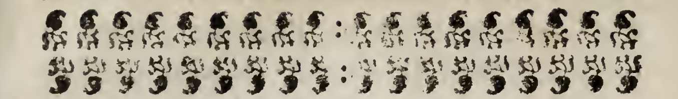
ces

ces jeunes Ames , cette innocence originaire que le premier peché leur osta long-temps auparavant qu'elles fussent formées.





Fuïr le vice, c'eſt ſuivre la vertu.



EXPLICATION
de la cinquiéme Figure.

Si tu veux triompher du vice
Qui combat jour & nuit pour te vaincre le cœur,
Fuy, mais comme le Parthe; & pour eſtre vain-
queur,
Uſe tantoſt de force, & tantoſt d'artifice.



OUS venons d'apprendre combien nous ſommes foibles, combien nous ſommes imparfaits, & combien facilement nous nous laiſſons emporter à la corruption de noſtre nature : Mais nous avons veu qu'il ne nous eſt pas impoſſible de ſurmonter les infirmitez de noſtre naiſſance ; & que ſi nous avons aſſez de cœur pour nous fortifier contre noſtre propre foibleſſe, nous parviendrons infailliblement au ſommet de cette montagne ſi penible, & ſi deſirable, d'où la vertu nous porte dans le Ciel. Voyons maintenant par quel chemin, & par quelles diffi-

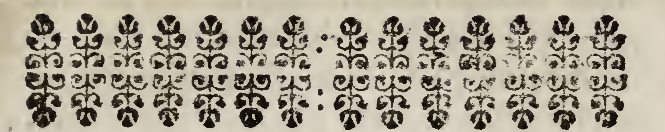
cultez nous y devons arriver. Si nous considerons bien ce Tableau, nous y découvrirons le secret le plus important dont nous ayons besoin pour commencer ce fameux voyage, & nous y apprendrons non seulement à tirer avantage de nostre misère, mais aussi à r'emporter par des retraites magnanimes, & par des stratagemes glorieux, une victoire que tout nostre courage ne sçauroit nous faire obtenir. Remarquez bien cette troupe audacieuse, insolente & temeraire, qui en mesme temps nous cajolle & nous menace. Elle se promet d'autant plus aisément de nous vaincre, qu'elle est bien assurée que les armes qu'elle porte, sont de ces armes enchantées, qui ne sçauroient si peu nous toucher, qu'elles ne nous mettent hors de défence. Vous voyez aussi que cette prudente Conductrice que la Nature nous a donnée, ne nous permet pas d'attendre de si dangereux ennemis. Elle commande à nôtre jeune & audacieuse inclination, de se contenter d'avoir veu la contenance de ses cruels adversaires ; & de peur qu'ils ne l'engagent au combat, elle la

fait marcher à grands pas, & luy declare que par une fuite judicieuſe, elle obtiendra des couronnes, qu'elle ne doit pas eſperer d'une longue & opiniâtre reſiſtance. Cette douce & diſciplinable écoliere ſe conforme d'abord aux ſentimens de ſa Maîtreſſe. Elle marche à ſon coſté, de peur d'eſtre ſurpriſe ; & mépriſant également les reproches artificieuſes, & les frauduleuſes ſollicitations, dont ſes ennemis eſſayent d'empêcher ſa retraite, elle détruit par un regard dédaigneux tous leurs charmes, & toute leur puiſſance ; & leur retranche pour jamais l'eſpoir de la mettre au nombre de leurs eſclaves.





La vertu présuppose l'action.



EXPLICATION de la sixiéme Figure.

Il faut agir inceſſamment,
Et tenir l'Ame en exercice ;
Car par l'Action ſeulement
La vertu differe du vice.

LA Sageſſe ayant inſtruit au Tableau precedent noſtre jeune inclination, s'eſt reſoluë de la quitter quelque temps, pour connoiſtre ce qu'elle eſt capable d'entreprendre toute ſeule. Mais à peine cette audacieuſe ſe voit-elle abandonnée du puiſſant ſecours de ſa Conductrice, que le courage luy manque. Le moindre de ſes ennemis l'étonne. Elle tremble : elle fuït : elle ſe cache : Et croyant faire beaucoup de ſe dérober à la violence du monſtre qui la pourſuit, elle s'enſevelit toute vive dans l'obſcurité, où cette pein-

ture la repreſente. Admirez, comme moy, l'induſtrie dont noſtre Peintre s'eſt ſervy pour nous figurer cette inclination vertueuſe, mais tremblante, mais oiſive, mais épouvantée. Son viſage eſt bouffy. Sa teſte eſt peſante. Ses yeux, tout ouverts qu'ils ſont, ne peuvent diſtinguer les objets. Ses armes luy tombent preſque des mains; & bref, faute d'action, elle paroiſt ſi debile & ſi mal animée, qu'à peine ſe peut-elle ſoûtenir ſur ſon ſiege. Le Peintre auroit bien voulu nous dire que cette lâche, qui apprehende toutes choſes, uſurpe avec injuſtice, le nom & la reſſemblance de la Vertu: Mais ſçachant que ſa foibleſſe & ſa crainte, ne doivent exercer ſur elle qu'une courte tyrannie, il luy laiſſe les marques & le nom de la Vertu, & les luy laiſſe avec beaucoup d'adreſſe. Car il la place de telle ſorte, qu'il n'y a qu'une tres-étroite ſeparation entr'elle & la Faineantiſe meſme; afin que par la comparaiſon de l'une & de l'autre, les moins clairs-voyans connoiſſent qu'elles ne ſont preſque point differentes. En effet, nous n'y remarquons

quons rien de dissemblable, sinon que la premiere, qui n'est pas encore tout-à-fait lethargique, se soûtient un peu sur le reste de ses forces; & l'autre, qui est ensevelie toute entiere dans son ordure, & dans son insensibilité, semble dire par son silence criminel, qu'elle se réjouït en son mal-heur, & que c'est avec volupté qu'elle renonce à cette vie toute glorieuse, & toute divine, que nos Ames reçoivent de l'action.





Qui ne commence jamais, ne ſçauroit rien achever.

EXPLICATION de la septiéme Figure.

Cours aprés les travaux où la vertu t'appelle ;
Surmonte constamment toute difficulté.
Quand un cœur genereux adore une beauté,
Est-il quelque tourment qu'il ne souffre pour elle ?



NOSTRE inclination est enfin sortie de ses tenebres & de sa solitude : Mais elle est bien en peine du chemin qu'elle doit prendre pour ne se pas égarer. Elle trouve d'abord de grands obstacles ; & ces grands obstacles l'ont d'abord arrestée. C'est ce que le Peintre nous represente en ce Tableau. Le dessein est tiré de la pensée d'Horace, qui pour exprimer la naturelle faineantise de

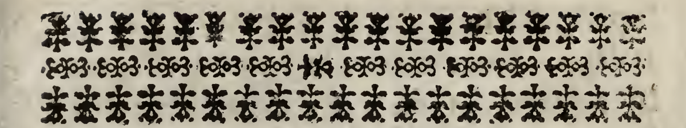
quelques eſprits groſſiers, impute à un pauvre homme des Champs, une ſtupidité qui n'eſt pas vray-ſemblable. Nous voyons par ſon art, auſſi-bien que par celuy du Poëte Stoïque, un Payſan que la neceſſité ayant chaſſé de chez luy pour gagner ſon pain à la ſueur de ſon corps, rencontre un fleuve en ſon chemin: Mais au lieu de le paſſer à nage ou à gué, il le conſidere attentivement appuyé ſur ſa bêche; & bien que la faim le ſollicite, il eſt neantmoins ſi timide qu'il attend pour achever ſon voyage, ou que le fleuve remonte vers ſa ſource, ou qu'il ceſſe de couler. Mais ſi ſa brutalité n'eſtoit aveugle, l'exemple de ſon voiſin luy donneroit le courage & l'adreſſe de vaincre cette difficulté: Car jugeant qu'il ne peut, ſans hazarder quelque choſe, venir à bout de cét empêchement, il quitte hardiment le rivage, & traverſe l'eau malgré toute ſon impetuoſité. Le Peintre auſſi, pour faire voir que ce commencement emporte avec ſoy ſa recompenſe, a peint ce meſme homme dans un lointain, attelant ſes bœufs à ſa charuë, pour nous

apprendre que les premieres difficultez eſtant ſurmontées, les autres ſe vainquent facilement, & nous menent comme par la main, à cét agreable repos qui ne ſe peut acquerir que par un honneſte travail.





En courant on arrive au but.



EXPLICATION de la huitiéme Figure.

Fuy de la volupté les appas criminels ;
Souffre les feux du Sud , & les glaces de l'Ourse ;
Si tu veux acquerir les tresors eternels,
Que les Dieux t'ont promis pour le prix de ta
course.

LES difficultez que nous avons craintes sont enfin heureusement surmontées. Nous voicy dans la carriere. Nous commençons à courir , mais ce n'est pas sans rencontrer de nouveaux obstacles. Nous sommes tous representez en ce Tableau sous la figure d'un Coureur. Vous voyez comme il est attaqué de divers Ennemis. D'un costé l'Amour & le Dieu des débauches , disputent avec luy la victoire ; tantost par la force de leurs sollicitations , &

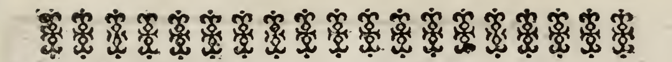
tantoſt par la puiſſance de leurs voluptez. Mais ce ſage Nourriſſon de Pallas, évitant par la fuite les agreables ſurpriſes de ces dangereux adverſaires ; & ſe dérobant à leurs traits, auſſi-bien qu'à leurs charmes, ſemble nous dire que c'eſt principalement contre des perſecuteurs ſi doux & ſi aimables, qu'il faut ſe ſervir des inſtructions qu'il a receuës de ſa ſage Conductrice ; que la fuite eſt bien plus honorable dans de ſemblables combats que la reſiſtance, & que le hazard qu'on y court, n'eſtant que pour celuy qui veut diſputer la victoire, il eſt meſme dangereux de la remporter. De l'autre coſté, il ſemble que toutes les injures du Ciel ayent conſpiré pour la défaite de noſtre jeune Heros. Le froid, le chaud, le vent, la pluye, la greſle, le ſoleil ; enfin, tous les obſtacles qui peuvent empêcher ou retarder ſa courſe, ſemblent s'eſtre mis d'accord pour le forcer de ſe rendre. Mais luy, qui témoigne que ſa fuite eſt une preuve de la grandeur de ſon courage, reſiſte fortement à tant d'ennemis ; & s'animant de dépit & de

colere, défie toutes leurs puiſſances, marche plein de reſolution & d'eſpeperance; & s'aſſure de cueillir bientoſt le fruit de tant de travaux qu'il a ſoufferts, & la recompenſe de tous les perils qu'il a courus.





La Vertu fuït les excés.



EXPLICATION de la neufiéme Figure.

Dans les extremitez toûjours l'homme s'égare,
L'Avare & le Prodigue ont le mesme défaut.
Marche comme tu dois : Jamais le fol Icare
Ne fût tombé si bas, s'il n'eût volé si haut.

PUISQUE nous avons appris que la vertu n'est qu'action, il faut necessairement rompre avec elle, ou se resoudre à ne plus souffrir l'oisiveté. Le travail doit estre nostre repos; & nous ne pouvons que dans nos sueurs trouver nostre rafraichissement. Aussi sommes-nous entrez dans la carriere avec cette resolution : Mais nous n'avons pas consideré quelle est son étenduë, & quels sont ses limites. C'est ce que le Peintre a dessein de nous instruire en ce Tableau. Il nous y represente la Vertu au milieu d'un cercle, & par consequent renfermée dans

la circonference de cette figure. Il nous la montre ſous le viſage de la Liberalité, & la fait paroiſtre pleine de majeſté, conſtante, inébranlable; ne regardant ny à droit, ny à gauche, & nous témoignant par ſon action, que les deux femmes qui ſont à ſes coſtez, ſont également ſes ennemies. La plus jeune ſe peint, ſe déguiſe, & ſe pare, pour eſſayer d'ébloüir les yeux, & ſe fait prendre pour ce qu'elle n'eſt pas: Mais la Vertu, qui ne peut eſtre trompée, luy reproche auſſi-bien qu'à l'autre, ſes dereglemens & ſes fureurs, & les accuſe toutes deux d'avoir rompu cette celeſte meſure avec laquelle elles ſont obligées de travailler à la diſtribution de leurs biens. Ces brutales s'offenſes de la ſeverité de ſes reprimandes; & par une ridicule oſtentation, veulent ſe faire paſſer l'une & l'autre pour la meſme Vertu. La vieille, comme la plus opiniâtre & la plus folle, luy ſoûtient que la meſure dont elle fait tant de cas, luy eſt abſolument inutile; parce que n'ayant aucune intention de donner, elle n'a aucun beſoin d'un inſtrument qui ne ſert qu'à

ceux qui veulent partager avec les autres les biens qu'ils poſſedent. Quant à la prodigalité, elle fait une bien haute declaration qu'elle n'a que faire de ce que ſon ennemie luy preſente; parce qu'elle eſt naturellement ſi magnanime, qu'elle ne conte ny ne meſure. Mais nous luy pouvons reprocher avec juſtice, qu'au lieu d'eſtre naturelrellement magnanime, elle eſt par la corruption de ſa nature, incapable de magnanimité; puis qu'elle ne fait ſes profuſions que par le ſeul defaut de ne pouvoir garder ce qu'elle trouve en ſa poſſeſſion; & que bien qu'elle enrichiſſe indifferemment ceux qui le meritent, & ne le meritent pas, elle n'oblige neanmoins ny les uns ny les autres.





En fuyant un vice, l'imprudent tombe en l'autre.

EXPLICATION de la dixiéme Figure.

Eviter tout excés n'eſt pas choſe facile ;
Si l'un nous ſemble laid, l'autre nous paroiſt beau :
Ainſi fait l'ignorant qui conduit un Vaiſſeau,
S'il évite Caribde, il ſe jette dans Scylle.



OSTRE ſage Conductrice nous vient d'enſeigner ce que la Vertu nous oblige d'entreprendre. Maintenant elle nous montre ce que la pluſpart des hommes ont accoûtumé de faire ; & pour nous donner de la honte de nos propres actions, elle expoſe à nos yeux

l'état infame où noſtre foibleſſe nous reduit. Conſiderez bien cette folle, qui ſe jette au col d'une autre folle; c'eſt noſtre Ame, qui paroiſt preſque toûjours incertaine, flottante, inſenſée; & qui ne ſçachant à quoy s'attacher, ſe porte tantoſt à une extremité, & tantoſt à une autre: C'eſt à dire, qu'elle eſt ordinairement ou dans l'excés, ou dans le defaut: Mais parce que le vice nous eſt odieux toutes les fois qu'il n'emprunte rien de la vertu, il arrive ſouvent que nous nous laiſſons tromper à l'apparence du bien; & par conſequent que nous nous jettons du coſté de la Prodigalité, parce qu'elle nous ſemble magnanime, plûtoſt que celuy de l'Avarice, à cauſe qu'eſtant toute hideuſe & toute déchirée, elle fait horreur à quiconque n'a pas perdu le ſentiment de la nobleſſe de ſon être. Toutefois puis qu'il eſt conſtant que la vertu eſt également ennemie des extrêmes, concevons de bonne heure cette importante verité, que le crime eſt toûjours crime: & bien que le temps,

le lieu,

le lieu, ou quelqu'autre circonstance y mettent de la difference, il est vray neanmoins qu'ils n'en changent point la Nature.





La Nature regle nos desirs.

EXPLICATION
de l'onziéme Figure.

Les Loix qui reglent nos plaisirs
Ne sont point des Loix inhumaines :
La Nature & le Ciel ne bornent nos desirs,
Que de peur d'accroistre nos peines.

IL est vray. Toutes choses ont leurs bornes, & la Vertu s'en prescrit elle-même. C'est-pourquoy nous ne pouvons avec justice, nous dispenser d'une si douce & si aimable contrainte. Mais ne passons pas aussi d'une extremité à l'autre. Ne craignons pas eternellement; & ne nous devorons pas l'esprit de scrupules renaissans, & de defiances perpetuelles. Il est certain que beaucoup de choses sont permises au Sage; & que la Nature comme la Lieutenante Generale de cette Providence, qui a tout fait avec poids, nombre, & mesure, luy a gravé dans le cœur,

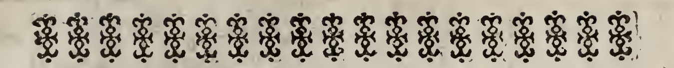
une loy ſecrette, & une regle cachée, avec leſquelles il luy eſt impoſſible de faillir. Cette verité nous eſt découverte en ce Tableau. Il juſtifie la Nature, des accuſations que les ames dereglées inventent tous les jours contre l'innocence de ſes intentions. Les méchans la nomment inique, inhumaine, inſenſée, & l'accuſent d'avoir donné à ſes creatures, mille mouvemens, qu'elle condamne preſque auſſitoſt qu'elle les leur a données. Mais cette calomnie eſt auſſi groſſiere qu'il eſt aiſé de la confondre. Car ces brutaux ſe figurent que nos paſſions ſont incapables de recevoir un bon uſage; & qu'il ne faut jamais les ſuivre, ou qu'il faut ſe reſoudre de s'abandonner à leur fureur. S'il nous eſt permis, diſent-ils, d'aſpirer aux richeſſes, il nous eſt auſſi permis de fouler aux pieds la juſtice & l'humanité, puis qu'en les conſultant, il eſt impoſſible de les acquerir; & ſi l'ambition n'eſt pas un crime, ce n'en eſt pas un auſſi, de pouſſer le poignard dans le ſein de ſa Patrie. Mais ces gens-là ignorent, que la Nature a donné à

nos paſſions, auſſi-bien qu'à la Mer, des rivages & des limites ; & qu'il ne tient qu'à nous d'y conſerver le calme, & d'en chaſſer ces vents impetueux, qui ſi ſouvent y exccitent d'horribles tempeſtes, & qui preſque toûjours y font de ſi étranges naufrages.





Pour haïr le vice, il le faut connoiſtre.



EXPLICATION de la douziéme Figure.

Plus le vice est horrible, & plus il a d'appas:
Il va toûjours en masque, & n'est rien que feintise.
Aussi c'est aux rochers qui ne paroissent pas,
Que le Nocher se trompe, & la Barque se brise.



L le faut avoüer à la honte generale des hommes. Nous sommes tous des violateurs & des sacrileges. A toute occasion nous arrachons les bornes où nos passions sont renfermées. Nous profanons la sainteté de ces divines enceintes ; & suivons l'exemple pernicieux de ce jeune inconsideré, qui au mépris de son frere, renversa les premiers murs de la premiere Villle du monde. La sage Conductrice de nostre vertu naissante, luy fait remarquer ce deffaut presque uni-

verſel ; & de peur qu'elle ne s'y laiſſe tomber, luy montre combien horribles ſont les demons, auſquels nos paſſions ſont changées toutes les fois que nous leur permetons de s'eſtendre au de-là de leurs veritables limites. A cét objet cette noble & genereuſe inclination entre en une magnanime colere ; & pleine d'une averſion heroïque, oſe appeller ſes ennemis au combat. Mais ſa celeſte Gouvernante, ſatisfaite de ce premier mouvement, tempere une hardieſſe, qui pourroit eſtre mal-heureuſe ; & ne luy donnant pas la liberté d'en venir aux mains avec ces vieux & experimentez adverſaires, luy commande ſeulement de conſiderer combien ils ſont fiers, combien ils ſont hardis, & combien ils ſont redoutables. Admirez maintenant avec moy combien ingenieuſement le Peintre nous repreſente un ſi beau ſpectacle. Vous diriez à voir la Sageſſe ſervant elle-même de bouclier à ſon Ecoliere, que tout ainſi qu'une divine & puiſſante Enchantereſſe, elle l'a renfermée dans un cercle inviolable aux demons qui l'environnent ;

& que

& que les luy montrant les uns aprés les autres, sans qu'elle en puisse estre offensée, elle l'accoustume à la veuë de ces spectres, & par un bien-heureux prodige, luy fait tirer de la communication mesme des vices, l'Amour qu'il faut avoir pour la vertu.





L'étude de la Vertu, eſt la fin de l'Homme.

EXPLICATION de la treiziéme Figure.

Dégagez vos eſprits de crainte & d'eſperance;
Souffrez que la Vertu vous rende la raiſon :
L'eſclave eſt inſenſé qui craint ſa délivrance;
Et le malade eſt fou qui hait ſa gueriſon.



LA Sageſſe humaine a ſes cauſes ſecondes, auſſi-bien que la divine. Elle agit par leur entremiſe; & bien qu'elle opere eternellement, il ſemble neanmoins qu'elle ſe repoſe quelquefois ; & qu'elle ſe décharge ſur une autre de l'inſtruction de ſes diſciplines. Nous en avons un exemple dans ce Tableau, où cette ſage Conductrice aprés nous avoir fait toucher les bornes dans leſquelles les paſſions doivent eſtre renfermées, & connoiſtre que c'eſt de leur ſeul déreglement que

les vices tirent leur naiſſance, nous met entre les mains du Temps, & luy commande, qu'en ſon abſence il contribuë tout ce qu'il a de bon, à la conduite de noſtre vie. Le Temps obeït ; & cultivant les premieres ſemences que la Nature & la Sageſſe ont jettées dans nos ames ; nous mene en ces lieux admirables, où des Jardiniers ſont capables par leur culture & par leurs ſoins, de les faire fructifier. Ce ſont les Philoſophes que nous voyons aſſemblez au lieu le plus apparent de cette peinture. Ils ſçavent déja le progrez que nous avons fait dans la Doctrine des mœurs ; & pour nous faire penetrer plus avant, ils nous étalent les merveilles que leurs longues meditations leurs ont fournies. C'eſt en vain que les vices nous parlent à l'oreille, & nous propoſent tout ce qui peut toucher le ſens, pour nous arracher d'une ſi bonne Ecole. Nous avons d'abord eſté convaincus par les veritez qui s'y enſeignent. Nos Docteurs nous les feront bien-toſt voir les unes aprés les autres. Cependant ils nous aſſurent que tous les eſprits ſont

également capables de cét étude ; qu'il n'y a point de condition qui en soit excluse ; & que nous n'avons à faire autre effort sur nous-mêmes, qu'à rendre à la partie superieure de nôtre ame, l'empire que son esclave luy a violemment usurpé.





En toute condition on peut eſtre vertueux.

EXPLICATION
de la quatorziéme Figure.

En tous lieux la Vertu se trouve ;
Chacun peut entendre sa voix ;
Et bien souvent on la découvre
Telle parmy les bruits du Louvre,
Qu'elle est au silence des bois.



OMME la Sagesse est également necessaire à tous les hommes, elle leur est aussi également favorable. Elle a de l'amour pour le pauvre, comme pour le riche ; pour le laid comme pour le beau ; pour le Villageois comme pour le Prince. Quiconque la desire la possede ; & toutes les fois qu'elle échappe à nostre poursuite, ce n'est jamais par sa rigueur, ny par sa legereté ; mais toûjours ou par nostre negligence, ou par nostre per-

fidie. Les deux excellens Philoſophes que vous avez devant les yeux, ſont les Chefs de deux Sectes directement opposées. Et toutefois comme deux Athletes tres-hardis & tres-robuſtes, ils marchent contre les vices avec une égale reſolution; & nous demandent pour ſpectateurs de leur combat, parce qu'ils ſont également aſſurez de la Victoire. D'un coſté Diogene, ennemy des grandeurs, de la pompe, & des richeſſes, paroiſt auſſi glorieux à l'entrée de ſon tonneau, qu'un Conquerant dans ſon char de Triomphe; & nous témoigne par ſon action, qu'il ſe ſent déja victorieux de la fortune, & qu'il foule aux pieds toutes les choſes pour qui ſeules, les crimes trouvent des adorateurs. D'autre part s'avance pompeux & brillant, le Philoſophe courtiſan Ariſtipe, qui n'a pas laiſſé de remporter la victoire, encore qu'il paroiſſe armé pour un jour de Triomphe, plûtoſt que pour un jour de bataille, & tout ſuperbe de la gloire qu'il vient d'acquerir, raille agreablement la gueuſerie de Diogene, & l'accuſe luy-même de trahir la Majeſté de la Philoſophie,

en la contraignant par ſa mauvaiſe humeur, de n'avoir pour Throſne, que le fumier ſur lequel il eſt couché. Mais n'entreprenons pas de les accorder. Voila le grand Alexandre qui s'eſt conſtitué leur Juge; & qui par les loüanges qu'il donne à l'un & à l'autre, témoigne qu'ils meritent reciproquement les Couronnes immortelles, auſquelles ils aſpirent par des voyes ſi contraires.





La guerison de l'Ame est la
plus necessaire.

EXPLICATION de la quinziéme Figure.

As-tu dans l'un des yeux quelque tache un peu sombre,
Tu veux que l'Oculiste en arreste le cours :
Ton Ame cependant souffre des maux sans nombre,
Et tu la vois perir sans luy donner secours.



UISQUE nous avons appris que nous sommes tous également appellez à l'Ecole de la Philosophie, & qu'il est absolument necessaire que nous répondions de nostre vocation, il faut que nous connoissions nostre devoir ; & que pour nous en acquiter dignement, nous sçachions ce que la vertu exige de nôtre obeïssance. Le voicy. Elle veut que nous sortions de sa compagnie, meilleurs que nous n'y sommes entrez. Pour ce sujet elle nous donne une le-

çon fort commune, mais fort instructive ; & nous arrachant de l'esprit une erreur qui a presque infecté tout le monde, nous fait confesser que jusques à present, nous n'avons esté sensibles qu'à nos moindres maladies, & par consequent, que nous n'avons travaillé qu'à la guerison de celles qui estoient les moins considerables. Tous les Personnages dont cette Peinture est composée, sont autant de témoins qu'elle produit contre nos habitudes brutales ; & qu'elle produit exprés, pour nous contraindre à signer nous-mesme nostre condamnation. Nous voyons d'abord un miserable, du nombre de ceux que le monde nomme bien-heureux, qui ayant l'ame mangée d'ulceres, le cœur rongé de tous les vers que les crimes y forment, & l'esprit combatu de toutes les passions les plus déreglées, refuse neanmoins les remedes agreables & infaillibles, que le Temps & la Sagesse luy offrent. Il s'offense impudemment de la generosité, par laquelle ils ont daigné prevenir ses prieres, & les renvoye avec ce compliment orgueilleux, que s'il a jamais besoin de leur assistan-

ce, il ne manquera pas de les faire appeller. Cependant, pour un peu de rougeur qui luy paroist à l'œil, il crie impatiemment aprés le secours de tous les Oculistes. Cette petite inflammation luy oste le repos; & luy faisant oublier ce grand nombre de biens qu'il s'est acquis par un grand nombre de crimes, luy persuade, que toute sa felicité est renfermée dans la guerison de son mal. L'Operateur aussi travaille avec toute l'industrie dont il est capable, & promet à cét aveugle volontaire, que bien-tost il soulagera sa douleur. A la verité l'œil exterieur peut estre guery. Mais la veuë la plus precieuse ne le sera pas. Aussi est-ce d'un art bien plus subtil, & bien plus divin, que n'est la Chirurgie, qu'il nous faut attendre la guerison de ses sens delicats, par qui seulement l'homme est veritablement homme.





Aime la Vertu pour l'amour d'elle-même.

EXPLICATION de la ſeiziéme figure.

Si de peur du ſupplice, & non de peur du crime,
Tu t'abſtiens des treſors à ta garde commis;
Ta juſtice apparente eſt indigne d'eſtime :
Le larcin n'eſt pas fait, mais le crime eſt commis.



OUS ne pouvons plus ignorer que la vertu n'eſt pas vertu, ſi elle n'agit, ſi elle ne combat, & ſi malgré le grand nombre des ennemis, dont elle eſt attaquée, elle ne demeure victorieuſe. Voyons maintenant de quelle ſorte elle doit agir, & par quels mouvemens elle ſe doit porter aux entrepriſes les plus difficiles. Le Peintre nous la fait voir dans un éloignement, qui refuſe en la perſonne d'un de ſes adorateurs, les Couron-

nes qui luy ſont offertes. Elle nous proteſte par ce magnanime refus, qu'elle trouve ſon prix en elle-même ; & qu'elle ſeroit toûjours tres-ſatisfaite de ſa fortune, quand il n'y auroit ny témoins pour voir ſes actions, ny Herauts pour les publier, ny gloire pour en eſtre la recompenſe. Mais le Peintre ne s'eſt pas contenté de nous montrer cette beauté toute nuë, pour nous la rendre encore plus aimable, & nous embrazer plus puiſſamment du deſir de ſa poſſeſſion, il luy oppoſe tout ce qu'il y a de difforme, & de haïſſable dans ces ames lâches & mercenaires, qui ne ſeroient jamais du party des gens de bien, s'il y avoit de la ſeureté dans celuy des méchans. Conſiderez cette trouppe d'hypocrites de toute condition, & de tout âge. Vous croiriez à leurs geſtes, qu'ils ſont nez ennemis irreconciliables de l'injuſtice, & de l'intereſt. Cependant ils engloutiſſent des yeux ces Vaſes d'or, & ces ſacs d'argent, qu'on leur preſente exprés pour les tenter ; & bien qu'ils feignent de les avoir en horreur, ils ſont toutefois interieurement devorez

du deſir

du deſir de les poſſeder. Mais nous n'avons pas beſoin de déviner qui leur fait faire cette violence ſur eux-mêmes. Nous voyons le frain qui les arreſte. C'eſt cette Deeſſe boiteuſe qui les ſuit. Cette implacable Nemeſis, qui chargée de tous les inſtrumens inventez pour punir les crimes, les chaſſe à grands coups de foüet; & les contraint de retirer leurs mains, des choſes où ils ont déja mis tout leur cœur.





Dieu ſeul n'a point de Maître.

EXPLICATION de la dix-ſeptiéme Figure.

Mortels il eſt un Dieu. Vous en eſtes l'Image.
Aymés le comme tels, & reverés ſes Loix.
La foy qui de vos cœurs exige cét hommage,
L'exige également, des Bergers & des Rois.

APRENEZ qu'il eſt un Dieu, Ames ambitieuſes & brutales; & ne vous figurés plus que la Religion ſoit le partage du peuple. Vous regnés, il eſt vray. Vous marchés ſur la teſte des hommes, il eſt vray; & pour ajoûter l'opprobre à la cruauté, vous violés les premiers les loix que vous leur avés impoſées. Leurs biens, leur honneur, leur repos, leur innocence, & leur vie, ſont les joüets de vôtre fureur. Vous profanés les choſes ſacrées. Vous renverſés les Autels. Vous pillés les Temples; & c'eſt dans les lieux les plus ſaints que vous commettés vos actions les plus abomina-

bles. Dieu les void. Dieu les souffre. Dieu y paroît insensible. Je l'avouë. Mais attendés encore un peu, Esprits orgueilleux, & vous sentirés qu'il est le Dieu jaloux, qu'il est le Dieu vengeur, qu'il est le Dieu visitant l'iniquité des Peres sur toute leur posterité. Non, non, ne suivés pas le conseil que mon juste couroux vous donne. Il est digne de vous, mais il n'est pas digne de la Philosophie. Pensés plûtôt à craindre les jugemens que vous avés toûjours méprisés. Regardés cette éternité malheureuse qui doit châtier vos crimes; & si ce n'est l'amour, qu'au moins la crainte vous donne de l'horreur de vous-même, & vous porte à la penitence. Vôtre salut ne sera pas desesperé, si vous changés de vie, si vous êtes touchés de la calamité de vôtre prochain; & si vous reconnoissez une Puissance bien plus haute, & bien plus legitime, que celle que l'excés de vôtre ambition vous a follement persuadée. Venés voir, & étudiés le bon Roy que cette peinture vous donne pour exemple. Il est environné de ses peuples. Il rend Justice à la Veuve &

à l'Orphelin. Il arrache le foible de l'oppreſſion du fort, & prend en main la cauſe du pauvre contre les perſecutions du riche. Mais voyons qui ſont les Miniſtres & les Conſeillers qu'il conſulte. Il leve les yeux au Ciel. Il contemple cette Juſtice ſuprême, qui eſt la regle & l'idée de toutes les autres; & declare hautement qu'il n'a pour objet que l'execution de ſes volontés. Cette declaration ne luy eſt pas infructueuſe. Elle attire du Ciel, les benedictions & les graces ſur ce Roy, veritablement digne d'être Roy; & l'éleve autant au deſſus des autres Princes, qu'effectivement il s'abaiſſe devant le Maître des Princes.





Tremble devant le Thrône du Dieu vivant.

EXPLICATION de la dix-huitiéme Figure.

Où te porte ta rage, homme digne du foudre?
Crois-tu chasser ton Dieu de son Trône eternel?
S'il n'avoit pour toy même un amour paternel,
Déja son bras vengeur t'auroit reduit en poudre.



UTANT de fois que ton ame corrompuë, que tes sens dépravez, & que ton inclination abrutie, oseront te porter aux attentats où l'impieté attire les méchans. Autant de fois que tu seras assez insensé pour douter s'il est un Dieu. Autant de fois que tu voudras entreprendre quelque dessein au delà de tes forces ; vien consulter cét horrible spectacle, & medite profondement sur le succés que le Ciel reserve aux entreprises abominables. Tu apprendras bien-tost à

humilier ton orgueil, à reprimer ta temerité, & à connoiſtre combien il eſt épouvantable, de tomber entre les mains de Dieu, quand nos crimes l'ont mis en colere. O! que cette Fable exprime bien cette verité. Ceux que nous voyons icy chargez de Rochers, & montez juſques au deſſus des Nuës, eſtoient les plus grands & les plus redoutables des hommes. Mais quel extraordinaire que fuſt leur courage, auſſi-bien que leur puiſſance, ils firent toutefois des efforts inutils, & tenterent des choſes criminelles, parce qu'ils oſerent ſe porter contre le Ciel. Les Geants ne furent pas écraſez, pour avoir entrepris au de-là de leurs forces, mais pour s'eſtre revoltez contre ceux qui les leur avoient données.







L'impieté cauſe tous les maux.

EXPLICATION de la dix-neufiéme Figure.

Si le glaive & la flâme, ont les Champs deſertez ;
Les Temples abattus, & les Villes brûlées.
Si tu vois au tombeau tes fils precipitez,
Et traîner aux cheveux tes filles deſolées:
Toy, par qui tant de Loix ont eſté violées,
Sçache que c'eſt le fruit de tes impietez.



E ſpectacle qui nous a frappez d'un juſte étonnement, n'eſt qu'une partie des calamitez, dont l'impieté eſt ſuivie. Tous les ſiecles, & toutes les Nations en fourniſſent

des exemples. Celuy qui ſe preſente à nos yeux, n'a pas moins d'horreur que le premier ; & ne doit pas moins que luy , nous donner de la terreur des jugemens de Dieu. Non ſeulement c'eſt une tragique repreſentation des deſolations paſſées , c'eſt auſſi un fidel avertiſſement , & un certain preſage des ruines , & des deſtructions que le courroux du Ciel prepare pour le châtiment de noſtre impieté. Conſiderons ces Temples abbatus , ces maiſons brûlées , ces hommes égorgez , & ces miſerables femmes que le Soldat ne ſemble épargner , que pour leur faire acheter au prix de leur honneur, la ſervitude qu'il leur deſtine. Ce ſont autant de monumens de la vengeance celeſte , & comme autant de Propheties qu'elle fait marcher devant elle , pour annoncer ſa venuë , & porter les hommes à la penitence. C'eſt pourquoy , s'il nous reſte quelque ſentiment de nous même , & quelque crainte de tant de miſeres , commençons à travailler ſerieuſement à ce grand ouvrage de noſtre converſion , & croyons

qu'elle eſt la ſeule choſe qui peut détourner de deſſus nos teſtes, la foudre dont nous ſommes menacez.





Les méchans ſe puniſſent l'un l'autre.

EXPLICATION de la vingtiéme Figure.

Tragiques instrumens des vengeances celestes,
Monstres dont la fureur se déborde sur tous :
Regardez ces boureaux, inhumains comme vous,
Bien-tost vous sentirez leurs atteintes funestes.



OUS les méchans sont punis. La Justice eternelle n'en dispense pas un ; & quand les bourreaux ont achevé de tourmenter les coupables, ils sont à leur tour condamnez aux supplices, parce qu'ils ne sont pas plus innocens que les autres. Les horreurs de ce Tableau vous annoncent ces veritez. Voyez cette Ville embrasée. Nombrez ces hommes, ces femmes, & ces enfans assassinez. Contemplez ces gibets & ces rouës. Ils ne sont pas moins le châtiment que les effets de nos crimes. La

punition ſuit le mal, comme l'ombre ſuit le corps. Bien qu'elle ſoit boiteuſe, & qu'elle ne marche pas toûjours auſſi-vîte que le méchant, elle le ſuit toutefois ſans ceſſe : & quand elle eſt bien longue à venir, c'eſt une preuve certaine qu'elle a long-temps medité ſur le genre de ſupplice, dont elle veut punir ces perſecuteurs inhumains, qui ont eſté les inſtrumens de la Juſtice divine.







L'Homme eſt né pour aimer.



EXPLICATION de la vingt-uniéme Figure.

L'Amour anime de ses flâmes
Tous ceux qui sont dignes du jour :
Les Hommes qui n'ont point d'amour
Sont des corps qui vivent sans ames.

LE Christianisme n'est point le destructeur de la Philosophie. Il n'a pretendu dés son origine, que de luy rendre ses premieres beautez, & la porter à ce haut point de perfection, qu'elle receut lors que son Autheur luy commanda de venir éclairer les hommes. Vous voyez aussi qu'ils se tiennent par la main, & que la Morale Chrestienne n'enseigne rien, que la naturelle ne nous ordonne. L'un & l'autre premie-

rement exigent de nos cœurs, l'adoration de Dieu ; & veulent ensuite, que tous les hommes s'aiment avec autant de tendresse, que si effectivement ils estoient sortis d'une même mere. C'est à cette importante & necessaire partie de la vie civile que nous sommes arrivez: Ce Tableau nous presente les devoirs de l'amitié ; & nous fait entendre combien doivent estre inviolables & saintes, ces loix qui ont esté gravées du doigt mesme de la Nature dans le cœur de tous les hommes. Vous voyez aussi comme elles sont religieusement observées par les deux amis, dont nostre Peintre nous donne les portraits. Ils sont tellement conformes, & tellement unis, qu'on pourroit dire que ce sont deux corps qui ne sont animez que d'une ame. Ils quittent l'un pour l'autre tout ce qui peut nuire à leur amour. Les honneurs, les richesses, les delices, n'ont point de charmes qui puissent ny les separer pour long-temps, ny mesme suspendre pour un seul momens, l'activité de leur affection. Pour-

veu qu'ils se possedent l'un l'autre, ils croyent posseder toutes choses, & trouvent dans leur contentement reciproque, une felicité que la fortune ny la beauté ne promettent que faussement.





En aimant on ſe rend parfait.



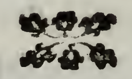
EXPLICATION de la vingt-deuziéme Figure.

L'Homme receut également
Le bien & le mal en partage :
Et Dieu l'a fait expressément,
Afin que sa vivante Image
Deust aux soins de l'Amour son accomplissement.



VOICY un des principaux dogmes de la Philosophie d'Amour, que le Peintre nous met devant les yeux, avec cette judicieuse dexterité que nous avons déja tant de fois admirée. Ces deux hommes doivent estre veritablement semblables, pour estre veritablement amis. Nous voyons cependant qu'il y a beaucoup de vertus d'un costé, & beaucoup de vices de l'autre. Si l'on

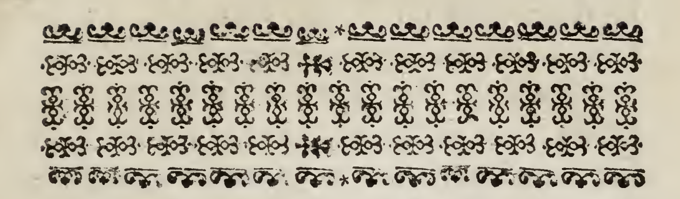
met des choſes d'une ſi viſible diſpro-portion dans une balance juſte, on y doit rencontrer infailliblement une notable difference. D'ailleurs, il n'eſt pas poſſible que l'amitié puiſſe durer, ſi cette difference ſubſiſte. Que fait l'Amour ? Ce qu'il doit. Eſtant comme il eſt tout ingenieux, & tout accommodant, il vient au ſecours du party le plus foible, & ſe met luy-même du coſté de la balance qui eſt le moins peſant. Ainſi non ſeulement par ſon contrepoids, il donne de l'égalité aux choſes inégales; mais il fait que les imperfections & les vices ſe convertiſſent peu à peu en la nature des vertus qui leur ſont oppoſées; & que par la puiſſance de ſes charmes, devenans une meſme choſe, elles compoſent de differentes parties cét accord harmonieux, qui eſt le lien indiſſoluble des Ames.







Il faut aimer pour eſtre aimé.



EXPLICATION de la vingt-troisiéme Figure.

Les Amis doivent tour à tour
Se témoigner leur déferance :
Ceux-là n'ont pas beaucoup d'amour
Qui n'ont gueres de complaisance.



ONFESSONS que pour ſçavoir parfaitement aimer, il faut ſçavoir parfaitement complaire. Nôtre Peintre qui nous veut graver cette verité dans l'Ame, a choiſi de tous les exemples de l'Antiquité, le plus puiſſant & le plus propre à ſon deſſein.

Voyez-vous ces deux hommes, qui par la difference de leurs visages, montrent clairement la contrarieté de leurs inclinations. Ce sont deux freres toutefois ; deux freres, dis-je, qui ayant surmonté par une reciproque complaisance, la diversité de leurs temperamens, ont merité de vivre en la memoire de tous les hommes. L'un est Amphion, cét incomparable Musicien : & l'autre Zethés, ce determiné Chasseur. Le premier aime le repos. L'autre le travail. L'un n'est touché que de la douceur de sa Lyre. L'autre ne l'est que du son enroüé de son Cor. L'un donne tout à l'exercice de l'esprit. L'autre tout à l'exercice du corps. Cependant par un concert veritablement amoureux, & par une mutuelle condescendance. Amphion fait taire sa Lyre, toutes les fois que Zethés veut faire entendre son Cor. Mais Zethés aussi rend aux Bois, & aux Bestes, le repos qu'il leur a si souvent troublé, quand Amphion à son tour, voulant troubler l'ordre de la Nature, fait par la puis-

ſance de ſa voix, marcher les rochers & les pierres, dont il a reſolu de bâtir les muraille de quelque Ville.

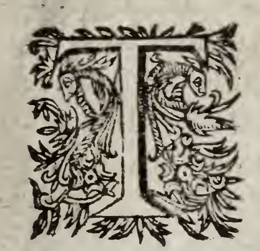




L'amour des Peuples, eſt la force des Etats.

EXPLICATION de la vingt-quatriéme Figure.

Artiſans inſenſez des diſcordes civiles ;
N'accuſez point le Ciel de vos calamitez :
Vos haines, vos complots, vos partialitez,
Sont les premiers Tyrans qui deſolent vos Villes.



OUT ainſi que le Soleil ne regarde point de lieux qu'il ne rempliſſe de lumiere : de même l'Amitié n'eſt jamais dans une Republique, qu'elle n'y produiſe la Paix, l'Union, & la Force. Noſtre Peintre, paſſant de l'Amitié particuliere à la publique, philoſophe ainſi dans ce Tableau, & pretend de montrer aux Peres de Famille, auſſi-bien qu'aux Miniſtres

d'Etat, que le nombre de leurs ennemis ne ſera jamais capable de les perdre, s'ils n'y contribuënt eux-mêmes par leurs ſecretes mes-intelligences, & par leur diviſions Domeſtiques. Mais ne ſe croyant pas aſſez eloquent, pour prouver cette grande verité, il emprunte le viſage & l'eſprit de Sertorius, afin que par la haute opinion que ſa vertu luy a donnée, il luy ſoit plus facile de nous perſuader; & pour rendre ſes perſuaſions plus populaires, il ſe ſert de la familiarité d'un exemple, qui peut frapper indifferemment les humbles, & les idiots. Il fait amener devant une armée, deux Chevaux, dont l'un paroiſt jeune & vigoureux; & l'autre vieil, foible & décharné, Il commande à un vieil homme, caſſé de travail, & fraîchement relevé de maladie, de tirer poil à poil la queuë du beau Cheval; & à un jeune & robuſte Soldat de prendre celle de l'autre Cheval, & la luy arracher tout à la fois. Le dernier obeït, & abuſant de ſa vigueur, entraîne le Cheval tout entier, luy donne mille ſecouſſes, & ſe fait

ſe fait mille efforts. Mais autant qu'ils ſont grands, autant ſont-ils inutiles. Cependant le Vieillard tout debile, & tout extenué qu'il eſt, oſte les poils du Cheval fougueux, les uns aprés les autres, & vient aiſément à bout de ce qui luy a eſté commandé. Voila, nous dit noſtre Philoſophe müet par la bouche du ſage & vaillant Romain, la repreſentation de la vie civile. Tant que les Peuples ſont bien unis, & bien affectionnez les uns aux autres, ils ne peuvent eſtre la proye des Etrangers; Mais quand les haynes & les partialitez leur ont fait autant d'ennemis domeſtiques qu'ils ſont de particuliers, quelques foibles que ſoient ceux qui les attaquent, il leur eſt facile d'en uſurper la liberté.



La vraye amitié est des-interessée.

EXPLICATION de la vingt-cinquiéme Figure.

Le profit eſt l'objet de l'amitié vulgaire :
Mais un cœur grand & noble aime ſans intereſt ;
Et je croy que l'Amour, eſtant Dieu comme il eſt,
N'eſt uſurier ny mercenaire.



S'IL n'y avoit point de contraires, il n'y auroit point de combats ; & ſi les combats ceſſoient, en meſme temps ceſſeroient l'émulation & la gloire. C'eſt pourquoy il faut qu'il ſe rencontre continuellement des occaſions de faillir, afin qu'inceſſament il s'en preſente, pour donner de l'exercice à la

vertu. En voicy une bien grande & bien commune. C'eſt d'apporter en toutes nos amitiez, une ame des-interreſſée, & ne point faire un ſale commerce d'une choſe, qui ne doit jamais eſtre ny achetée, ny venduë. L'amour eſt le prix de l'amour. Quiconque ſe propoſe en aimant, une autre fin que d'aimer, viole les plus ſaintes loix de la Nature, & comme un ſacrilege abominable, polluë les Santuaires, renverſe les Autels, & employe à ſon uſage prophane, les choſes conſervées au ſeul ſervice du Dieu de l'union, & de l'amour. Noſtre Peintre qui n'ignore pas cette verité, & qui ſçait combien elle eſt aujourd'huy mépriſée, nous reproche noſtre baſſeſſe, noſtre corruption, noſtre lâcheté, & par la plus infame de toutes les comparaiſons, nous veut obliger nous-mêmes à concevoir de l'horreur de nôtre infamie. Il nous accuſe que nous ne ſommes amis, qu'autant que nous ſommes payez de noſtre amitié. Que pour poſſeder nos affections venales, il n'eſt neceſſaire que d'avoir une bonne bour-

ſe, & que les hommes vulgaires ſont plus incapables de la diſcipline d'amour, que les beſtes les plus lourdes, & les plus ſtupides ne le ſont du noble exercice des Chevaux.





L'amy ne voit point le defaut
de l'amy.

EXPLICATION de la vingt-ſixiéme Figure.

L'Amour porte un bandeau, ſeul pareil à ſoy-même :
On ne voit au travers rien qui ne ſemble beau.
Quiconque veut aimer, doit porter ce bandeau,
Et trouver tout parfait en la choſe qu'il aime.



ELUY-LA connoiſſoit bien la nature, ou plûtoſt la fatalité de l'amour, qui s'eſt perſuadé que l'amour ne pouvoit eſtre veritablement amour, s'il n'eſtoit privé de l'uſage des yeux. Noſtre Peintre nous l'enſeigne, en nous faiſant voir dans ce Tableau, un Pere, qui tout infortuné qu'il eſt en ſa race, ne laiſſe pas, par un bien doux & bien neceſſaire aveuglément, de trouver dans les diſgraces de ſa Famille, non ſeulement dequoy ſe conſoler, mais auſſi de

rendre graces aux Dieux. Il la voit au travers de ce bandeau que l'amour luy a mis devant les yeux. Il donne de beaux noms à des choſes difformes. Il corrige par affection, les manquemens de la Nature. Il cherche en la beauté du viſage de quoy oppoſer à la difformité de la taille, & rencontre dans une taille bien faite, dequoy recompenſer la laideur du viſage. Ce que ce Pere fait pour ſes enfans, l'amy le doit faire pour ſon amy, & croire qu'il viole les loix fondamentales de l'amour, toutes les fois que ſon jugement envieux, luy fait remarquer quelque defaut en la perſonne qu'il aime.







Respecte ton amy : & prend garde à toy.

EXPLICATION de la vingt-ſeptiéme Figure.

Doux & traîtres cenſeurs ; Amis à deux viſages ,
Qui croyez fauſſement,que tout vous eſt permis:
Connoiſſez vos defauts ; & ſi vous eſtes ſages,
Vous ſerez indulgens à ceux de vos Amis.



E Tableau devroit être tiré du lieu où il eſt , pour eſtre attaché par tous les Carrefours , dans les Palais de tous les Rois , & en tous les autres lieux où les hommes ont coûtume de s'aſſembler. Car de tous les vices dont la ſocieté civile eſt infectée , le plus pernicieux & le plus frequent , eſt celuy que le Peintre nous repreſente ſous le viſage malicieux de ces curieux impertinens. Cét amour propre qui nous

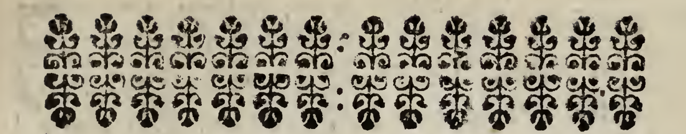
oste l'usage des yeux, toutes les fois que nous avons besoin de les tourner sur nous-mêmes, & qui nous rend des Argus, lors que nous avons à traiter avec les autres, est l'irreconciliable ennemy de la parfaite amitié. Vous voyez ces trois perfides amis, qui penetrent jusques dans le fonds du cœur de leur amy, pour en arracher le plus secret de ses crimes; ce sont des monstres que la Nature a formez en sa colere, & qui meritent d'estre cruellement chastiez, comme des violateurs de la Religion, où si vous voulez, comme des traistres, qui feignent les zelés pour la liberté de leur Patrie, & qui cependant traittent avec les Etrangers pour les en rendre maistres.







Le ſilence eſt la vie de l'amour.



EXPLICATION de la vingt-huitiéme Figure.

Le Silence est un bien suprême :
C'est la vertu du Sage, & celle d'un Amant :
Qui ne parle que rarement
N'offense jamais ce qu'il aime.



IL est quelquefois juste que l'amy parle librement à son amy; mais il ne l'est presque jamais, que l'amy parle librement de son amy. Si la premiere Loy d'amour, c'est d'aimer, & la seconde d'avoir bonne opinion de son amy; la troisiéme est infailliblement comme aux mysteres de ces anciennes Religions, voir, joüir & se taire. Car il n'y a rien qui soit si propre à conserver l'amitié, que ce respectueux si-

lence, qui nous fait garder dans le cœur, tout ce que nous ſçavons de nos amis. Le Peintre nons repreſente cette verité par la figure du Dieu du ſilence; qui toûjours müet, & toûjours maiſtre de ſoy, commande à toutes les paſſions, qui peuvent troubler, ou le repos des ames, ou l'harmonie de la parfaite amitié. S'il a des aîles, c'eſt pour témoigner qu'il emprunte ſon activité de l'amour, & que nous élevant de l'affection des creatures à celle du Createur, il peut porter nos cœurs juſques dans ce Temple Eternel, où nous devons devenir les veritables adorateurs de ce veritable Dieu, qui en toutes ſes operations, conſerve un ſilence perpetuel, je veux dire le repos immuable de ſa nature bien-heureuſe.







L'envie eſt la mort de l'amour.

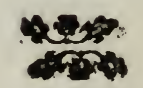
EXPLICATION de la vingt neufiéme Figure.

L'Art d'aimer eſt un Art le plus beau de la vie,
Qui le pratique bien peut ſe rendre immortel :
Mais pour devenir tel
Il faut avoir vaincu le monſtre de l'Envie.



OICY dans un même Tableau deux ſuplices bien cruels. Mais, c'eſt ne pas connoiſtre la difference des peines, que de les comparer l'un à l'autre. L'execrable invention de l'inhumain Perille, eſtonne les courages les plus aſſurez ; & c'eſt tout ce que noſtre Philoſophie peut faire, que de donner à ſes Sectateurs aſſez de fermeté, pour entendre ſans effroy, les mugiſſemens qui ſortent par

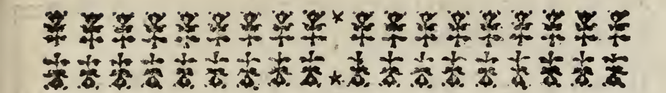
les organes de ce Bœuf artificiel, des Innocens mal-heureux qui brûlent tous vifs dans son ventre. Cependant si vous considerez ce monstre si hideux, si devorant, & si ennemy de tout le genre humain, qu'il est contraint de se manger le cœur, quand il ne peut trouver sur qui assouvir sa rage ; vous avoüerez avec moy, que c'est le plus redoutable & le plus horrible des supplices. En effet, les serpens qui servent de cheveux à ce demon, la faim enragée qui le devore, & la cruauté qui ensanglante ses lévres noires & livides, ne sont que des crayons commencez & des images imparfaites des tortures que souffrent ces ames inhumaines & brutales, que les prosperitez de leurs amis font entrer en fureur, & qui portent le fer & le feu dans toutes les Familles bien-heureuses.







Qui a le neceſſaire n'a rien à ſouhaiter.



EXPLICATION de la trentiéme Figure.

Dans l'heureuse Cabane où la paille me couvre,
Je goûte des plaisirs qui sont bannis du Louvre,
Et prefere mon sort, au sort mesme des Rois :
Ne desirant que peu, j'ay ce que je desire,
Et trouve que j'ay fait un choix
Plus grand & plus beau que l'Empire,
Pour qui mille Tyrans ont détruit mille Loix.

CELUY-LA fut veritablement digne de la gloire que les meilleurs siecles luy ont donnée, qui nous a le premier enseigné, que la souffrance faisoit la moitié de la Vertu, & que l'autre consistoit en l'abstinence. Nostre Peintre instruit en l'Ecole de ce grand Philosophe, nous étale les Images, & nous propose les Emblêmes de cette importante verité. Il a satisfait aux deux grandes & principales Loix de la Nature : C'est à dire qu'il nous a montré ce que nous de-

vons à Dieu, & ce que nous devons à nos ſemblables. Maintenant il nous inſtruit de ce que nous ſommes obligez de nous rendre à nous-meſmes ; & produit à nos yeux, le viſage ſevere, mais magnanime de l'abſtinence. Par là il veut nous faire connoiſtre qu'il n'y a rien, qui nous détache ſi puiſſamment de la ſervitude des vices, que la reſiſtance que nous apportons aux charmes & aux ſollicitations, dont ils ont accoûtumé de vaincre nos ames par l'intelligence de nos ſens. Regardez bien ce Sage, qui meſurant à ſa ſoif ce qu'il faut pour l'éteindre, porte un petit vaſe en une petite Fontaine ; & y recevant goutte à goutte la liqueur qu'elle verſe ſans aucun mélange de ſable & de limon, ſe deſaltere auſſi pleinement, que s'il avoit beu dans les ſources meſmes du Gange & de l'Euphrate. Mais ne détournez pas ſi vîte les yeux de deſſus cette peinture. Vous n'en avez encore veu qu'une partie. Conſiderez ce lointain qui ſe perd parmy des precipices inacceſſibles, & des rochers effroyables ; & vous y verrez un ennemy de

my de l'abſtinence, emporté par la violence d'un torrent, qu'il pouvoit, s'il eût voulu, facilement éviter. Mais ce pauvre fou, qui dans les Ecoles du monde a receu cette pernicieuſe doctrine, qu'il n'y a que les petits Eſprits, qui ſe contentent d'une petite fortune, s'eſt perſuadé qu'il luy falloit un Fleuve tout entier, pour eſtre delivré de ſon alteration. C'eſt auſſi pour ce ſujet qu'il s'eſt imprudemment engagé dans les perils où il ſe perd, & pour ne s'eſtre pas voulu contenter du peu qui ſuffiſoit à ſa conſervation, il a recherché le trop, qui au lieu de luy oſter ſa ſoif, luy oſte l'eſperance & la vie.





La temperance eſt le ſouverain bien.

EXPLICATION de la trente-uniéme Figure.

Temperance heroïque & ſainte,
Quiconque te loge en ſon cœur;
Peut ſe vanter qu'il eſt vainqueur,
De l'eſperance & de la crainte.

MARCHONS doucement; & étudions des Preceptes qui nous ſont ſi neceſſaires. Le Tableau qui s'offre à nos yeux, ne merite pas moins d'attention que le precedent. Il nous repreſente l'image de cette magnanime frugalité, dont les premiers Philoſophes ont composé la beatitude

du ſiecle d'or. Admirez avec moy, je vous prie, ce couple bien-heureux, qui tout mortel qu'il eſt, s'eſt élevé par ſa propre vertu, à la condition meſme des Dieux. Il nous témoigne par ſon action qu'il a beſoin de ſi peu de choſe, que je ne diray rien avec exageration, quand je diray qu'il a miraculeuſement ſurmonté les neceſſitez de la vie, & par ſon abſtinence trouvé l'art de s'affranchir de la miſerable ſervitude, où la Nature purement humaine a de tout temps eſté condamnée. Vous le voyez auſſi dans une tranquilité qui n'eſt troublée, ny par les maladies de l'ame, ny par les dereglemens du corps. Il vit ſur la terre, de la meſme ſorte que l'on vit dans le Ciel. Les Paſſions n'oſent l'approcher, & les regardant de loin, comme ſi elles eſtoient devenuës elles-meſmes jalouſes de ſa felicité, confeſſent à la gloire de l'abſtinence, que les temperants ſont d'une eſpece beaucoup plus noble que ne ſont communement les Hommes; & qu'à meſure que nous nous retranchons, ou le

desir, ou l'usage des biens qui perissent, nous nous mettons en possession de ceux qui sont éternels.

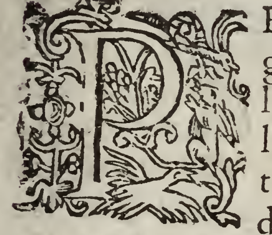




Qui aime ſa condition, eſt heu-
reux.

EXPLICATION de la trente-deuziéme Figure.

Le mépris des grandeurs, de la pompe, & du bruit ;
Et le repos d'une innocente vie ;
Ont ce couple ſacré juſqu'au Trône conduit.
La gloire eſt comme l'ombre.
Elle ſuit qui la fuit ;
Et fuit ceux dont elle eſt ſuivie.



PERSONNE n'ignore la Fable de Philemon & de Baucis. Elle eſt peinte dans toutes les Galeries. Elle l'eſt dans tous les Memoires. Mais peu ſçavent l'intention de ces anciens Philoſophes, qui l'ont les premiers inventée. Les communs Mytologiſtes ſe perſuadent que c'eſt un portrait de recompenſe de l'hoſpitalité ; & veulent par la grandeur où ſont

élevez ces deux pauvres Vieillards, apprendre aux hommes, d'estre perpetuellement charitables, & donner au moins leur bonne volonté, si la fortune ne leur permet pas de donner davantage. De moy je vais plus avant, & vous declare que la pensée des anciens Theologiens a pour son objet en cette agreable feinte, la recommandation de l'abstinence, & la splendeur des couronnes qui luy sont asseurées. Tous les Hospitaliers n'ont pas toûjours des Dieux dans leur logis; mais les temperants les ont toûjours en leur Compagnie. Qui supporte sa mauvaise fortune sans murmure. Qui rend graces aux Dieux des incommoditez de sa condition, & de celles de sa vieillesse. Qui s'abstient mesme des petites choses que ses soins innocens luy ont acquises. Celuy-là seul attire les Dieux de leur sejour eternel; & les oblige de se communiquer à luy. Ils le visitent. Ils le respectent. Ils reçoivent avec joye tout ce qu'il leur presente de son cœur, aussi-bien que de ses mains; & l'associant au partage de leur gloire, ils ne l'abandonnent point

qu'ils ne l'ayent revêtu de ce Sacerdoce Royal & perpetuel, par le ministere duquel découlent sur la nature humaine, les graces & les privileges de la condition divine.





La vie des Champs eſt la vie des Heros.



EXPLICATION de la trente-troisiéme Figure.

Vante qui voudra les Citez,
Ou les mortels comme enchantez;
Tiennent pour des grandeurs, leur contraintes serviles
Pour moy j'aime les champs,
Car j'y voy des beautez
Que l'on ne voit point dans les Villes.



NOUS venons de connoistre combien sont rares & combien sont desirables, ces biens spirituels que nous recevons de la frugalité. Contemplons tout à nostre aise ceux qui tombent sous les sens, & qui peuvent estre, ou veus, ou touchez. Ce sont les felicitez de la vie des

champs, & les travaux delicieux qui composent la destinée bien-heureuse de ceux, qui loin de la Cour & du grand monde, goûtent sur la terre cette profonde tranquilité, qu'à peine les ambitieux se figurent dans le Ciel. Ne vous persuadez pas que ce Laboureur se plaigne du travail qu'il est obligé de partager avec ses Bœufs. Sa peine luy est un repos. Sa tâche un divertissement & un jeu, & à la fin de sa journée son corps ne se trouve pas plus fatigué que son esprit. Le Vigneron qui l'accompagne, & que possible vous estimez mal-heureux, parce que vous n'estes pas tout à fait gueris de l'intemperance, ne reçoit pas une moindre satisfaction. Il marie les Vignes aux Ormeaux, & fait cette alliance avec tant de joye, que si nostre Peintre avoit le don de faire parler les Images, nous entendrions cét innocent bien-heureux rendre graces au Ciel des douceurs de sa condition. Enef-fet, ceux-là sont veritablement heureux qui se possedent tous entiers, & qui desirans peu, possedent tout ce qu'ils desirent, & non pas ceux que

nous voyons dans un lointain, armez de fer & de feu ſe porter comme beſtes enragées, à la deſtruction les uns des autres.

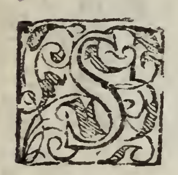




La vie cachée est la meilleure.

EXPLICATION de la trente-quatriéme Figure.

Cesse de te ronger de soins ambitieux ;
Foule aux pieds les grandeurs qu'en vain tu te proposes,
Vy pauvre ; mais contant. Ceux la sont presque Dieux
Qui n'ont besoin d'aucunes choses.



SI c'estoit assez d'estre content, pour estre vrayement heureux, nostre Peintre n'ajoûteroit pas ce Tableau aux quatre precedens. Mais il nous declare qu'en celuy-cy il acheve ce qu'il n'avoit qu'ébauché dans les autres. Il nous a communiqué les avantages & les douceurs que goûtent les temperans. Il veut maintenant leur apprendre que pour estre parfaitement heureux, ils doivent connoître leur bon-heur, & le regoustant (s'il est permis de

parler ainſi) par la reflexion & par la memoire, faire de cét étude le principal & le plus aſſidu exercice de leur vie. C'eſt pourquoy il nous peint un parfait Temperament dans le fond d'une vallée obſcure & ſolitaire. Par ſon action arreſtée & meditante, il nous témoigne les ſpeculations de ſon ame, & ſemble nous dire, qu'examinant ſa vie paſſée, il tâche de découvrir dans le fond de ſon cœur, s'il ne s'eſt point égaré de ce milieu qu'il s'eſt propoſé comme le terme de ſes actions ; & ſi ces mêmes actions répondent bien au niveau, par la juſteſſe duquel il a deſſein de les regler. Pour nous qui ne ſommes pas dans cét examen, portons nos yeux de tout côtez, & voyons ſoigneuſement ce qui ſe paſſe au deſſus de luy. Voicy des Rochers bien haut élevez ; Mais ils ſont emportez par la violence des tonneres. Voicy des Tours d'une exceſſive hauteur ; Mais le haut ſera bien-toſt au deſſous des fondemens. Voicy des Pins, qui portent inſolemment leurs pointes juſques dans le Ciel ; Mais ils ſont arrachez par les racines,

&

& ſervent de but à la colere des vents. Tous ces ſpectacles ſuperbes & funeſtes ſont autant d'enſeignemens que la Nature nous donne, pour nous faire éviter les excés, & pour nous obliger à croire qu'une grande ambition eſt un grand mal, & que les intemperances d'eſprit ne ſont pas moins criminelles que celles du corps.





Les excez de la bouche ſont la mort de l'Ame.

EXPLICATION de la trente-cinquiéme Figure.

Monſtre que l'on voit toûjours yvre,
Pourceau dont le ventre eſt le Roy :
A tort tu te vantes de vivre
Ceux qui ſont au tombeau, n'y ſont pas tant
que toy.

NOSTRE ſçavant deſſignateur emprunte du mal-heur de quelque vertu foible, l'inſtruction qu'il nous veut donner ; & tirant de la perte d'un particulier, un avertiſſement capable d'en ſauver beaucoup, nous veut faire connoiſtre, que nous ne faiſons pas ſi ſouvent naufrage par

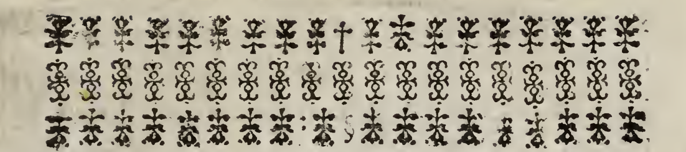
les grandes tempestes qui trompent nostre conduite, que par l'ignorance avec laquelle nous nous embarquons sur une mer qui nous est inconnuë. Les apparences du calme nous ostent la crainte de l'orage; & comme au commencement elle nous a rendus temeraires, à la fin elle nous rend impuissans & timides. Le miserable que vous voyez ensevely tout vivant dans son ordure, ne s'est pas representé en faisant la débauche, les incommoditez dont elle est suivie. Il n'a jugé du vin que par le goust, & n'a pensé ny à la force ny à la malignité de ses fumées. Aussi la teste fait à bon droit la penitence de sa propre faute; & pour n'avoir pas donné de bons conseils, souffre la peine qu'elle a meritée. Ne laissez pas d'accorder quelque chose à l'infirmité de l'homme. Traitez cét ivrogne plus doucement qu'il ne devroit estre, & le considerant comme un nouveau soldat, qui pour n'avoir pas sçeu bien combattre, est demeuré étendu sur le champ de bataille: Avoüez que s'il se fust servy de ses armes & de son cœur, aussibien que son compagnon, il auroit

comme luy, triomphé des ennemis qui ſuy ont fait mordre la poudre. Toutes ces figures ne nous repreſentent aucune choſe, ſinon que la prudence, la ſobrieté & la vigilance, doivent eſtre inſeparables d'une ame qui veut monter au Temple de la Vertu.





Qui achete les voluptez, achete un repentir.



EXPLICATION de la trente-ſixiéme Figure.

Bale, maſque, brelande; yvrogne, fais l'amour.
Sois tout aux voluptez; & les poſſede toutes:
Bien toſt la pauvreté, la gravelle, ou les goutes;
Et mille autres douleurs qui viennent à leur tour;
Te fairont par de longs ſuplices,
Payer à chaque heure du jour,
Le cruel intereſt de tes courtes delices.



E ne m'arrête pas à vous expliquer les folies & les dereglemens de ce Tableau. Il faut n'eſtre pas du monde, pour ne les pas connoître, & pour n'eſtre pas perſuadé que le bal, le jeu, le vin & l'amour, ſont les plus ordinaires & les plus delicates

liaiſons de la converſation civiliſée. En cela les Cours ne ſont point diſtinctes des Villes. Les Bourgeois encheriſſent ſur la galanterie des Courtiſans. Ils marchent tous également aux débauches ; & l'auſterité des anciennes Meres de Familles s'eſtant apprivoiſée par la galante communication des coquettes , c'eſt maintenant eſtre du grand monde , que de voir des filles conduites par leurs meres vaines & ridicules , en ces marchez ſolemnels , où la pudeur & l'honeſteté ſont preſque auſſi rarement données, que ſouvent elles ſont venduës. Mais que ces voluptez ne nous corrompent pas auſſi-bien que les autres. Si nous ne ſommes pas aſſez magnanimes, pour aimer la vertu à cauſe d'elle-même , au moins ſoyons prudents , & l'aimons pour l'amour de nous-mêmes. Voyons de quelles incommoditez les voluptez ſont ſuivies. Apprenons ce qui ſe paſſe dans le cabinet des débauchez, & écoutons ce que diſent ces gueux & ces malades que noſtre Peintre a cachez dans le fond de ſon Tableau. J'entends leurs plaintes, je voy leurs larmes, &
apprends

apprends de leur propre bouche, que les douleurs, & la mandicité, qui est la plus grande de toutes, sont les interests épouvantables, que le temps exige de la jeunesse perduë, pour les voluptez pernicieuses que cét Usurier leur a prestées.





Il n'y a point de crime ſans châtiment.

EXPLICATION de la trente-ſeptiéme Figure.

Miſerables Troyens, par les Dieux immolez
A leurs vengeances legitimes :
N'accuſez plus les Grecs, ſi vous eſtes brûlez :
Voſtre Prince impudique, & l'excés de vos crimes,
Ont allumé le feu qui vous a deſolez.



EUT-ESTRE n'avés-vous pas remarqué ce que je vais vous dire. C'eſt que la Peinture a cela de commun avec la Poëſie dramatique, qu'en chaque piece de Theatre, l'on y doit obſerver l'unité du ſujet. Ne faiſons pas ce tort, je vous prie, à noſtre excellent Peintre, de croire qu'il ait ignoré cette regle fondamentale de ſon Art. Il les a tou-

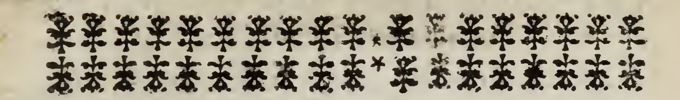
tes connuës, & les a toutes judicieusement obſervées : Mais ayant deſſein de nous donner en ce Tableau une instruction toute entiere, il s'eſt volontairement diſpenſé de la ſeverité de ces loix, afin de joindre des choſes qui étoient ſeparées de temps & de lieux, & par cét artifice nous montrer comme tout d'une veuë, la cauſe & l'effet de nos incontinences. Vous voyez confuſement l'Europe, & l'Aſie ; la Phrigie, & la Grece, Troye & Lacedemone. Ces hommes armez & combatans, ſont les complices du jeune Prince de Troye, qui tous enſemble ont enlevé cette fameuſe Reine, dont la beauté fut fatale à tous les demy-Dieux de ſon ſiecle. Ses raviſſeurs la portent dans le vaiſſeau qui la doit conduire à Troye. Mais ſi vous hauſſez les yeux, vous l'y verrez déja arrivée, & vous la verrez bien diſtinctement à la lueur des flâmes, qui conſument cette ſuperbe & mal-heureuſe Ville. Permettez-moy, s'il vous plaiſt, de faire maintenant une nouvelle reflexion ſur le ſujet de cette Peinture ; & dire à la gloire de mon Peintre, qu'il a tres-religieuſement obſervé les

Mysteres de ſon Art. Car le raviſſement d'Helene, & l'embraſement de Troye ne ſont qu'une meſme choſe, puis que Troye commence à brûler dans Sparte même, & que les Troyens ſont condamnez à la ſervitude des Grecs, au meſme inſtant que le voluptueux Alexandre ravit la femme impudique du trop indulgent Menelaus.





Le vice eſt une ſervitude perpetuelle.



EXPLICATION de la trente-huitiéme Figure.

Voleur d'un bien si cher à son vray possesseur;
Monstre qu'un feu brutal incessament consume:
Confesse au triste objet du glaive punisseur,
Que ton plaisir passé n'a point eu de douceur,
Que ton peril present ne change en amertume.



OUS vous souvenez bien, comme je croy, de l'excellente methode, dont se servoient les Romains, pour détourner leurs enfans de ce chemin fatal, que l'abord artificieux de la volupté leur figuroit plein de delices. Plutarque raconte qu'autant de fois que ces grands hommes vouloient donner à ces jeunes gens horreur de l'ivrognerie, ils avoient accoustumé de faire ennyvrer leur esclaves, & les leur faisoient

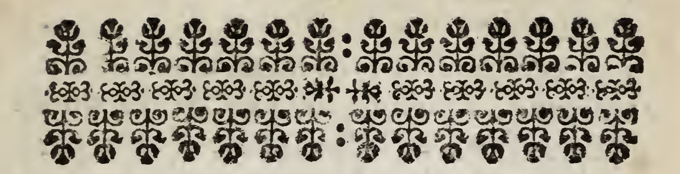
voir comme noyez dans l'écume, & dans le vin qu'ils avoient rendus. Nous avons trop bonne opinion de nôtre Peintre ſtoyque, pour croire qu'il ait changé de party, & qu'il ait quitté les galeries de Zenon, pour ſe jetter ſur le fumier de Diogene. Cela n'eſt pas auſſi. Mais il s'eſt perſuadé qu'il ne pouvoit faillir d'imiter la ſageſſe Romaine; & que pour imprimer bien avant dans les ames l'averſion de ces débauches que l'honneſteté ne permet pas de nommer, il devoit les repreſenter avec toutes les circonſtances perilleuſes & ridicules, dont elle ſont preſque toujours accompagnées. Il jouë donc icy le cataſtrophe d'une Comedie Italienne. Le Pantalon, que tous les deſtins Comiques condamnent à la neceſſité d'eſtre toujours poltron, & toûjours cocu, ayant eſté averty que quelque Leandre, ou quelque Lelio eſt avec ſa femme, entre la dague à la main, pour immoler l'un & l'autre à la memoire de ſon honneur. Mais Marinette, qui eſt faite au badinage, n'a pas manqué d'avertir les Amants de la venuë du bon-homme. Leandre auſſi n'a

fait qu'un saut du lit dans un coffre, & s'est imaginé que le cocu n'auroit pas le goust assez fin pour se mettre sur ses voyes. La fortune toutefois l'a trompé, car le vieux punais a senty l'odeur de la beste, & vous le voyez courir à la vengeance, mais en une posture plus propre à faire rire, qu'à faire peur. Isabelle cependant contrefait la desolée, & reclame les Dieux ausquels elle ne croit point. Pour le Galant, bien qu'il sçache que le Pantalon est une mauvaise lame, il ne laisse pas de se repentir de la dangereuse curiosité, qui luy a donné l'envie de prendre part aux plaisirs d'autruy, & par de belles remontrances conjure le Pantalon, de ne point tremper son glaive dans le sang d'un homme plus mal-heureux que coupable.





Le débauché paſſe d'un crime à l'autre.



EXPLICATION de la trente-neufiéme *Figure.*

Qu'un eſprit impudique eſt eſclave du vice,
Que l'homme eſt malheureux, qui s'y laiſſe emporter.
Regarde ce perdu qui ſort du precipice;
Il n'en eſt échappé que pour s'y rejetter.

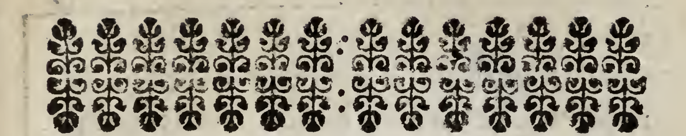
LE Pantalon n'avoit pas deſſein, comme vous voyez en ce Tableau, de pardonner l'injure qu'il avoit receuë. Mais ayant pour le moins autant de peur que l'adultere, il luy a donné le temps de ſe deſembarraſſer de ſon coffre, & de gagner la campagne. Le voila qui ſe coule le long de la ruë, & qui ſe rit des menaces que le Pantalon luy fait ſur le ſeüil de la porte.

C'est assez de cette Comedie. Ne nous divertissons pas davantage de ces folies criminelles ; & reprenons nostre serieux ; separons le pur de l'mpur. Voyez-vous ce débauché, qui a par maniere de dire le poignard à la gorge. Peut-être vous figurez-vous, qu'étant devenu sage par le peril qu'il a couru, il se retire chez luy avec une ferme resolution d'abandonner le vice, & de ne courre plus de hazard que dans les occasions d'honneur. Nullement : Mais plus insensible à sa propre honte, & à son propre danger, que le Lion ou le Tygre ne l'est à la cage & aux fers dont il est échappé, il passe d'une abyme en l'autre ; & va chercher chez un second Pantalon, une seconde Isabelle. Que cette fidelle image de la corruption du siecle nous doit sensiblement toucher. Certes la vie de la débauche est une vie bien basse, bien honteuse, & bien brutale. Il ne faut pas s'étonner, si les Sages font tous les jours de si grands efforts sur eux-mêmes, pour éviter de si grandes foiblesses ; & si pour n'y

tomber jamais, ils declarent une guerre si sanglante à la mal-heureuse chair, qui toute esclave & toute déchirée qu'elle est, ne laisse pas de nous solliciter continuellement à des ordures.



Celuy-la ſeul eſt riche qui mépriſe
les richeſſes.



EXPLICATION de la quarantiéme Figure.

Peuples de l'un & l'autre monde,
Vous tentez vainement un homme égal aux
Dieux :
Le globe où vous marchez, eſt un point à ſes yeux:
Et bien loin de regner, ſur la terre ou ſur l'onde,
Il medite un Empire, auſſi grand que les Cieux.



E n'eſt pas aſſez de vaincre une partie de nos ennemis. Tant qu'il y en aura encore en état de nous attaquer, nous ſerons en danger d'eſtre battus. Il faut donc achever de les défaire, afin de remporter une entiere victoire. Ie me figure que nous avons profité des enſeignemens que noſtre Philoſophe nous a donnez. L'amour, le jeu, le vin, ſont poſſi-

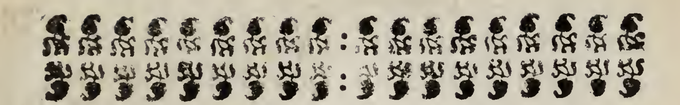
ble autant d'ennemis renverſez à nos pieds. Mais l'ambition ne l'eſt pas. Cét inſenſé deſir des tiltres, des couronnes, & des richeſſes; nous ronge encore les entrailles, nous pique l'eſprit, & tâche de triompher de noſtre temperance. Voyons de quelles armes nous avons beſoin pour éviter cette honteuſe défaite, & nous arracher à une ſervitude qui eſt d'autant plus ignominieuſe, que les marques que nous en portons, eſtant des marques fort éclatantes, ſont viſibles à tout le monde. Mais il ne faut pas que nous cherchions ailleurs l'inſtruction qui nous eſt neceſſaire; nous la pouvons tirer de la magnanimité du demy-Dieu qui eſt peint en ce Tableau. Conſiderons, je vous prie, comme il ſe conduit parmy les tentations de la Fortune, & les appas de l'Ambition. Le Peintre nous le repreſente couvert de ſa peau de Lion, & armé d'une maſſe victorieuſe de tous les Monſtres dont il a eſté combattu. Il foule aux pieds l'amour des richeſſes; & par la victoire qu'il a remporté ſur ſes paſſions, doit inſpirer un grand deſir à tous les hommes,

hommes, de mépriser des biens qui oſtent le ſeul bien de la vie. L'Orient & le Couchant, le Midy & le Septentrion; en un mot, l'un & l'autre Monde luy offrent à l'envy des couronnes: mais il les refuſe avec plus de generoſité qu'elles ne luy ſont offertes; & ne pretendant autre gloire que celle dont la Vertu le fait éclatter, nous apprend que celuy-là ſeul qui foule aux pieds les grandeurs, eſt digne de les poſſeder.





La crainte de la mort, eſt la puni-
tion des Ambitieux.



EXPLICATION de la quarante-uniéme Figure.

Voyez-vous ce Tentale au milieu des feſtins,
Qui meure à tous momens, pour trop aimer la vie :
Sçachez, ambitieux, qu'ayant la meſme envie,
Vous aurez les meſmes deſtins.

VOUS avez trop ouy parler du fameux & redoutable feſtin, qui eſt peint en ce Tableau, pour me perſuader que vous en ſoyez en peine. Neanmoins je ne laiſſeray pas de vous en entretenir ſuccintement, puis qu'êtant encore extrémement malades de la maladie de la Cour, il eſt neceſſaire de vous donner ſouvent des contrepoiſons, contre un ſi dangereux venin. Mais je vous traitte trop favorablement, de ne vous conſiderer que

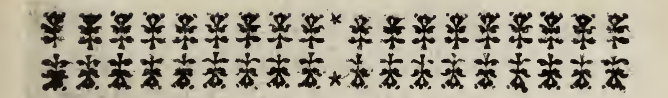
comme des malades ordinaires. Vostre mal est surnaturel. Vostre ame en est attaquée aussi-bien que vostre corps ; & j'oze dire, sans vous offencer, qu'estant possedez par le demon de l'ambition, vous estes de ces Energumenes infortunez, que les conjurations, & les exorcismes mesme ne sont pas capables de guerir. Mais vous ne le serez jamais, si vous ne l'estes par la vertu de l'exemple que je vous propose. Vous connoissez bien cet ancien Tyran de Syracuse, à sa mine orgueilleuse & cruelle. Ne vous arrestez donc pas à le considerer ; mais tenez les yeux arrestez sur l'ambitieux Damocles, aussi fixement qu'il a la veuë attachée à la pointe du fer, qui luy pend sur la teste. S'il n'estoit épouvanté comme il est, j'aurois bien envie de luy demander s'il se souvient des derniers vœux qu'il a faits ; & s'il goûte bien le superbe & delicieux appareil, pour lequel il les a faits. Mais il n'a non plus d'oreilles pour nous, qu'il en a pour la musique qu'on luy donne. C'est pourquoy je vous conseille de laisser

ce timide, & ridicule Courtiſan, dans le ſupplice qu'il a merité; & rire de le voir à la table d'un Tyran, auſſi gêné, que s'il eſtoit à la torture. Confeſſez auſſi que Denis eſtoit un habille homme, quoy qu'il fuſt un méchant Prince, puis qu'il avoit une ſi parfaite connoiſſance de ſa condition; & puis qu'il nous confeſſe encore aujourd'huy, qu'il a toujours eſté plus malheureux, que ceux-la meſme qu'il a les plus tourmentez; & quoy que le monde inſenſé ſe figure, que la condition de bourreau, n'eſt gueres moins funeſte, que celle des miſerables qu'il étend ſur des roues.





La crainte eſt la compagne de la puiſſance.



EXPLICATION de la quarante-deuxiéme Figure.

Ces Gardes aux casaques peintes ;
Dont les Rois sont environnez ,
Ne les défendent point des craintes ,
A quoy Dieu les a condamnez :
C'est en vain qu'ils osent se plaindre,
D'un Arrest si juste & si doux.
Celuy qui se fait craindre à tous
Doit estre reduit à tout craindre.



JE voy bien l'intention avec laquelle nostre Peintre a formé le dessein de ce Tableau. Il veut que nous soyons nous-mesmes juges en nostre propre cause, & que nous confessions nostre aveuglement, & nostre imprudence ; puisque tous ce que nous sommes, nous cherchons nostre repos où jamais personne ne l'a trouvé. Les uns se sont imaginez que l'abondance & les richesses ne sont desirées , qu'à cause des aises

& des contentemens qu'elles donnent à leurs possesseurs. Les autres ont crû que les grandes fortunes estoient trop hautes & trop respectées, pour apprehender ces petits demons familiers, qui sous le nom de soucis & d'inquietudes, tuënt les corps, & empoisonnent les Ames. Mais le Tableau que nous regardons, est une belle & convainquante refutation de toutes ces erreurs, & tout ensemble un excellent remede pour guerir les ambitieux. Considerez-le avec pesance d'esprit, & vous y verrez, comme entassez les uns sur les autres, tous les biens dans lesquels chaque homme croit rencontrer ce que tous desirent également. Voicy l'un des Cesars assis dans un Trône, d'où il regne sur tout le monde. Il est victorieux de mille peuples, chargé de mille lauriers, riche des dépoüilles de l'Orient, & du Midy : enfin adorez des Peuples les plus éloignez de l'Italie. Il est cependant si persecuté des bourreaux secrets, qui sont inseparables des grandes fortunes, qu'il ne considere tous les avantages qu'elles luy donnent, que comme

me autant de cruels & irreconciliables ennemis, qui ſuccedent les uns aux autres, pour remettre le fer de moment en moment, dans ſes playes toutes ſanglantes. Ce n'eſt pas auſſi connoiſtre l'excellence de la nature de l'homme, que de croire que ſon bonheur ſoit attaché à des choſes qui dépendent du caprice & de la brutalité d'un monſtre qui a mille teſtes, & ne pas avoüer avec noſtre Sage, que les ſoucis, les ſoupçons, & les craintes, ſont les plus aſſidus, comme les plus importuns Courtiſans, qui font la foule dans le Cabinet des Princes.





Par tout le ſoucy nous accompagne.

EXPLICATION de la quarante-troisiéme Figure.

Jette-toy dans la Cour; Entre dans les affaires:
Monte sur l'Ocean; Cours les deux Hemispheres:
Demeure en l'autre monde; Habite celuy-cy:
Suy les Arts de la Paix, ou l'horreur de la guerre:
Tant que tu vivras sur la terre,
Tu ne peux vivre qu'en soucy.



CETTE peinture n'est que l'explication d'une pensée du plus instructif, & du plus moral des Poëtes Latins. Pour nous montrer qu'il n'y a point de condition où l'homme trouve son repos, il nous propose certaines personnes, dont les vnes cherchent leur element dans la licence de la guerre; & les autres dans cette vie oysive &

pareſſeuſe, qui compoſe la felicité des matelots. Le Peintre nous repreſente aprés luy des Soldats à pied & à cheval, armez pour l'attaque, & pour la deffence ; & neantmoins il nous les figure tellement frappez des terreurs paniques, & ſi puiſſamment combatus d'ennemis inviſibles, que bien qu'ils fuyent à toute bride, ils deſeſperent toutefois de pouvoir échapper au fer qui les pourſuit. Les bleſſeures, la ſervitude, & la mort ; enfin tout ce qu'on ſe figure de plus effroyable, dans une condition extraordinairement malheureuſe, ſe preſente à leur imagination; & par le redoublement de leurs craintes, leur fait payer avec uſure, la fauſſe joye qu'ils ont goûtée dans l'impunité de leurs crimes. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir vû ces malheureux. Voyons en d'autres, que la folle curioſité de paſſer d'un monde à l'autre, ou l'inſatiable avidité des richeſſes, ont fait inconſiderément embarquer ſur l'Ocean. A peine ont-ils perdu la terre de veuë, & découvert les premiers ſignes de la tempête qui ſe forme, qu'ils ſe repentent d'avoir crû leurs

mauvais conſeillers ; & ſe trouvent environnez de ſoucis bien plus cuiſans, & d'apprehenſions bien plus vives, que n'eſtoient les incommoditez qui les ont chaſſez de leurs maiſons.





La pauvreté eſt pluroſt bien que mal.

EXPLICATION
de la quarante-quatriéme Figure.

La pauvreté n'eſt pas indifferente;
Zénon a tort de la mettre en ce rang.
Par ſa vertu, l'ame la moins puiſſante,
Peut triompher de la chair & du ſang.

J'ENTENDS vos murmures ſecrets, & voy bien à vos actions, que vos ſentimens ne ſont pas toûjours d'accord avec la Philoſophie. Vous avoüez avec elle que la Cour, que les richeſſes, & que les conditions eminentes ſont accompagnées de grandes inquietudes. Mais vous voulez auſſi qu'elle confeſſe que la pauvreté eſt un grand mal; & que chagrin pour chagrin, ſoucy pour ſoucy, ſupplice pour ſupplice, l'abondance eſt incomparablement plus ſupportable que la miſere,

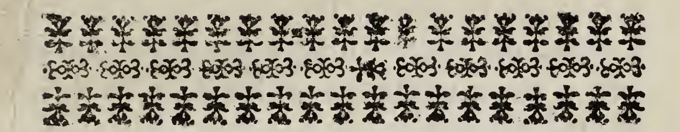
Noſtre Peintre a prevenu vos objections ; & pour vous le témoigner , il repreſente en ce Tableau , toute la rage & toute la tyrannie de la pauvreté : Mais ce n'eſt pas de la pauvreté illuſtre , de la pauvreté volontaire , de la pauvreté heroïque. Cette pauvreté barbare & inhumaine qu'il nous peint, eſt une pauvreté populaire , une pauvreté forcée ; enfin une pauvreté lâche, infame , & corrompuë , qui n'a autre pere que le crime , ny autre objet que le mal. En effet , ſi cette enragée rencontre une ame foible , une ame timide , une ame ignorante , il faut avoüer qu'elle exerce d'étranges ſupplices ſur elle : & quand une fois elle s'en eſt renduë maîtreſſe , elle devient la plus cruelle des Furies , & luy tient toûjours dévant les yeux ſes foüets , & ſes ſerpens , pour luy imprimer le deſeſpoir. Si cette miſerable poſſedée reſiſte à cette tentation , elle la fait ſuccomber ſous une autre. Elle luy commande imperieuſement de tout faire, & de tout ſouffrir. Elle la contraint de ſe jetter les yeux fermez dans es precipices qu'elle luy preſente. Ele

efface peu à peu le caractere divin que l'homme porte sur le front. Elle luy arrache les sentimens d'honneur & de vertu, que la nature luy a gravez dans le cœur; & l'ayant détourné du penible chemin par lequel on monte aux Temples de ces deux divinitez, elle luy défend mesme de hausser les yeux vers la cime de la montagne où elles sont adorées.





La pauvreté ne nuit pas toûjours à la Vertu.



EXPLICATION de la quarante-cinquiéme Figure.

Riche infame, il eſt vray ; les étoiles ingrates
T'ont fait tyran du pauvre, & l'ont mis ſous ta loy :
Mais s'il eſt magnanime, il eſt plus grand que toy;
Et tel que fut Ceſar au milieu des pyrates,
Bien qu'il ſoit ton eſclave, il te commande en Roy.



E voy bien que mes raiſons ſont capables de vous vaincre, mais qu'elles ne le ſont pas de vous perſuader. Vous n'avez rien à repartir, & toutefois vous n'eſtes pas ſatisfaits. Voicy nôtre Peintre qui vient à voſtre ſecours. Il nous preſente un Tableau, qui ſemble parler en voſtre faveur ; & nous montre jusqu'à quelle honteuſe ſer-

vitude, l'homme eſt reduit par la rigueur de la pauvreté. A n'en mentir point, cet objet eſt une puiſſante raiſon, pour porter les eſprits à la recherche des biens de la terre. Mais ne triomphez pas de la confeſſion qui m'eſt échappée. Vous ne conſerverez gueres l'avantage qu'elle vous donne. Qui penſez-vous, je vous prie, que ſoit cet infame, qui pour un bien imaginaire vend ſon honneur, ſa conſcience, & ſa liberté? C'eſt un de ces miſerables aveugles volontaires, qui par une lâche & brutale intemperance, deshonorent la pauvreté; & qui font une eſclave, une caimande, une proſtituée, de celle dont les Philoſophes ont fait une Reyne, une Conquerante, une Sainte. Le Ciel auſſi qui s'eſt toûjours declaré pour elle, ne laiſſe pas long-temps cét ennemy de la vertu, dans l'impunité de ſes crimes. Le Tableau que nous regardons, eſt tout plein des ſupplices, dont il eſt diverſement tourmenté; & vous voyez que ceux-la meſmes qu'il a choiſis pour ſes protecteurs, deviennent ſes tyrans, & ſes bour-

reaux. En effet, pour ce qu'il ne peut ſupporter une condition qui l'approche bien prés des Dieux; il tient à honte ce dont les Philoſophes, & les Heros ont fait toute leur gloire; & proſtituë tantoſt ſa liberté, & tantoſt ſa vie, pour ſe deffaire d'un bien qui doit eſtre acquis, aux deſpens de la liberté meſme, & de la vie. Mais détournez les yeux de cét objet indigne de voſtre compaſſion; & regardez ce riche inſolent qui s'eſt fait une monture du miſerable, qui le croit plus heureux que luy. C'eſt une furie vangereſſe, que la juſtice du Ciel a inſeparablement attachée a ce grand coupable, pour luy faire ſentir combien eſt horrible, & combien digne de punition, cette baſſeſſe d'ame, qui le rend eſclave des richeſſes.





Tout cede au Demon des ri-
chesses.

EXPLICATION de la quarante-sixiéme Figure.

Monstre de qui le front est ceint d'un Diadême,
Corrupteur des esprits, fier tyran des Mortels!
Qui peut te resister ? puisque la Vertu mesme
Oubliant ce qu'elle est, t'éleve des Autels.

LE Tableau devant lequel vous vous arrêtez, a esté mis en suitte du precedant, pour combattre mes raisons, & mes exemples. Aussi me le montrez-vous pour tâcher de me convaincre, & me faire changer d'opinion. A la verité cette assemblée me surprend; & l'idolatrie qui s'y exerce, me met presque en colere contre la vertu que j'ay tant deffenduë. Ie vois icy un mélange épouvantable de choses saintes & prophanes. Je voy le demon estropié des richesses, assis sur le trône où doit régner la pauvreté heroïque. Mais ce qui m'épouvante le plus, c'est que je voy que la Sagesse elle-mesme, ploye les genoux devant

ce monſtre, & que la Religion, détruiſant ſon viſage tout ſpirituel, employe ſes Autels & ſon Encens à l'adoration des Idoles. La Renommée, la Liberté, la Nobleſſe, l'Honneur, ſont du nombre de ces Adorateurs : Mais leur lâcheté ne me met pas en peine. Ce ſont quatre Mercenaires, qui ont coûtume de ſe proſtituer pour un peu d'intereſt, & qui ſe vendent à vil prix toutes les fois qu'ils rencontrent des acheteurs. Quiconque a de l'argent, trouvera cent Poëtes, qui les porteront jusqu'à la table des Dieux, & autant de Genealogiſtes qui indifferemment le feront deſcendre de Priam ou d'Agamemnon, des Æacides ou des Ceſars : Mais que la Sageſſe & la Pieté ſe ſoient abaiſſées juſqu'à l'adoration du vice, c'eſt un prodige qui peut eſtre mis au nombre de ceux dont l'imagination trop audacieuſe des Peintres & des Poëtes, peuples tous les jours leur monde fabuleux. Je ne puis toutefois me perſuader que dans une matiere ſi ſerieuſe, noſtre Peintre qui eſt ſi ſage, ait voulu abuſer de ſa Philoſophie, & ſe diſpenſer de ſon ordinaire ſeverité. En effet, je reconnois le

ſecret

secret de son ame dans les lineamens de sa peinture. Cette Vertu qu'il peint à genoux, n'est pas la veritable Vertu qu'il adore. C'est cette fausse & pernicieuse Vertu qui trompe les simples, qui méle les fourbes & les trompeurs à la societé des gens de bien; & qui se tenant sur les lévres des méchans, leur est un masque subtil & charmant, qui les fait toûjours prendre pour ce qu'ils ne sont pas. J'en dis autant de la Pieté qui l'accompagne. C'est l'hypocrisie, qui étant, comme vous sçavés, toute imposture & toute ambition, se couvre perpetuellement du manteau de la Pieté, pour abuser les innocens, & leur couper la bourse. Cela estant, comme il est, ne devez-vous pas avoüer que je n'ay point sujet de me rendre, puisque tous ceux qui sont armés contre moy; je veux dire contre la verité que je défends, sont ces mêmes monstres que déja tant de fois vous m'avez vû fouler aux pieds. Confessez donc ingenuëment que ce Tableau ne donne aucun avantage aux avares ny aux ambitieux, puisque nous ne voyons que des vices cachez, ou des vices découverts, s'abaisser devant l'Idole des richesses.



Si Tersite est riche, on le prend pour Achille.

EXPLICATION de la quarante-ſeptiéme figure.

O ! que tu fais d'outrage aux vertus heroïques;
Dont ſi fauſſement tu te piques,
Homme ſans honneur & ſans foy.
Tu flattes lâchement un infame Tantale;
Et le cœur embrazé d'une flâme brutale,
Tu fais de ſon argent ton Idole & ton Roy.


ROIEZ-vous que ce Tableau ſoit une nouvelle refutation des veritez que j'ay défenduës ? Si vous eſtes de cette opinion, vous eſtes extremément abuſez ; car au lieu d'en tirer avantage, vous allez voir que les richeſſes n'ont jamais eu le privilege de rendre illuſtres ceux qui les poſſèdent, ou pour parler plus regulierement, ceux qui en ſont poſſedez. Je ne veux que vous faire la deſcription du principal perſonnage de cette peinture ; afin que vous demeuriez d'accord ,que malgré toutes ſes richeſſès mal-acquiſes , c'eſt un monſtre qui a

beaucoup plus de la bête que de l'homme, & qui sans l'offenser, n'est qu'un sot, encore qu'en la posture où il est, il contrefasse l'homme d'importance, & passe pour tel parmy les flateurs qui l'environnent. Vous voyez Venus, les Graces, l'Amour, & l'Eloquence, qui par leurs cajoleries, & par leurs fausses loüanges, persuadent à ce camus, à ce punais, à ce singe qui parle, qu'il n'y a rien de beau ny de grand, où avec justice il n'ait raison de pretendre: Mais vous sçavez que ce sont des fourbes & des railleuses, qui ont coustume de se divertir aux dépens d'autruy; & qui pour se mocquer adroitement de la vanité de celuy-cy, en feignant de luy presenter la couronne de la galanterie, le coiffent de celle qu'il a meritée. Regardez à sa main gauche cette troupe de Matrones hypocrites, d'Ecrivains Mercenaires, & d'autres semblables affronteurs. Ils le traitent de Caton & de Fabrice. Ils l'élevent plus haut que les Cedres du Liban, & le font sortir d'une tige plus ancienne & plus fameuse que celle des chênes de Dodone. Sçavez-vous pourquoy tout cela se fait? C'est

pour luy faire prendre pour femme une belle & jeune galante, qui a besoin de son argent pour faire éclatter ses charmes, & enrichir d'honnestes gens incommodez. Ce Squelette animé, mesurant son merite à la hauteur de ses sacs & de ses coffres, se croit homme de bonne mine & de qualité; & souriant impertinemment à cette jeune merveille, luy promet que, pourveu qu'elle sçache connoistre le bon-heur que sa vertu luy a procuré, il ne luy refusera pas l'honneur de son alliance. Mais ce qui est plaisant en cette rencontre, c'est que l'Usurier se figure qu'il n'y a rien au monde qui le vaille, & par consequent, qu'il est assuré d'estre tout seul le possesseur de sa femme. Cependant, déja toute la jeunesse de la Ville se poudre, se frise, se pare, & fait mille parties, pour luy affermir sur sa teste la couronne que Venus luy a si liberalement donnée. Aussi ne sera-ce pas une petite merveille, s'il se trouve un seul jour de distance, entre son mariage & son infamie.

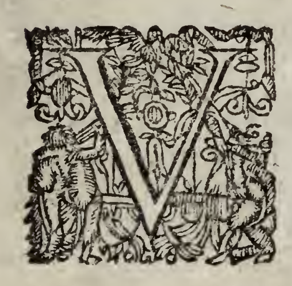


Le desir des biens est contraire aux
choses honestes.



EXPLICATION de la quarante-huitiéme Figure.

Homme avare & brutal, pourquoy murmures-tu
Contre la supréme Sagesse ?
Il n'en faut point douter : l'amour de la richesse
Est la haine de la vertu.



OICY le premier des crimes importans, où nous fait tomber l'aveugle passion des richesses. D'abord qu'un homme en est possedé, il perd cette grandeur d'ame avec laquelle il est né ; & se precipitant de cette haute élevation, dans tout ce qu'il y a de plus bas & de plus infame en la vie, il renonce publiquement à la vertu, & par consequent à tous les avan-

tages qu'il avoit receus de la liberalité de la Nature. Si vous étudiez bien ce Tableau, c'eſt ce qu'il pretend de vous enſeigner. Ce jeune courage, qui pouſſé par les mouvemens de la Grace & de la Nature, vouloit marcher ſur les pas d'un Alcide ; & comme luy monter au Temple de la Vertu, eſt à peine entré dans un ſi penible ſentier, qu'à l'objet des richeſſes que le vice luy preſente, il ſe trouble, il s'arreſte, il conſulte, il ſe répend de ſa genereuſe reſolution : il tourne le dos à la Vertu ; & ayant abandonné lâchement les armes qu'elle luy avoit données, ſe met avec ſes ſemblables à faire cas de choſes, qui à proprement parler, au lieu d'eſtre les derniers efforts, & les chef-d'œuvres de la Nature, comme les avares ſe ſont perſuadez, n'en ſont que les excremens & les parties honteuſes.







L'argent corrompt tout.

EXPLICATION de la quarante-neufiéme Figure.

Beauté qui mets nos cœurs en cendre,
Et qui mesme des Dieux fais tes adorateurs;
L'or est le Roy des Enchanteurs:
Ton cœur tout fier qu'il est, ne sçauroit s'en défendre;
Et s'il trouve des acheteurs,
Il n'a rien qui ne soit à vendre.



SI vous estes aussi sensuels que vostre âge & vostre mine veulent me le persuader, ie ne doute point que vous ne trouviez en ce Tableau, un grand sujet d'aimer les richesses. Le Peintre y fait éclatter tout ce que l'or a de charmes; & la fable qu'il represente, est un grand exemple ou de

la force de ce métal, ou de la foibleſſe des femmes. La beauté que vous voyez voluptueuſement couchée ſur ce lict, eſt cette fameuſe Princeſſe, que la jalouſie de ſon pere enferma dans une Tour d'airain, & fit garder par tout ce qu'il avoit d'hommes vaillans & incorruptibles. Cependant ces demi Heros, ces cœurs de lion, ces ames incapables de lâcheté, qui défioient les Cieux & les Enfers, & qui demandoient tous les jours qu'il ſe preſentât une occaſion où ils puſſent témoigner à leur Prince leur valeur & leur foy, ſont éblouïs au premier éclat de l'or qui brille ſur leurs teſtes; & pour le poſſeder ils oublient leurs promeſſes, & abandonnent leur honneur & leurs armes. Toute leur fidelité eſt corrompuë par ce dangereux métail. Ils trahiſſent auſſi l'attente & la deſtinée de leur Prince, & livrent à la mercy du corrupteur, la proye que ſans ſon or, il auroit vainement pourſuivie. La fragile Danaé n'a pas plus de vertu que ſes gardes. Elle prend plaiſir à voir tomber ſur elle des gouttes d'une pluye ſi precieuſe; & l'innocente qu'elle eſt,

ſe découvrant toute pour eſtre rafraichie d'une ſi douce roſée, ne s'apperçoit pas de la perfidie qu'elle exerce contre ſoy-même. Mais il ne nous ſerviroit de rien de luy donner cét avis. Elle a déja receu le prix de ſon honneur. Il faut par conſequent qu'elle livre ce qu'elle a vendu ; & que ſon artificieux Amant qui s'eſt coulé dans ſon lict avec ſon or, entre en poſſeſſion de ce qu'il a ſi bien acheté.





La fortune ne fait point le merite.

EXPLICATION de la cinquantiéme Figure.

Mange deſſous un dais. Dors dedans un baluſtre,
Sois fils de mille Rois, & petit fils des Dieux;
Si tu n'as la vertu qui les mit dans les Cieux.
Tu ne ſeras qu'un ſot Illuſtre.

POUR peu que vous ſollicitiez ma complaiſance, elle eſt aſſez vaſte & aſſez facile, pour prendre voſtre party, contre mes propres ſentimens. Afin donc de vous témoigner combien je ſuis accomodant, je vous confeſſeray, ſi vous m'en priez, que les richeſſes donnent de la mine à un faquin, & font au moins, qu'en apparence un ſot a quelque choſe d'un

honneste homme. Mais n'exigez pas davantage de ma naturelle facilité. Car si j'allois plus avant je serois contraint de me démentir moy-même, & vous expliquant le Tableau devant lequel nous sommes arrêtez, ruiner entierement les agreables illusions dont ma complaisance vous a flatez. Ne voyez-vous pas que la Fortune, qui pour faire enrager les gens d'honneur, prend plaisir à voir les sages dans la bouë, & les sots sur la pourpre, n'a pû toutefois si bien déguiser le Singe qu'elle a couronné, qu'au travers des ornemens & des voiles dont elle l'a couvert, il ne paroisse toûjours ce que la nature l'a fait. Tirez de là cette consequence necessaire, qu'un sot est toûjours un sot; & que plus un homme mal-fait est paré, & plus ses difformitez se connoissent. Vous me direz que je ne vous tiens pas parole, & qu'à l'entrée de ce discours, je vous promettois plus de condescendance. Il ne tient pas à moy. Mais je ne puis. La force de la raison m'emporte, & bien que je sois fort amy de mes amis, je le suis encore plus de la verité.

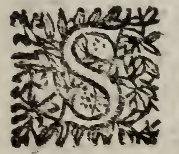




L'amour des biens eſt un ſuplice
qui ne finit point.

EXPLICATION de la cinquante-uniéme Figure.

Consulte, Ambitieux, ce que tu vois icy ;
Et ton cœur aura fait un excellent étude.
Le pauvre vertueux vit sans inquietude ;
Et le riche méchant n'est jamais sans soucy.



I la perte de la vertu n'avoit point de suittes dangereuses, je ne doute pas que la plus-part des hommes estant lâches & insensibles comme ils sont, ne fussent aisement consolez de sa perte. Mais estant reduits à la deplorable necessité de souffrir tous les maux qui accompagnent le crime, au même instant qu'ils ont abandonné la vertu; je m'étonne comme leur propre interest ne les oblige point à faire quelques efforts pour tâcher de se la conserver. Il est vray que le Ciel a resolu que les ames basses soient toûjours malheureuses. Il faut donc que leur destin s'accomplisse. En voicy deux qui pour s'enrichir, n'ont apprehendé ny les dangers de la Terre, ny ceux de la Mer ; & qui pour assouvir leur insa-

tiable avidité, ont violé également les Loix divines & humaines. Ne refusez pas je vous prie la grace que je vous demande. Considerez avec moy, quels sont les fruits de tant de travaux & de tant de crimes. A la verité, ces personnes sont illustres par leurs grands biens. Leur Ville est ornée des Palais qu'ils y ont fait bâtir. Les plaines les plus vastes, ne sont qu'une partie de leur domaine. Les montagnes & les vallons les reconnoissent pour Seigneurs. La Mer gemit sous le nombre des Vaisseaux qu'ils envoyent d'un monde à l'autre. Voila des choses qui paroissent fort éclatantes & fort belles. Mais elles le paroissent seulement, & ne le sont pas en effet. Ces riches miserables, n'ont repos ny nuit ny jour. Leurs veilles sont troublées de mille fâcheux messages; & leurs sommes de peu de durée, sont traversez par des songes & par des phantômes épouvantables. Aujourd'huy ils craignent le débordement d'une riviere. Demain la grêle leur donne l'alarme. Le tonnerre ne sçauroit gronder, qu'ils ne tremblent,

non de peur d'en eſtre frapez, mais de l'apprehenſion que leurs moiſſons n'en ſoient renverſées. Au ſeul nom de banqueroute ils paliſſent ; & ſe perſuadent qu'ils n'y à pas un courtier de Change qui ne ſoit un voleur déguiſez. S'ils oſoient rétablir l'adoration des Idoles, ils feroient de bon cœur des ſacrifices à Neptune & aux Vents, pour en obtenir le ſalut de leurs Vaiſſeaux ; & adjoûtant le ſacrilege à l'uſure, intereſſeroient, s'il leur eſtoit poſſible, Dieu même dans la conſervation de leurs biens mal acquis. Pouvez-vous maintenant appeller ces gens, grands, illuſtres, heureux. Si vous le faites, vous n'eſtes pas du ſentiment d'un homme qui a pû donner jalouſie au grand Alexandre. Vous le voyez dans ſon tonneau, ſans inquietude, ſans crainte & douleur, parce qu'il eſt ſans richeſſe. Il ſe mocque des fous, qui ſe deſeſperent de leurs pertes ; & ſe vante d'eſtre veritablement grand Seigneur, puiſqu'il eſt au deſſus des choſes que le monde eſtime les plus grandes.



L'avarice eſt un grand mal.

EXPLICATION
de la cinquante-deuxiéme Figure.

Cét avare aux lévres déteintes,
Met ſon bon-heur en ſon argeant;
Cependant le chagrin luy donne mille atteintes,
Et comme un fier Vautour ſes entrailles rongeant,
Il meurt cent fois le jour, de ſoupçons & de craintes.



OMME ſi ce n'étoit pas aſſez des craintes & des ſoins dont les avares ſont tourmentez, toutes les fois qu'ils hazardent leurs biens, ils le ſont encore des demons familiers qui habitent leurs cabinets & leurs coffres; & qui les tiennent continuel-

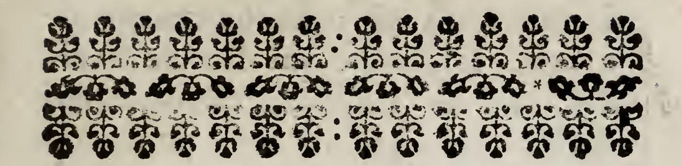
lement dans l'apprehension de perdre l'argent qu'ils ont enfermé sous cent clefs. Ces miserables passent d'une inquietude à l'autre ; & d'un trouble étranger à un trouble domestique. Les voicy representez, aprés nature, en la personne de ce viel Usurier. Il tient d'une main les borderaux & les registres de l'argent qu'on luy raporte, avec les interests à cent pour cent ; & à l'instant même qu'il le reçoit, il est interieurement persecuté de la crainte d'estre volé. Il regarde ses propres enfans comme autant de Harpies qui veillent pour luy devorer avec son or son bon-heur imaginaire. Il interprete leurs services & leurs demonstrations d'amitié, à des amorces & des pieges, où ils ont fait dessein de le prendre. Ses serviteurs n'ont esté admis au ministere de ses thresors, qu'aprés qu'ils ont esté soûmis à toutes les épreuves qu'il a desirées. Cependant, quoy qu'il soit asseuré du respect des uns & de la fidelité des autres, il palit, il tremble, il se desespere. Ses yeux, ses pieds, ses mains, & ses soupçons, sont d'assidus, mais d'infideles épies, qui

qui errant de chambre en chambre, & de coffre en coffre, luy donnent jour & nuit, de fausses & cruelles allarmes.





L'avare craint tout, & ne craint rien.



EXPLICATION de la cinquante-troisiéme Figure.

Ce vieux avare à tous momens,
Souffre mille divers tourmens.
Il craint les Elemens, les Demons, & les hommes.
Il croit mal-asseuré, ce qu'il a dans les mains.
Et cependant miserables humains!
Voila ce qui nous plaist ; voila ce que nous sommes.



'EST un grand malheur que d'estre eternellement dans la crainte & dans l'inquietude. Mais pour comble de mal-heur, & pour le dernier châtiment des crimes de l'homme avare, il arrive quelquefois qu'il devient insensible à ce qu'il souffre ; & que comme un homme letargique

eſt d'autant plus perilleuſement malade, qu'il n'a plus de ſentiment de ſon mal. L'homme qui ſemble ſe repoſer dans ce Tableau, eſt un épouventable exemple de ces punitions divines. Il a l'ame & les yeux tellement attachez ſur ſon argent ; & eſt ſi extraordinairement frappé de l'inſenſibilité de ſon mal, qu'il n'a plus d'oreilles pour ouyr, ny d'yeux pour voir les horribles ſupplices que le Ciel & la Terre luy preparent. Tantoſt ſon bon Genie luy découvre le fer ſanglant des Voleurs qui le doivent égorger. Tantoſt il luy monſtre les chaines que luy preparent les Corſaires qui ſont en mer, pour s'enrichir de ſes dépoüilles. Tantoſt il luy preſente les écueils qui ſont cachez ſous les ondes ; & tantoſt il aſſemble tous les Vents, & leurs fait exciter des tempeſtes capables d'effrayer les Monſtres mémes de la mer. Cependant, ce faux Philoſophe demeure immobile parmy tant de ſpectacles d'horreur ; & ſon avarice luy promettant une victoire generale ſur tant de differents ennemis, il va au

travers du fer & des flammes, assouvir l'execrable passion qui le devore.

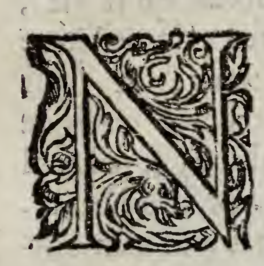




L'avarice eſt inſatiable.

EXPLICATION de la cinquante-quatriéme Figure.

Retranche le desir qui t'agite & te trouble,
Borne ta convoitise où finit ton pouvoir.
Plus l'Hydropique boit, plus la soif luy redouble;
Plus l'Avare a de biens, plus il en veut avoir.



E trouvez pas mauvais que nôtre Peintre ait adjoûté ces maledictions à celles qui sont déja tombées sur les avares. Il represente ces miserables, souffrant le plus horrible suplice dont le juste dispensateur des choses a de coûtume de punir ces voleurs, que les Loix civiles ont toûjours condamnez & toûjours laissé vivre impunis. C'est la renaissante, & l'insatiabilité prodigieuse qui les devore. Ils ne pou-

voient eſtre mieux figurez que par le portrait d'un Hydropique. Les débauches & la gloutonnie de ce brutal luy ayant gâté les parties qui ſervent à la fabrique du ſang ; & par conſequent à la conſervation de la ſanté; il eſt juſtement châtié par les meſmes parties qu'il a injuſtement offenſées. Il ſçait que ſon eſtomac n'a plus de chaleur qui ne ſoit à demy étouffée; que ſon foye n'eſt plus capable de ſes fonctions ; & que tout ce qu'il prend ſe convertit en ſeroſitez mortelles. Cependant le mal-heureux qu'il eſt, il eſt brûlé d'un feu domeſtique qui ne peut eſtre éteint ; & croit qu'à force de boire il recevra quelque ſoulagement. Il boit donc, & plus il boit & plus s'accroit le deſir de boire. Le corps luy enfle juſques aux extremitez des pieds & des mains. L'eau luy regorge preſque par la bouche ; & neanmoins il eſt toûjours alteré. Il reprend auſſi le verre, & boit ſa mort, avec l'eau qui rend ſon mal incurable. Faites l'application de cette ſimilitude. Conſiderez l'avare, comme nous avons conſideré l'Hydropique; & vous ver-

rez ou qu'ils ſont malades d'une ſemblable maladie, où que s'il y a quelque difference, c'eſt que l'Hydropique n'eſt pas ſi cruellement puny de ſes deſordres, que l'autre l'eſt de ſes dereglemens. Car l'Hydropique ne languit que deux ou trois ans au plus ; & l autre eſt des trente à quarante années continuellement tourmenté des douleurs & des tortures, que ſon inſatiabilité renouvelle à toutes les heures du jour & de la nuit.





L'avare eſt ſon Bourreau.



EXPLICATION de la cinquante-cinquiéme Figure.

Non. Il n'est pas besoin d'inventer un suplice
Pour punir ce brutal de son avidité.
Il s'est fait son bourreau par excez d'avarice ;
Et sçait bien se punir comme il a merité.

IL manquoit deux grands maux aux avares, pour estre au comble de leurs miseres. Voicy le premier, qui est le plus épouventable fleau dont la justice du Ciel a coûtume de les châtier. Si je vous demande pourquoy les hommes prennent tant de peine, pourquoy si souvent ils hazardent leur vie, en un mot, pourquoy ils déviennent leurs tyrans & leurs bourreaux : Vous me répondrez

infailliblement, que c'eſt pour acquerir par le travail de leur eſprit, ou par celuy de leurs mains, les richeſſes que la naiſſance leur a refuſées. Si je pourſuis ma demande, & vous ſollicite de me dire quelle eſt la fin de tous les travaux que les hommes ſouffrent pour acquerir des richeſſes; je ſuis aſſuré que vous me repliquerez, que ces travaux ont pour leur objet, la joye, l'abondance, la bonne chere, & les autres delices, qui ne nous peuvent eſtre données que par la poſſeſſion des grands biens. O! que ſi vous avez cette creance, vous eſtes dans un grand erreur. Tournez les yeux ſur cette peinture, & vous connoiſtrez qu'il n'y a point de gueuſerie ſi ſordide & ſi lâche que celle de tous les riches. Je dis de tous les riches, parce que c'eſt une verité fondamentale, que tous ceux qui ſont devenus riches par leur travail, ſont en même temps devenus extrémement avares. Celuy que vous voyez, eſt un de ces ennemis d'eux-meſmes. gueux au milieu de tous ſes biens, meurt de ſoif & de faim; & ſi quel-

quefois il accorde à ſon ventre quelques mauvais alimens, c'eſt avec tant d'avarice, que dans une generale ſterilité de toutes choſes, il n'y a point de pauvre honteux qui vive ſi miſerablement. Ce monſtre cependant, trouve des delices incomparables en cette ſorte de miſere, d'autant que vivant ainſi, il ne voit diminuer ny les monceaux de bled, ny le nombre des tonneaux de vin qui l'environnent.





Un aveuglement eſt ſuivy d'un autre.

EXPLICATION de la cinquante-ſixiéme Figure.

Ne te vante jamais ny d'eſprit ny d'adreſſe,
Pour avoir plus volé que n'ont fait tes ayeux:
Midas eſtoit tout d'or, & malgré ſa richeſſe,
Il paſſa pour un Aſne au jugement des Dieux.



SI l'Avare eſt puny au dedans par la crainte qu'il a d'uſer de ſes richeſſes, il n'eſt pas moins au dehors, par le peu de connoiſſance qu'il a de ſa brutalité. Il eſt toûjours frappé de l'eſprit d'aveuglement, & comme certains foux qui ſe croyent parfaitement ſages, il ſe figure d'eſtre un Achille & n'eſt qu'un Terſite. Quelques injuſtes & quelques opiniâtres partiſans des richeſſes que vous ſoyez, vous ne ſçauriez voir le riche

& ridicule Midas, que vous ne demeuriez d'accord, qu'on peut eſtre tout enſemble extrémement riche & extrémement ſot. Mais ce qu'il y a de pis en cette avanture, c'eſt qu'à proportion que le ſot s'éleve ſa ſottiſe s'éleve auſſi. Elle monte avec luy ſur le theatre qu'il s'eſt bâty de ſes treſors, & ſe fait montrer au doigt, par tous ceux qui ſont aſſez clairs-voyants, pour ne pas confondre une Marotte & un Diadême. Nôtre Peintre veut que vous ſoyez de ces illuminez; car il vous preſente en ce Tableau la ſottiſe elle-meſme, qui coiffe bien plaiſamment le Dieu des richeſſes, du plus ample de ſes bonnets ridicules; & luy met entre les mains le ſceptre groteſque avec lequel elle commande à la plus grande partie de l'Univers. Tournez, je vous prie, les yeux ſur ce lointain, que ce Peintre a ſi heureuſement pratiqué ſur la cime d'une montagne. Vous y verrez un exemple bien fameux de la verité que je vous annonce, en ce Prince impertinent, qui ayant demandé aux Dieux de convertir en or tout ce qu'il toucheroit; obtint ſi mal-heureuſement

pour luy, l'accompliſſement de ſes vœux, qu'il fut incapable de tout autre choſes que de faire de l'or. Mais en punition de ſa demande criminelle, il perdit abſolument l'uſage de la raiſon & des ſens, qu'il trouva plus d'harmonie au cornet enroüé d'un Monſtre, qu'à la lyre même du Dieu de la Muſique.





L'avare meurt comme il a vécu.

EXPLICATION de la cinquante-ſeptiéme Figure.

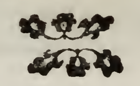
Te voila pauvre avare à la fin de ta vie :
Implore à ton ſecours l'or qui fut ton envie.
Voy s'il te peut tenir tout ce qu'il t'a promis:
Mais au fort de ton mal le traiſtre t'abandonne;
Et pour ton deſeſpoir, le voila qui ſe donne
Aux plus grands de tes ennemis.



QUELQUES melancholiques que vous ſoyez, de vous voir ſi éloignez de vos pretentions, il faut neanmoins que vous riez du plaiſant ſpectacle, que nôtre poëſie muëtte vous a preparé. Approchez donc, du miſerable lit où giſt un malade encore plus miſerable; & contemplez l'avare Opimius, contraint par un mal violent d'abandonner la garde de ſes ſacs & de ſes coffres.

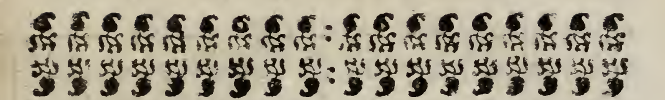
Le cathere l'étouffe. La fluxion luy fait perdre l'usage des sens. Il dort en dépit qu'il en ait, d'un somme presque mortel ; & son ame qui veille encore un peu, ne luy represente autour de luy, que des troupes de voleurs, resolus de s'enrichir de ses dépoüilles: Mais ces visions ne sont pas absolument trompeuses ; car ses heritiers acharnés sur son argent, comme des Vautours sur une charogne, engloutissent des yeux & de la pensée, tous les tresors que ce dragon a si long-temps gardés. Ils en parlent comme s'il estoit déja mort. Ils se raillent de la peine qu'il a prise à les enrichir ; & pour se mocquer de luy, s'entre-disent qu'afin que sa mort soit conforme à sa vie, il ne faut pas beaucoup dépenser à ses funerailles. Le Medecin cependant, plus charitable que les heritiers, accourt au soulagement du malade. Il vient le remede à la main, & employe toute sa fausse eloquence pour vaincre son assoupissement. Comme il voit qu'il n'en peut venir à bout, il tente le dernier & le plus puissant moyen qu'il a de l'éveiller. Opimius, luy crie-

t'il, ouvrés les yeux. On vous vole. Vos heritiers ont rompu vos coffres. Ils partagent voſtre argent. Chacun en emporte ſa part. Suis-je encore en vie, s'écrie douloureuſement l'avare ? Ouy, luy répond le Medecin ; & ſi vous ne voulés faire grand plaiſir à vos heritiers, prenés viſte le ſeul remede par lequel vous pouvés rendre la force à la nature défaillante. Combien coûte-t'il, demande baſſement le mal-heureux avare ? Peu, repart le Medecin. Mais encore combien, ajoûte Opimius ? Cinq ſols, dit le Medecin. Ha ! je ſuis mort, s'écrie l'avare. Et quoy, n'eſt-ce pas meſme choſe, que je ſoit aſſaſſiné ou par la malignité de mon mal, ou par le vol de mes heritiers, ou par la rapine des Apoticaires ? A cette belle conſideration le Medecin ſe met à rire auſſi-bien que les heritiers, & laiſſe mourir tres-juſtement celuy, qui à dire vray, merite d'eſtre aſſaſſiné par lui-meſme.





La malice de l'avare vit aprés sa mort.



EXPLICATION de la cinquante-huitiéme Figure.

L'Avare eſt plein d'ire & d'envie;
Le temps qui change tout, n'en change point le ſort :
Il fut méchant toute ſa vie,
Il l'eſt encore aprés ſa mort.



OUS me reprochés par voſtre ſilence mocqueur, que mes invectives ont trouvé leurs bornes, & puiſque l'avare eſt mort, que je ne ſçaurois aller au delà. Vous vous trompés. L'avare eſt méchant juſques aprés ſa mort, & vous allés voir une peinture, qui toute bouffonne qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'eſtre auſſi inſtructive que les plus ſerieuſes qui ſont en cette Galerie. Ce ſont les fune-

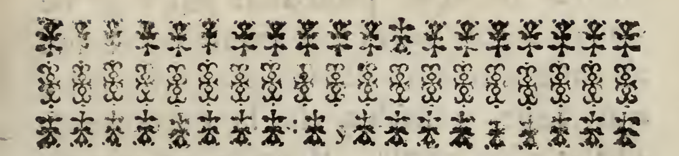
railles ridicules d'une méchante vieille, qui toute ſa vie avoit regardé ſes heritiers avec les yeux de l'avarice ; c'eſt à dire, avec les yeux les plus injuſtes & les plus envenimés, que la haine puiſſe donner aux vindicatifs. Comme elle connut que ſon heure eſtoit ſonnée, & que la mort l'alloit donner en proye aux Corbeaux, qui depuis ſoixante ans attendoient ſa charogne, elle s'aviſa d'une malice digne d'elle, afin que meſme en ceſſant de vivre, elle ne pût ceſſer d'eſtre ce qu'elle avoit toûjours eſté. Elle ordonna donc par ſon teſtament, qu'aprés ſa mort ſon corps nud, ſeroit trempé dans un tonneau d'huile ; & que tout dégoûtant de cette liqueur, il ſeroit par ſon heritier auſſi tout nud, porté de ſa maiſon juſqu'au lieu de ſa ſepulture. Il fallut que ce digne heritier ſe mît cette digne charge ſur les épaules, & que de peur de perdre ſa ſucceſſion, il empéchât que cette couleuvre ne luy échappât des mains. Cent fois elle faillit à luy couler d'entre les ſerres : Mais cét oiſeau de rapine ſçavoit trop bien ſon mêtier, pour quitter ce qu'il avoit ſi ardemment

ardemment pourſuivi. Il la tient donc, comme vous voyés, ſi ferme, qu'en dépit de toute l'huile de l'Attique, il ne l'abandonnera point que pour luy écraſer la teſte, en la precipitant dans la foſſe, que pour cette raiſon il a fait creuſer une fois plus qu'à l'ordinaire.





Les richeſſes ſont bonnes aux bons.



EXPLICATION de la cinquante-neufiéme Figure.

La plûſpart des Mortels ſont ſi peu genereux,
Qu'ils flattent lâchement des monſtres trop heureux,
Que leurs biens mal acquis ſont l'objet de l'envie.
Moy qui n'ay point comme eux le courage abbattu,
Je veux toute ma vie
Mépriſer la fortune, & ſuivre la vertu.

APRES tant d'exemples des crimes & des malheurs, dont les richeſſes ſont accompagnées, nous ſommes reduits, me direz-vous, à la neceſſité d'être gueux toute nôtre vie, & de regarder les biens du monde, comme des monſtres & des poiſons. Non, mes chers amis, pourveu que les ri-

chesses ne vous possedent pas ; & ne vous portent point aux injustices & aux abominations ou se plongent tous ceux qui sont possedez de la pernicieuse envie d'en avoir, il vous est permis de les souhaiter ; de les acquerir, d'en user. Cette cruelle bête qui regne jusques dans le Sanctuaire, peut rencontrer son vainqueur. Cette Idole des richesses, devant qui tant de peuples ployent honteusement les genoux, peut perdre ses Temples & ses Autels. Voyez nôtre sage, qui par les principes de sa Philosophie, est le maître absolu de toutes les choses. Il change l'abus des richesses en un legitime usage. Il a comme un autre Jason, mis sous le joug ce dragon épouventable qui garde l'or ; & l'ayant contraint de changer de nature, le rend docile à la voix de la vertu. Ce Tableau expose ce beau spectacle à nos yeux, & nous apprend que pendant que le peuple idolatre & brutal, reclame les richesses comme une divinité, les grands hommes la gourmandent, l'enchaînent, & la traittent comme une esclave rebelle.





L'homme bien faiſant eſt aimé de tout le monde.



EXPLICATION de la soixantiéme Figure.

Heureux ces hommes innocens,
Qui vainqueurs absolus des sens,
Quittent avec plaisir cette obscure demeure :
Qui partagent leurs biens avec jugement ;
Et qui sont assurez qu'entrant au monument,
Leur digne successeur les regrette & les pleure.

NOSTRE Philosophe muët ne pouvoit mieux finir la matiere des richesses que par le Tableau qu'il nous presente. Aprés avoir montré les ordures & les miseres de l'avarice, il avoit à faire paroître avec éclat, la vertu qui luy est opposée. Je sçay qu'il pouvoit par un grand nombre de tableaux, produire les beautez & les beatitudes de la Liberalité. Mais n'ayant qu'une place de reste, il y a tres-judicieusement renfermé, tout ce qui est

de plus grand,de plus illuſtre,& de plus merveilleux en la vertu qu'il repreſente. En effet, bien que ceux qui s'enrichiſſent par des voyes innocentes, & qui ſe ſervent genereuſement de leurs richeſſes, ne perdent pas un ſeul moment de leurs jours, & ne faſſent toute leur vie que des actions heroïques; il n'y a toutefois rien de ſi extraordinaire & de ſi émerveillable que leur fin. Ils quittent leurs biens avec plus de ſatisfaction qu'ils ne les ont poſſedez. Ils les diſpenſent ſans regret & ſans haine; & ſe ſont tellement acquis le cœur de leurs heritiers, que c'eſt de là veritablement que partent les larmes qu'ils voyent répandre. Ecoutés, je vous prie, le diſcours de nôtre Philoſophe. Je vous ay fait voir, vous dit il, la fin épouventable de l'Avare. Maintenant pour vous en faire perdre la memoire, puis qu'il eſt indigne qu'on ſe ſouvienne de luy, je vous montre l'état heureux, où ſe trouve l'homme de bien, quand il rend les derniers devoirs à la Nature. Vous ne verrez point autour de ſon lit, cette troupe abayante & affamée de Chiens & de Corbeaux qui attendent la proye.

Je veux

Je veux dire, les deteſtables heritiers, d'un deteſtable Avaricieux. De tous ceux qui ſont dans la chambre de nôtre malade, il n'y en a pas un qui penſe à cro-chetter ſes Cabinets, ny ſes coffres. Perſonne ne ſe met en peine, s'il laiſſe du bien ou s'il n'en laiſſe point. Tous les ſiens n'ont autre ſoin ny autre penſée, que de le conſerver. Icy les larmes ſont toutes veritables. Icy les cœurs ne démentent point le viſage. La bouche n'eſt que l'Echo des diſcours de l'ame; & bref, tous ceux qui environnent ce ſaint Homme, conſpirent unanimement à luy prolonger la vie. Il n'y a point de remedes qui leur ſemblent chers. Ils croyent que l'or & les pierres precieuſes ne peuvent mieux eſtre employées, qu'à la conſervation d'une perſonne encore plus precieuſe.

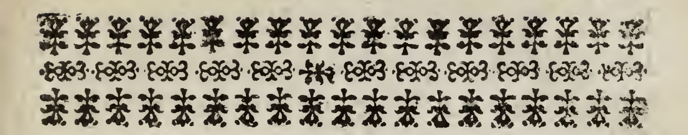
Fin de la premiere Partie.

LA DOCTRINE DES MŒURS,

SECONDE PARTIE.



Chacun doit ſuivre ſon inclination.



EXPLICATION
de la premiere Figure.

Veux-tu laiſſer de toy d'illuſtres mouvemens,
Et gagner une place au Temple de la Gloire :
Suy les Arts immortels des Filles de memoire,
Et ne force jamais tes nobles ſentimens.



UE pouvoit choiſir noſtre Peintre de plus charmant & de plus aimable, pour nous exciter à la pratique de la vertu, que la belle varieté qu'il nous figure en ce Tableau ? Certes je le conſidere comme une vive image de la glorieuſe condition de nos Eſprits : & ſi j'entens bien ſon langage muet, il me dit que la Nature nous a trop aimez, pour vouloir que nous vécuſſions une vie d'eſclaves, ou plûtoſt pour nous avoir animez d'une ame née à la ſervitude.

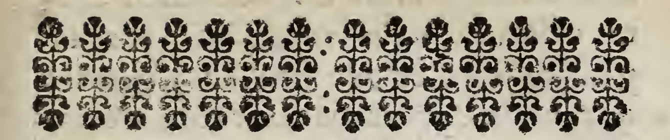
Ouy, mes amis, nous ſommes nés libres. Nous ſommes nés les arbitres & les artiſans de noſtre fortune. Nos inclinations ne ſont point contraintes: Elles ſe portent librement à ce qui leur paroiſt le plus digne d'eſtre embraſſé; & avec la meſme liberté, elles nous choiſiſſent nos emplois & nos exercices. Regardez ce Peintre, qui ſe laiſſe ſi agreablement emporter à ſon caprice. Il regne dans ſon travail, & ne ſeroit pas heureux comme il eſt, ſi au lieu de ſon pinceau, on luy mettoit un Sceptre à la main. Vous en devez croire autant de ſon voiſin, qui trouvant dans ſa belle melancholie, & dans ſes ingenieuſes viſions, quelque choſe au delà des Empires & des Conqueſtes, eſtime le laurier qu'il a ſur ſa teſte, plus noble & plus glorieux, que celuy des Alexandres & des Ceſars. Si vous jettez les yeux plus loin, vous découvrirez un Medecin & un Mathematicien, qui ont rencontré leur element & leur joïe dans la connoiſſance des choſes qui ſont conformes à leurs inclinations. Entrez, je vous prie, juſques dans la boutique de ces Forge-

rons, & leurs viſages auſſi-bien que leurs chants, vous apprendrons que leur labeur eſtant un labeur volontaire, leur eſt un labeur delicieux. De là concluez que chaque homme compoſe ſa propre beatitude, & que pourveu qu'il apporte au choix de ſa condition, tout le jugement & toute la connoiſſance qu'elle exige de luy, il eſt impoſſible qu'il ne faſſe dés cette vie, un eſſay des felicitez de l'autre.





Le ſot ſe pleint toûjours de ſa condition.



EXPLICATION de la deuxiéme Figure.

Nous accusons les Animaux
Des desirs dereglez dont nous sommes coupables :
Mais les Hommes tous seuls ont de si grands défaux ;
Les Bêtes n'en sont point capables.



N vient de nous enseigner que nostre bonne fortune dépend de nostre élection. C'est donc à nous à faire un bon choix, puisque c'est luy seul qui nous peut rendre heureux. Mais dautant que c'est à un pas si glissant que les hommes font ordinairement de tres-lourdes cheutes, nôtre Philosophe nous en veut avertir, afin que si nous venons à tomber, nous

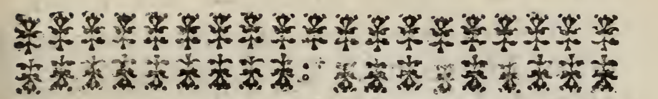
n'en accuſions que nous-meſmes. Cette peinture nous repreſente par un plaiſant caprice, le peu de jugement que nous apportons au choix de nos exercices, & le repentir qui comme le mal-heureux compagnon de noſtre imprudence, marche continuellement ſur nos pas. Ce bœuf peſant & pouſſif, qui a quitté le joug pour la bride, & le labour pour la guerre, ſe plaint du changement de ſa condition, & ſe prend au Ciel de ce qu'il s'eſt laiſſé tromper au faux éclat, & à la vaine pompe des ornemens redoutables que les hommes ont inventez pour la ſervitude des chevaux. Mais laiſſons ce bœuf dans la punition de ſon orgueil, & confeſſons que la Nature, comme une bonne & charitable mere, porte également tous les animaux à la recherche de leur beatitude; & que s'ils ne s'écartent point du chemin qu'elle leur montre, ils arriveront infailliblement à la bien-heureuſe fin qu'ils deſirent. Il eſt vrai que les hommes, bien plus déraiſonnables que les bêtes même les moins raiſonnables, ſemblent affecter les occaſions de ſe dérober à la conduite de

la Nature, de rompre les bornes qu'elle leur a prefcrites; de fouler aux pieds fes reglemens & fes défenfes : & pour le feul plaifir du changement, s'ennuyer de la bonne auffi-bien que de la mauvaife fortune.





Tous nos défauts ont leur pretexte.



EXPLICATION de la troisiéme Figure.

Le Nocher pauvre & vieil veut fendre les guerets;
Le Laboureur les quitte, & se donne à Neptune;
La guerre est à la fin au Soldat importune.
Le sot aime le change; il court toûjours aprés;
Et changeant de mêtier, croit changer de fortune.



OICY la confirmation des veritez, que nos inquietudes ont fait inventer à l'une & à l'autre poësie. Nôtre Peintre a cru que la comparaison du bœuf & du cheval, ne feroit possible pas sur nos Ames, toute l'impression qu'il avoit dessein d'y laisser. C'est pourquoy il propose l'homme mesme, en exemple à l'homme; & luy mettant devant les yeux, les changemens injustes & deshonnêtes ausquels il est sujet, il pretend par sa propre confusion, de le guerir

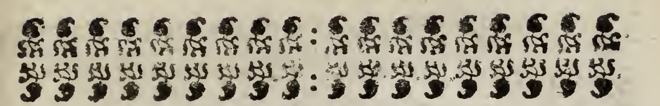
d'une ſi infame maladie. Le Soldat veut eſtre Matelot. Le Matelot veut eſtre Marchand. Le Marchand veut eſtre Laboureur. Le Laboureur veut eſtre Hôtelier ; c'eſt à dire, que toute condition eſt importune à celuy qui n'eſt pas ſage ; & quoy qu'il choiſiſſe, il ſe trouve toûjours trompé dans ſon choix. Il n'en eſt pas de meſme de l'homme prudent. S'il eſt né libre, il fait élection de ſa fortune ; & la ſçait conduire avec tant d'adreſſe, qu'il ne s'en laſſe ny ne s'en repent jamais. Si Dieu l'a fait naître dans les fers, il ſe conforme magnanimement à la baſſeſſe de ſa condition ; & ſans murmurer contre l'ordre univerſel des choſes, il adoucit par ſa Philoſophie, les amertumes de la ſervitude.







Qui vit bien, voyage heureuſement.



EXPLICATION de la quatriéme Figure.

Nos inconſtances continuës,
Nous font errer par l'Univers;
Et ſous mille climats divers
Voir mille terres inconnuës :
Mais nous voyageons vainement :
Noſtre eſprit inquiet nous fait toûjours la guerre,
Auſſi pour vivre heureuſement,
Il ne faut point changer de Terre,
Il faut changer de ſentiment.



RRETONS-nous, s'il vous plaît, à conſiderer ce payſage. Bien qu'il ſemble n'avoir pas beaucoup de rapport avec les autres Tableaux de cette Gallerie, il n'en eſt pas toutefois le moins utile ny le moins inſtructif. Vous me demandez, que ſignifie ce

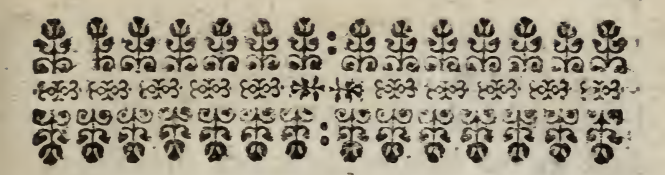
païs ſauvage. Quels ſont ces hommes ſi bigeards & ſi mal-veſtus qui l'habitent ; & ſous quel climat on trouve toutes les autres nouveautez qui vous ont ſurpris. Sçachez que ce Tableau eſt la carte d'une partie de ces grandes Peninſulles, que l'oiſiveté de Colomb, & l'ambition d'Eſpagne, ont eſté chercher au delà des bornes de la Nature. Nôtre Peintre nous les repreſente pour corriger nos inquietudes naturelles, & nous reprocher que nous ſommes preſque tous de ces Voyageurs ambitieux & ridicules, qui ne trouvant pas dans le vieil monde aſſez d'eſpace pour le flux & reflux de leurs deſirs déreglez, voudroient qu'il y en eût autant que l'un de nos Philoſophes s'en eſt imaginé. Mais ſi nous ſommes ſages, faiſons aujourd'huy une ferme reſolution tranquille & durable ; & pour trouver du repos, de le chercher en nous-mêmes, & non dans la diverſité ou des exercices, ou des compagnies. Auſſibien ne ſçaurions-nous faire un plus beau ny un plus neceſſaire voyage, que de deſcendre ſouvent dans nôtre cœur, étudier ce qui ſe paſſe dans un païs

qui nous eſt ſi peu connu ; & par de nobles & fructueuſes occupations, conſumer le plus agreablement qu'il nous ſera poſſible, le temps que nous avons à languir hors de noſtre veritable Patrie.





L'étude des Lettres eſt la felicité de l'homme.



EXPLICATION de la cinquiéme Figure.

Nouveaux & genereux Orphées,
Qui loin de la faveur des Rois,
Venez au silence des bois
Consulter les neuf doctes Fées :
Vous ignorez les soins cuisans
Qui devorent les Courtisans.
La tristesse & la peur ne vous font point la guerre :
Vous estes affranchis des injures du sort ;
Et de tous les maux de la terre,
Vous n'éprouvez jamais que celuy de la mort.



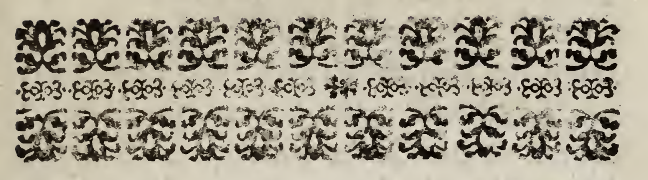
E voy bien, mes chers Amis, à quoy la beauté de vôtre inclination vous porte. A peine avez-vous jetté les yeux sur ce Tableau, que vous vous trouvez ravis des merveilles qu'il vous presente. Que vous estes heureux d'a-

voir sçeu vous conformer si promptement à la noblesse de vôtre nature, & par un si digne choix répondre à la Majesté de vos Ames. En effet, il faut qu'un homme renonce publiquement à la gloire de son extraction, quand il est ou si mal-heureux, ou si lâche, que d'embrasser une autre profession que celle des Lettres. Approchez-vous donc de cette Peinture, & considerez la grandeur des biens où vous estes appellez, par la genereuse élection que vous avez faite. Les faveurs que vous recevez des beautez vulgaires, sont des faveurs qui se perdent en les recevant; & presque toûjours perdent ceux qui les reçoivent. Mais celles que les Muses vous offrent de si bonne grace, sont des faveurs durables; sont des faveurs innocentes; sont des faveurs qui vous élevent en vous ravissant; & qui vous faisant passer de la condition des hommes à celle des Heros, vous sont comme autant de souverains preservatifs, contre toutes les poisons que la volupté vous presente.





La pareſſe eſt la mere des vices.



EXPLICATION de la sixiéme Figure.

L'Ame est une machine à beaucoup de ressorts:
L'oisiveté les roüille & les rend inutiles :
Travaille incessamment de l'esprit, ou du corps,
Et ta machine aura ses mouvemens faciles.



! que ce tableau nous fait bien connoistre les avántages qu'on tire de l'amour de l'étude, & de l'activité surnaturelle qu'elle donne à nos esprits. La chambre qui nous y est figurée, se peut proprement nommer la retraite de la Vertu, l'element de la Philosophie, le Temple des Muses, & le lieu sacré d'où les passions sont bannies. Aussi le Philosophe qu'il nous represente, comme le Ministre & le Prêtre de ce

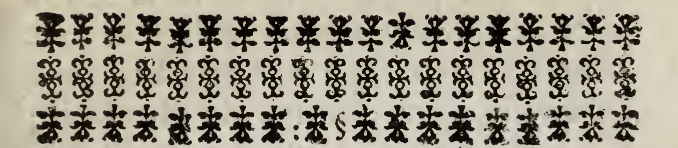
Temple, n'attend pas que le Soleil l'avertiſſe qu'il eſt temps de ſacrifier au Dieu de toutes choſes. Le ſoin qu'il a de ſon devoir, & l'ardeur qui le porte à l'adoration de la ſouveraine Sageſſe, à laquelle il s'eſt conſacré, l'éveillent avant que la lune ait fait les deux tiers de ſa courſe. Elle eſt encore bien haut ſur l'Horiſon. Elle illumine de ſon éclat blanchiſſant les fenêtres de ſa chambre; & le voila cependant debout. Il a luy-meſme éveillé ſon valet; & par une ſi juſte ſolicitude, il nous a donné cet avertiſſement ſalutaire, que le Pilote n'a pas grand ſoin de ſon Vaiſſeau, qui s'en repoſe ſur la foy d'un miſerable Matelot. Nous voyons auſſi les glorieuſes victoires que ce ſage vigilant a remportées par la puiſſance de ſes veilles & de ſes ſoins. Car les paſſions les plus fortes, les plus redoutables, & les plus artificieuſes, comme ſi elles tenoient de la nature des ſonges & des fantômes, ſe diſſipent avec le ſommeil & les tenebres; & abandonnent celuy qui veille, pour aller tourmenter ces ames pareſſeuſes, qui font

leur felicité de leur lit ; & tâchent de continuer par uñ art criminel , ce qu'ils ont innocemment commencé par le benefice de la Nature.





Qui aime la vertu mépriſe tout le reſte.



EXPLICATION
de la septiéme Figure.

L'homme de bien incessamment soûpire,
Pour la Vertu, comme pour un Tresor.
S'il la possede il a ce qu'il desire;
Et par sa force seule, il obtient un Empire,
Qu'on cherche vainement dessus un Trône d'or.

GENEREUSE & heroïque passion, de sçavoir, c'est à dire d'estre vertueux: combien sont hautes, & combien sont divines, les resolutions que tu fais prendre à ceux que tu possedes veritablement? Cette juste exclamation m'échappe en voyant ce Tableau. Regardez-le, je vous prie, des mesmes yeux que je le considere, & vous avouërez avec moy, que la sagesse & la science, comme estant les Anges tutelaires de nos esprits, leur in-

ſpirent des penſées dignes de la ſublimité de leur extraction. Elle leur font connoitre qu'il n'y a rien de ſi bas, que ce que le monde eſtime de plus haut; n'y rien de ſi vil, que ce que l'ambition & les autres paſſions dereglées nous offrent, comme les choſes les plus precieuſes de la vie. Voyez-vous le Philoſophe, que tant de demons environnent. Ils le tentent à la verité, mais ils le tentent vainement. Icy l'ambition luy preſente un Thrône. Là une Couronne deſtinée aux vainqueurs. Plus loin une ſtatuë; & pour dernier effort, la pompe ſuperbe du Triomphe. Cependant il refuſe également tous ces preſens; & leur donnant le juſte prix qu'ils doivent avoir, demeure d'accord avec luy meſme, que toutes ces choſes ne ſont que vanité. Qu'un Thrône n'eſt qu'un peu de bois enrichi d'or & de pierreries. Que ces autres marques de grandeur & de pompe ne ſont que des branches de laurier pliées enſemble, des pieces de marbre taillé, des armes rompuës & attachées confuſément. Que le Triomphe meſme, qui eſt le deſir de tous les grands

courages, n'eſt qu'un mêlange embaraſſé & déplorable de pluſieurs innocens enchainez, d'un grand nombre de ſoldats inſolens & criminels, de richeſſes ravies à leurs juſtes poſſeſſeurs, & d'acclamations brutales d'une populace inſenſée.





Le Sage seul est libre.

EXPLICATION de la huitiéme Figure.

Ce n'eſt ny la faveur des Rois,
Ny les ſuffrages populaires,
Qui peuvent ſoûmettre à nos Lois
Nos fiers & mortels adverſaires.
La Vertu ſeule a ce pouvoir :
Elle fait qu'un eſclave eſt libre dans ſes chaînes,
Qu'un juſte malheureux rit au milieu des gênes;
Et que meſme la mort ne le peut émouvoir.



IEN que vous ayez où aſſez de connoiſſance, ou aſſez de diſcretion, pour forcer les ſentimens que vous donne la Nature corrompuë, je les voy toutefois qui paroiſſent malgré vous ſur voſtre viſage, & qui me demandent quel eſt le prix, & quelle eſt la ſplendeur de la couronne que les Sciences & la Vertu promettent à leurs Adorateurs. Il eſt juſte que je leur ſatisfaſſe ; & qu'aprés vous avoir

déja dit plusieurs fois, que l'amour des Lettres est un remede souverain pour les maladies de l'Ame, je vous montre la façon dont ce merveilleux baume doit estre appliqué sur nos differentes blessures. Vous avez veu au Tableau precedent, comme le Philosophe a foulé aux pieds ces vaines images de gloire que le Monde a pour l'objet de ses plus serieuses actions. Vous le voyés maintenant, donnant la loy aux autres Tyrans de l'Ame, & regnant avec empire sur les passions & sur la fortune. Qu'il fait beau voir les ornemens qui parent son triomphe. D'un costé les palmiers luy presentent autant de couronnes qu'ils ont de branches, & de l'autre de vieux chênes inébranlables luy sont comme autant d'images vivantes de sa constance & de sa fermeté. Ce n'est pas que ses ennemis soient absolument vaincus, quoy qu'il les tienne dans les fers. La Fortune, toûjours rebelle & toûjours audacieuse, entreprend avec le reste de ses forces, de combattre encore une fois son Vainqueur. Pour en venir à bout, elle appelle les demons de l'Ambition, de

l'Avarice, & des Plaiſirs. La Pauvreté, qui eſt toûjours ravie des deſordres & des confuſions, accourt à la voix de la Fortune, & produit aux yeux de noſtre Sage tout ce qu'elle a de plus hideux. L'Eſclavage meſme, l'Exil & la Mort, qui eſt reputée le malheur de tous les malheurs, ſe liguent enſemble pour venir attaquer cette place, qui ne leur ſemble pas imprenable : Mais leurs attentes ſont vaines ; car l'Ame de nôtre Sage eſt ſi regulierement fortifiée, qu'elle ne peut eſtre ny ſurpriſe par l'artifice de ſes ennemis, ny emportée d'aſſaut par toutes leurs forces aſſemblées.





Le Sage eſt inébranlable.

EXPLICATION de la neufiéme Figure.

Le Sage, grand comme les Dieux,
Eſt maiſtre de ſes deſtinées;
Et de la Fortune, & des Cieux,
Tient les puiſſances enchainées.
Il regne abſolument ſur la Terre & ſur l'Onde:
Il commande aux Tyrans; il commande au tré-
pas:
Et s'il voyoit perir le monde;
Le monde periſſant ne l'étonneroit pas.

LEs maladies de l'Ame, & les autres maux de la vie, ſont aux pieds de noſtre Philoſophe. Il a fait des Eſclaves de ſes Tyrans: Mais ce n'eſt pas aſſez pour la grandeur de ſa vertu. Il veut eſtre mis à de plus difficiles épreuves, & nous montrer comme il ſçait reſiſter aux injures du Ciel, & aux violences de ceux qui ſont les executeurs de ſa colere. Nous en avons des exemples

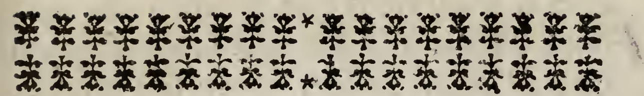
en ce Tableau. En ſa plus haute partie, nous voyons la confuſion que produiſent la querelle & le conflit des deux plus hauts Elemens. Au deſſous, la Terre ébranlée par leur impetuoſité, ſe détache de ſoi-meſme, renverſe ce qu'elle porte, & ſemble ſe vouloir enſevelir ſous ſes propres ruines. Plus bas, paroiſſent les déreglemens des paſſions humaines, qui ſont encore plus redoutables. Icy, un Roy menace; & pour ſatisfaire à ſon indignation, ſoit qu'elle ſoit juſte, ſoit qu'elle ne le ſoit pas, lance indifferemment la foudre ſur la teſte de ceux qui ſont au deſſous de luy. Plus loin, nous apercevons un grand nombre de monſtres couverts de la figure d'hommes, qui ne reſpirans que le maſſacre & la deſolation, porte le fer & le feu dans une Ville forcée. Mais parmi tous ces deſordres, que fait noſtre Philoſophe? Il eſt aſſis ſur un ſiege inébranlable. Ses parens & ſes amis l'aſſiegent, & par la ſtupidité qui eſt ſi commune aux hommes, luy crient aux oreilles, qu'enfin il s'éveille aprés un ſi long aſſoupiſſement, & qu'il commence à penſer

à ſa conſervation, & à celle des ſiens. Mais cét homme veritablement homme, fait la ſourde oreille à ces clameurs impertinentes. Il ne tourne pas même les yeux pour voir qui ſont ces importuns ſolliciteurs; & perſiſtant en ſa divine immobilité, s'attache tout entier à la conſideration de ſoi-meſme, peſe ſerieuſement les mouvemens de ſon ame; & tenant la balance égale, attend avec une profonde paix, tout ce que Dieu a reſolu de ſa deſtinée.





L'homme de bien eſt par tout en ſeureté.



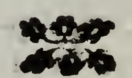
EXPLICATION de la dixiéme Figure.

Une Ame vrayment heroïque,
Trouve par tout des lieux de ſeurté,
Et vit meſme en tranquillité
Parmy tous les monſtres d'Afrique.
Le Sage qui ſçait que la vie
N'eſt que le chemin de la mort,
Ne craint jamais d'aller au port
Où ſa naiſſance le convie.



OUS voulez ſçavoir ce que repreſente cét homme, qui ſeul au milieu d'un deſert plein de monſtres, marche auſſi tranquillement, que s'il eſtoit dans l'allée de quelque beau jardin ; & qui par une magnanimité plus qu'heroïque, mépriſe le ſecours qui luy eſt offert, & les armes qui luy ſont miraculeuſement envoyées. Je vous le diray ſi vous m'en ſollicitez davantage. Mais,

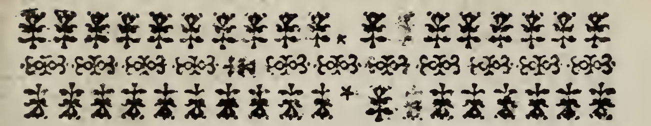
quel besoin est-il que je vous die son nom ? Vous jugez bien à la description que je vous en fais aprés le Peintre, que c'est le mesme demi-Dieu que je vous ay montré au dernier Tableau. Là il estoit assis, parce qu'il n'estoit obligé que d'attendre le peril. Icy il est debout, parce que ne voulant se servir d'autres armes que de celles de la Vertu, il est obligé de marcher sans crainte au devant des perils. Il ne se détourne point de son chemin, pour y voir des Dragons, des Tigres, & mille autres bêtes furieuses, qui tiennent la gueule ouverte pour l'engloutir. Apprenez à son exemple, à sçavoir bien user de la vie, & retenez, comme le plus utile precepte que vous attendez de nostre agreable étude, que celui-là est à couvert des outrages de la Fortune, qui s'est fait un azile de la pureté de sa conscience, & de la connoissance des bonnes choses.







Qui ſouffre beaucoup gagne beaucoup.



EXPLICATION de l'onziéme Figure.

On tient qu'ün homme doit paſſer
Pour un lâche & pour un infame,
Quand il endure que ſa femme
Le coiffe d'un pot à piſſer.
Socrates cependant, ce Docteur authentique,
Soûtient publiquement que c'eſt une vertu.
Quant à moy qui toûjours ay craint d'étre battu,
Je penſe que la choſe eſt fort problematique.

IL ne reſte plus au Sage qu'une victoire à remporter, pour avoir tout ſoûmis à ſon Empire. Cette Peinture vous fait voir que cette derniere victoire luy eſt aſſurée, & qu'il doit commencer ſon triomphe. Mais elle vous le fait voir ſous certaines figures qui poſſible vous paroiſſent des enigmes, aprés le ſens deſquelles, il eſt beſoin que vôtre eſprit ſe travaille

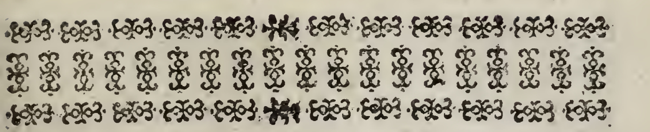
beaucoup. Nullement. Il n'eſt rien de ſi clair ny de ſi connu ; & ſans mentir je fais conſcience de vous dire qui eſt le vertueux qui ſouffre ſi conſtament les injures & les outrages d'une méchante femme. Neanmoins, puiſque toute l'antiquité nous a propoſé cet exemple, comme le dernier effort d'une vertu conſommée, il n'eſt pas à propos que nous paſſions legerement par deſſus. Sçachez donc, que celuy que vous voyez au martyr, eſt ce Socrates, ſi connu par ſon propre merite, & par les extravagances de ſa femme. Vous jugez bien auſſi, que de tous ceux dont l'Hiſtoire Grecque & Romaine nous ont parlé, il n'y avoit que luy qui pût dignement repreſenter le perſonnage qu'il fait dans ce Tableau. Conſiderez comme il ſouffre. Conſiderez comme il medite des choſes tres-difficiles, & comme pratiquant ce qu'il medite, il nous enſeigne que pour l'exercice des ames heroïques, il eſt neceſſaire qu'il y ait des méchantes femmes, qui comme des furies domeſtiques, ayent le fouët à la main, & les blaſphemes à

la bouche, afin que les Sages faſſent connoître juſques où doit aller la veritable patience, & combien peut ſouffrir la veritable magnanimité.





La bonne conſcience eſt invincible.



EXPLICATION de la douziéme Figure.

L'innocence eſt un mur d'airain,
Que nul effort ne peut détruire :
Le cœur où l'on la voit reluire,
Ayant un pouvoir ſouverain,
Ne voit rien qui luy puiſſe nuire.



EUX-là ſe trompent, qui croient que le Sage affecte la reputation auſſi-bien que les vertus ; & qu'il ne s'abſtient des choſes injuſtes, que pour gagner les cœurs, & recevoir les applaudiſſemens que les méchans meſmes n'oſent refuſer au merite. Pour faire paroiſtre l'erreur de ces gens-là, le Peintre nous propoſe icy, le triomphe ſecret de l'homme de bien, & la gloire

cachée qu'il reçoit des témoignages de ſa conſcience. Il ne pouvoit nous le faire voir en une action qui témoignât mieux ny la grandeur de ſon ame, ny le mépris qu'il fait & des injures, & des faveurs de la renommée. Il eſt aſſis ſur un ſiege ſi ſolide & ſi bas, qu'il ne peut craindre aucune cheute. Il eſt appuyé ſur des livres, c'eſt à dire, ſur les armes que la ſageſſe fournit aux hommes pour combatre la fortunne. Il eſt appuyé contre un mur d'airain, qui n'eſt autre que le repos d'éſprit, qu'on acquiert par la haine des vices; & par la pratique des vertus. Voyez, je vous prie, avec combien d'art & d'eſprit le Peintre nous repreſente auprés de luy, cette dangereuſe vipere, qu'on apelle Renommée. Il la fait paroître en une poſture flateuſe, & avec un viſage charmant. Elle montre a nôtre Sage, ces inſtrumens precieux, ces organes decevans, ces trompettes infidelles & intereſſées, qui tantôt publient nos loüanges & tantôt nous accuſent de toutes ſortes de crimes. Mais nôtre Philoſophe, qui en connoît l'un & l'autre uſage, & qui les condamne

tous deux également, supplie cette folle qui parle toûjours, de choisir une plus noble & plus haute matiere à ses harangues, & de se taire d'une personne qui ne peut estre connuë que de soy-mesme. En suitte, il luy proteste avec franchise, & cette sincerité qui luy est naturelle, qu'il ne travaille ny pour acquerir de la gloire, ny pour éviter de la honte; & que l'image des crimes qu'elle luy presente, quelque d'fforme qu'elle soit, n'adjoûte rien à l'aversion que la Nature luy en a donnée. Enfin, pour la chasser honnêtement d'auprés de luy, il luy declare que pourveu qu'il puisse perseverer dans l'innocence qu'il s'est proposée pour la fin de toutes ses actions, il tient pour indifferent, tout ce que le monde voudra dire de sa vie.





Qui vit bien, ne cache point sa vie.



EXPLICATION de la treiziéme Figure.

L'homme de bien a l'esprit toûjours net;
Il prend plaisir de l'exposer en veuë,
Et ne fait rien au Cabinet,
Qu'il ne fasse bien dans la ruë.

IL est vray, la veritable sagesse n'est pas ennemie de la veritable gloire. Elle ne s'attache point si fort à la connoissance qu'elle a de soy, qu'elle ne fasse beaucoup de cas de la voix publique. Pour nous le témoigner, un de ses adorateurs se presente en ce Tableau, avec ce qu'il a de plus caché;

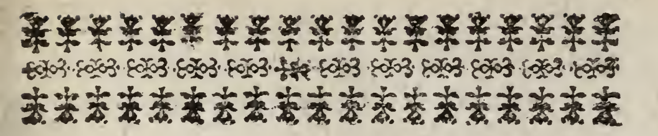
& le découvrant à la Renommée, luy declare qu'il ne refuse ny ses recherches, ny ses censures. Vous devez vous appliquer cette leçon d'humilité, & toute ensemble de justice ; & apprendre d'un si grand maître, que comme vous ne devez point affecter les applaudissemens & les loüanges, il n'est pas aussi bien-seant de vous dérober les témoignages, qu'en vôtre personne, la vertu a merité de la reconnoissance generale du monde. Exercez la donc pour l'amour d'elle-mesme ; mais n'imitez pas ces jaloux & malicieux animaux, qui portant sur eux des choses qui nous sont fort salutaires, les perdent ou les devorent, de peur qu'elles ne servent à la guerison de nos maladies. Faites voir vos ames toutes nuës. Souffrez que les hommes jettent les yeux sur vôtre vie. Permettez leur de vous considerer dedans & dehors. En un mot, contentez les curiositez étrangeres ; & trouvez bon que le peuple étudie jusqu'à vos plus secrets mouvemens, afin qu'au moins vous fassiez cesser les injustes murmures de tant

d'ames oiſives, qui ſoupçonnent du mal en toutes les choſes, ſur leſquelles il ne leur eſt pas permis d'exercer leurs jugemens.





La vertu a par tout ſa recompenſe.



EXPLICATION de la quatorziéme Figure.

Que tu produits, Vertu, de fruits delicieux?
Que les hommes par toy, sont differents des hommes :
Tu portes tes Amants jusqu'au delà des Cieux,
Et fais que tout ce que nous sommes,
Nous les nommons nos Sauveurs & nos Dieux.



MAIS ce n'est pas assez que la vertu soit reconnuë. Elle veut quelque chose de plus éclattant, & trouve bon qu'on luy rende les honneurs qu'elle merite. Nôtre Peintre luy fait justice en ce Tableau, & luy accorde ce que ses nobles travaux exigerent de sa connoissance. C'est pourquoy, il represente un de ces anciens Conque-

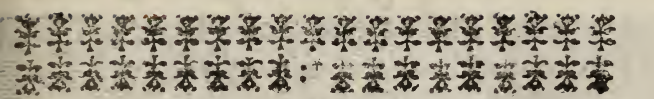
rans, qui entre en triomphe dans la Ville de Rome, monté ſur un Char d'or & d'yvoire, couronné d'un laurier que la Victoire, de ſes propres mains, luy a mis ſur la teſte; & precedé d'un grand nombre de ſoldats, qui portent avec pompe les dépoüilles des Ennemis vaincus, & les marques glorieuſes de la liberalité du Triomphant. Un grand nombre de captifs environnent ſon Char. Ils marchent ſelon le rang qu'ils tenoient en leur premiere condition. Les Rois y ſont diſtinguez de leurs Sujets, par la difference de leurs chaines; & rien ne leur reſte de toute leur gloire paſſée, que le vain éclat de l'or, dont leurs fers ſont compoſez. Le Peuple eſt ravy de tant de merveilles qui luy frappent la veuë: Et quoy qu'il ne doive eſtre que le ſpectateur des richeſſes qui entrent en foule dans ſa Ville, il ne laiſſe pas neanmoins de les regarder comme ſiennes; & tout impuiſſant, tout miſerable, & tout eſclave qu'il eſt, il ſe perſuade que la vie & la mort, la ſervitude & la li-

berté des Nations, ſont les Ouvrages de ſon caprice, & l'execution des conſeils qui ont eſté reſolus par la pluralité de ſes ſuffrages.





L'eternité eſt le fruit de nos études.

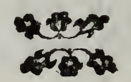


EXPLICATION de la quinziéme Figure.

Muſes que vos ſacrez myſteres
Changent le deſtin des mortels :
Que ceux qu'un beau deſir conſacre à vos Autels
Portent de puiſſans caracteres.
Leur nom a plus d'éclat que le flambeau des Cieux :
Le Temps rompt, pour leur plaire, & ſa faulx, & ſes aîles :
Et quand ils ont quitté leurs dépoüilles mortelles,
La Gloire en fait autant des Dieux.

LA Vertu n'eſt pas ſatisfaite, pour nous avoir élevez ſur un Char de Triomphe. Elle ſçait que cét honneur eſt trop vain, trop commun, & trop court, pour eſtre la recompenſe de nos travaux. Il n'eſt bon que pour ces heureux temeraires, qui aprés avoir hazardé leur vie avec ſuccés, & combattu quelques temps des ennemis aiſez à vaincre, attendent de leur Republique des re-

connoiſſances proportionnées à leurs labeurs. Mais pour des Heros, qui ſont toute leur vie aux mains avec des adverſaires preſque invincibles, comme ſont le vice & l'ignorance, il eſt bien juſte qu'il y ait des honneurs extraordinaires, & que le gloire elle-meſme, les élevant bien haut au deſſus de la teſte des Conquerans, les porte ſur ſes propres aiſles d'un bout du monde à l'autre, & les montre aux Nations avec une pompe qui terniſſe l'éclat de tous les anciens Triomphes. C'eſt ce qu'elle fait en ce Tableau. Elle contraint le Temps, malgré ſa puiſſance & ſon envie, de luy prêter la main pour nous mettre au deſſus des choſes periſſables; & publiant de ſiecle en ſiecle le merite des Hommes Illuſtres, annoncer qu'ainſi ſeront honorez tous ceux que la Vertu jugera dignes de l'être.







La Vertu nous rend immortels.

EXPLICATION de la *seiziéme Figure.*

La Vertu nous arrache à la fureur des Parques,
Alcide en la suivant est monté dans les Cieux ;
Et ses chers Nourrissons, soit Bergers soit Monarques,
Sont mis sans difference à la table des Dieux.



ONNONS, je vous prie, à la Science, ou si vous voulez à la Vertu, car je tiens que c'est une mesme chose, toute la gloire qu'elle a meritée ; & luy rendons tous les témoignages de reconnoissance qu'elle doit justement attendre de nos cœurs. Vous avez veu ce qu'elle a fait pour nous rendre l'admiration des autres hommes. Voyez maintenant ce qu'elle entreprend pour nous élever jusqu'à la condition des Anges. La voici, qui foulant aux pieds le

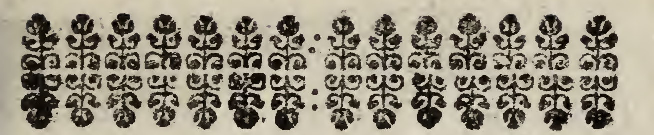
Monde, & s'élevant au dessus des choses perissables, s'envole dans son sejour natal, & dans ces lieux bien-heureux, où l'immortalité luy prepare une couronne plus brillante & plus durable que les étoilles mesmes. Mais elle n'est pas de ces beautez qui se passent au changement; ou qui par un volontaire manquement de memoire, enferment dans le tombeau de leurs Amans, l'amour que durant leur vie, elles leur avoient témoignée. Celle-cy force les loix de la necessité. Elle triomphe du pouvoir de la mort, comme elle a fait de la tyrannie des vices. Elle arrache des mains du Temps, les dépoüilles de ses Adorateurs. Elle descend dans leurs sepulchres; & r'animant leurs cendres, elle les rappelle à une seconde vie, d'autant plus desirable, qu'elle n'est sujette ny aux persecutions de la Fortune, ny aux foiblesses du corps, ny à cette rigoureuse loy qui impose la necessité de mourir à quiconque reçoit le privilege de vivre. Mais nostre Peintre, pour ne pas donner à la Vertu des Amans qui fussent indignes d'elle, les a choisis dans le meilleur siecle,

& parmi des peuples qui faiſoient une particuliere profeſſion de la ſuivre & de l'adorer. Il luy fait porter au Ciel deux de ces premiers Heros de la Grece, qui par une magnanimité digne du titre d'Enfans des Dieux, ont paſſé d'un bout du monde à l'autre, pour en exterminer les plus cruels Tirans, & les monſtres les plus effroyables, je veux dire l'ignorance & le vice; & qui joignant les Armes aux Lettres; & la Politique à la Morale, ont merité que la Vertu elle-meſme, les mît en poſſeſſion de la gloire qu'ils s'étoient acquiſe par deux ſi belles & ſi difficiles voyes.



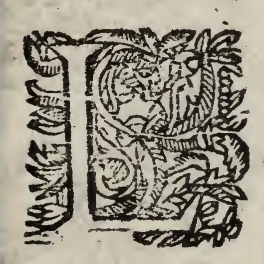


L'eſprit à beſoin de repos.



EXPLICATION de la dix-septiém: Figure.

Un travail continu, nous eſt un long ſupplice:
Le Bal qui dure trop laſſe le plus diſpos;
Il faut ménager à propos
Le temps qu'on donne à l'exercice,
Et celuy qu'on donne au repos.



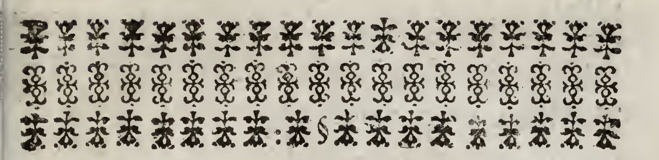
ES Muſes nous ont beaucoup donné. Il leur reſte toutefois une liberalité à nous faire; & comme c'eſt leur coûtume de joindre aux recompenſes publiques & immortelles, des ſatisfactions particulieres & ſecrettes, elles veulent que le Philoſophe ſe délaſſe l'eſprit, & deſcende de ſes hautes ſpeculations, pour s'abaiſſer juſques aux jeux & aux divertiſſemens des hommes vulgaires. Les

voicy elles-meſmes, qui pour nous en donner l'exemple, prennent le frais dans leur agreable ſolitude. Le ſçavant Dieu qui les conduit, a mis bas ſon arc & ſes fléches; & endort ces neuf belles ſœurs par l'harmonie & la douceur de ſa lyre. Ne vous figurez donc pas, que l'étude nous engage à un travaille perpetuel; & que ce ſoit une gêne qui nous perſecute ſans ceſſe. Il veut des intermiſſions, des repriſes & des divertiſſemens. Il veut que de temps en temps l'eſprit ſe delaſſe de ſes travaux, de peur qu'il ne vienne à ſe rompre pour avoir eſté trop tendu. Mais il ne faut pas que ce repos ſoit une oiſiveté vicieuſe, ou un aſſoupiſſement letargique. Ces doctes Vierges le témoignent aſſez par leur action. Car bien qu'elles paroiſſent endormies, elles ſont neanmoins delicieuſement touchées du doux chant de leur Conducteur; & meditent meſme dans leur ſommeil, des choſes dignes d'avoir place dans leur plus nobles travaux.





Le ſage n'eſt pas toûjours ſerieux.



EXPLICATION de la dix-huitiéme Figure.

La Vertu n'a rien de ſauvage.
Elle charme les cœurs par l'attrait de ſes loix;
Et permet juſtement que l'homme le plus ſage,
Faſſe l'enjoüé quelquefois.



OUS vous ſouvenez bien qu'un homme de l'antiquité, faiſant une agreable confuſion des vertus & des vices de Caton, en diſoit ce paradoxe; Que ce grand homme pouvoit rendre l'yvrognerie honorable, plutoſt que d'en pouvoir eſtre deshonoré. Je ne diray pas la même choſe de nôtre Sage, mais j'en diray

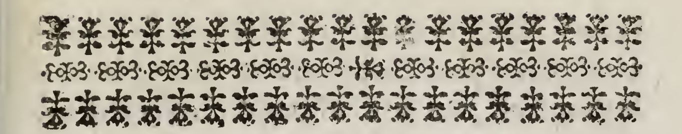
une qui en eſt fort approchante. C'eſt que le Philoſophe peut quelquefois faire le fol ſans ceſſer d'eſtre ſage. Le Tableau que nous regardons, eſt la confirmation de cette verité. Car les trois figures, dont il eſt compoſé, ſont comme trois figures hieroglifiques, qui ne ſignifient autre choſe, ſinon qu'en temps & lieu une parfaite ſageſſe peut eſtre aſſociée avec une courte folie, ſans que cette communication puiſſe luy eſtre prejudiciable. Regardez, je vous prie, comme l'Occaſion ſe preſente elle-meſme à la Sageſſe; & luy ameine cette petite enjoüée, qui déride les fronts, échauffent la froideur de la melancholie, delaſſent l'eſprit travaillé de longues meditations; & ſçait ſi bien ſe transformer en la choſes qu'elle aime, que peu à peu elle devient une autre vertu. Ne craignons point aprés une ſi ſolemnelle permiſſion, de nous réjoüir lorſque l'occaſion nous en ſera offerte. Souvenons-nous que l'homme eſt homme; & que ces continuelles contentions d'eſprit, qui nous élevent au deſſus de la matiere,

ne ſont propres qu'à ces Intelligences bien-heureuſes, qui en ſont entierement ſeparées.





La joye fait partie de la ſageſſe.



EXPLICATION de la dix-neufiéme Figure.

Le Sage sçait bien choisir,
Le temps de rire, & de boire;
Et noste point à sa gloire
Ce qu'il donne à son plaisir.



L ne vous est plus permis de douter de la verité que je viens de vous apprendre, puisque la Deesse même de la sagesse ne paroît en cette peinture, que pour en rendre témoignage. Elle vous declare par son action, qu'elle n'entend pas que le Sage vive d'une vie d'esclave ou d'hypocondriaque. C'est à dire, qu'il ait toûjours les rides sur le front, les larmes aux yeux, les

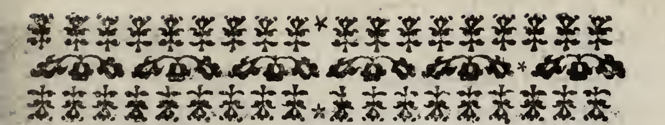
ampoules aux mains, la trisstesse dans l'ame. Elle veut que nous nous abandonnions judicieusement aux plaisirs honnestes, & aux débauches serieuses; & par maniere de dire, que nous laissant vaincre aux charmes innocens du Dieu de la joye & des bons mots, nous fassions pour quelque temps divorce avec les soins, le travail, & les ennuis Si vous considerez bien l'action dont la Deesse des Sages nous offre son philtre, vous remarquerez qu'elle n'y mesle rien de lâche, rien de lascif, rien de vicieux. On diroit même, tant elle fait bien toutes choses, qu'en nous sollicitant aux plaisirs, & à la bonne chere; elle nous excite à la moderation, à la temperance, & à une façon toute nouvelle de combatre la volupté.







Le Sage rit quand il faut rire.



EXPLICATION de la vingtiéme Figure.

Ne fais point le Censeur des libertez honnestes,
Aime les luths, les vers, les festins & les fêtes.
Sois divertissant. Sois joyeux.
L'enjoüé Dieu de la table,
A choisi le delectable,
L'utile & l'important sont pour les autres Dieux

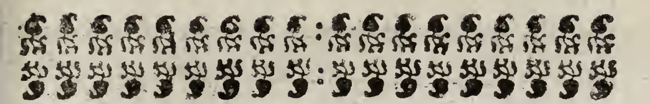
LES personnages qui sont representez en ce Tableau, executent ce qui leur est commandé par la sagesse. Mais ils ne sont pas assez adroits pour suivre exactement la ligne qui leur est marquée. Ils montent & descendent inconsiderément ; & font voir qu'ils ne sont pas encore bien gueris de leurs imperfections. En effet, les visages extravagans & les actions bizarres qui composent cette peinture ; nous feroient croire qu'il

n'y a que des yvrognes communs en cette aſſemblée ; ſi les diſcours ſerieux qui s'y tiennent mal à propos, ne nous apprenoient que cette compagnie eſt bien plus yvre des fumées de l'eſprit que de celle du vin. Au lieu que les feſtins ont eſté introduits pour donner du repos à l'eſprit, & reparer les forces du corps, ceux-cy en font des exercices ſerieux, & n'y laſſent pas moins leurs entendements que leurs corps. Les uns ſe querellent ſur les plus importans points de la Religion. Les autres ſe font des armes des pots & des plats, pour deffendre le party des ſectes qu'ils ont embraſſées. Quelqu'uns decident les affaires des Eſtats ; & comme s'ils en avoient la ſouveraine adminiſtration, partagent les Empires avec la même facilité qu'ils ont partagé les meilleurs morceaux du feſtin. Tout cela eſt pour nous apprendre, que chaque choſe a ſon temps ; & qu'il n'eſt pas moins ridicule de faire le ſerieux dans la débauche & parmy le ſilence des feſtins, que de faire des contes pour rire dans l'échole des Philoſophes, ou dans le conſeil des Princes.





La Vertu eſt l'objet de l'envie.



EXPLICATION de la vingt-uniéme Figure.

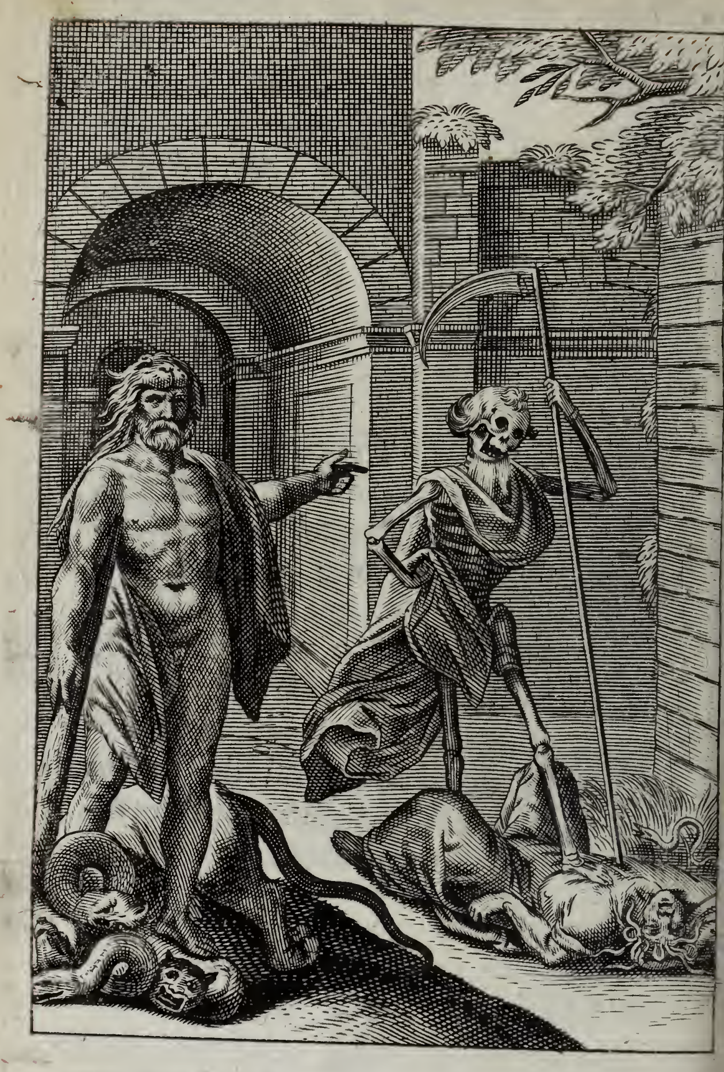
Plus la Vertu te rend proche des Dieux,
Plus ton deſtin eſt ſujet à l'envie.
Mais quand la Parque aura borné ta vie,
Tes ennemis te voyant dans les Cieux
De ta ſplendeur auront l'ame ravie.



PRES que nôtre Peintre nous a charmé les eſprits, auſſi-bien que les yeux, en nous étalant les honneurs & les plaiſirs qui ſont deſtinez pour la vertu ; & nous propoſant cette couronne d'immortalité, qui eſt la derniere & la plus pompeuſe de toutes celles qui luy ſont preparées, il nous fait voir le revers de la medalle, & comme s'il avoit peur que nous l'accuſations de nous avoir trompez, il nous repreſente l'unique malheur auquel cette meſme Vertu eſt fatalement

aſſujettie. Vous la voyez aſſiſe ſur ce Cube inébranlable, tenant le monde ſous ſes pieds, & témoignant par cette majeſté heroïque qui éclatte dans ſes yeux, qu'elle eſt au deſſus de toutes choſes. Cependant, elle eſt attaquée de tous côtez. Icy, le Voluptueux l'accuſe d'avoir des auſteritez barbares, & le plus ſouvent mal-heureuſes. Là, le Concuſſionnaire & le Partiſan ſe mocquent de ſes ſcrupules & de ſes deffenſes. Ils la nomment par riſée, la Deeſſe des hôpitaux & des gueux; & luy reprochent la miſerable condition de tous ceux qui fuïent le change, les uſures, & les autres execrables, mais faciles moyens de ſe tirer de la bouë. Plus loin, un Traitre luy impute à crime, qu'avant qu'il fiſt commerce de ſon honneur, de ſa foy, & qu'il vendiſt aux eſtrangers ſon Prince & ſa Patrie; elle ne luy fourniſſoit pas meſme ce qu'il avoit beſoin pour la faire languir dans ſa miſere. Bref, les mauvais juges, les Uſurpateurs du bien d'autruy, les Tyrans, & mille autres peſtes publiques, font tous leurs efforts pour ébranler la conſtance de la Vertu, & renverſer la

colomne ſur laquelle elle eſt appuyée. Mais ſi-tôt qu'elle eſt laſſe de leurs blaſphêmes, elle ſe vange d'eux par eux-meſmes. La vieilleſſe, les maladies, la recherche des larcins, en changeant la condition de ces ſcelerats, changent auſſi leur langage. Ils crient. Ils demandent miſericorde. Ils ſe repentent de leur vie paſſée. Enfin ils invoquent dans leurs malheurs, celle contre laquelle ils ont vomy tant d'injures en leurs proſperitez. Ils confeſſent tout haut, que la Vertu eſt le ſeul treſor, pour l'acquiſition duquel les hommes doivent travailler toute leur vie. Ils maudiſſent leurs lâchetez, leurs vols, leurs trahiſons, leurs aſſaſſinats; & tendant les mains vers le lieu où la Vertu s'eſt retirée, la conjurent de prevenir leur deſeſpoir, ou du moins pour ſa vengeance, d'aſſiſter aux tortures dont leur mort eſt accompagnée.



L'envie cede à la mort ſeulement.



EXPLICATION de la vingt-deuxiéme Figure.

Le cruel Monstre de l'Envie,
Suit les grans hommes pas à pas ;
Et pour avancer leur trépas,
Hazarde incessamment leur vie.
Mais quand par l'excez de sa rage,
Leurs jours ont éteint leur flambeau ;
Il arme contre soy son perfide courage,
Et tombe mort au pied de leur Tombeau.



E Tableau, qui est la confirmation du precedent, vous asseure, que la verité qu'il enseigne est aussi vieille que le monde ; & qu'au mesme instant qu'il y eût des hommes sur la terre, il

Ee

y eût de l'envie. Hercule ce Heros, qui dompta les monſtres qui paroiſſoient les plus indomptables, ne pût neanmoins eſtre victorieux de celuy qui l'obligea de tourner ſon propre courage contre lui-meſme. Cela eſtant, il faut croire qu'il n'y a qu'un bras qui ſoit capable d'écraſer la teſte de ce ſerpent; & que de toutes les armes qui ont eſté employées pour le vaincre, la faulx de la Mort eſt ſeule aſſez tranchante pour finir la deſtinée de cette Hydre renaiſſante. Nôtre Peintre a fort ingenieuſement executé cette penſée; car nous faiſant voir l'ancien Alcide, qui foule aux pieds le ſerpent prodigieux des marets de Lerne, il nous veut apprendre, que ſi la Vertu eſtoit aſſez forte pour triompher de la rage des Envieux, il n'y en a jamais eu qui dût pretendre à cet avantage comme celle d'Hercule. Cependant, ce Liberateur du monde, ce prodige de valeur, auſſi-bien que de juſtice, tenta mille fois en ſa vie, cette grande avanture, & la manqua mille fois; & ſemble nous dire par ſon action, que

ſans le ſecours de la mort, il n'eût jamais conté l'Envie entre les monſtres qu'il a domptez.





La Vertu triomphe de tous ſes ennemis.

EXPLICATION de la vingt troisiéme Figure.

Amans de la Vertu, dignes enfans des Dieux
A qui tous les méchans ont declaré la guerre.
Vous ne combattez ſur la terre,
Que pour triompher dans les Cieux.

COMME ce n'eſt qu'aprés la couſe achevée, que l'on couronne le Vainqueur, ce n'eſt auſſi qu'aprés la fin de la vie, que le Vertueux reçoit ſa veritable recompenſe. Voicy comme un petit crayon du glorieux triomphe que le Ciel promet à la Vertu conſommée. Elle paroît victorieuſe de tous ſes ennemis. Elle eſt revêtuë de ſes armes de parade. Elle eſt environnée d'autant de trophées qu'elle a deffait de differents adverſaires; & ſou-

lant aux pieds ce grand & difficile obſtacle que l'on nomme Fortune, elle éclatte de joye & de gloire. Vous la voyez auſſi bien haut élevée au deſſus de cette region mal-heureuſe, où ſon irreconciliable ennemie a poſé les bornes de ſon Empire. Elle regne abſolument dans le Ciel, & diſpoſe ſouverainement des Couronnes, des Sceptres, & des autres marques de cette juſtice & ſupreme Grandeur, que nous ne pouvons acquerir que par la connoiſſance des belles choſes & par la pratique des bonnes. Excitons-nous les uns & les autres, je vous prie, à la meditation d'une ſi belle matiere. Voyons ce que les Rois meſme ſont en terre. Conſiderons ce que les Vertueux ſont au Ciel; & par la comparaiſon des uns & des autres, appliquons-nous ſerieuſement à l'acquiſition d'un bien, devant lequel, le treſor de tous les Creſus, & la puiſſance de tous les Alexandres, ne ſont que bouë, vanité, foibleſſe & fumée.





Rien ne dure afin que tout dure.

EXPLICATION de la vingt-quatriéme Figure.

Le temps qui produit les saisons,
Les tient l'une à l'autre enchaînées ;
Et le Soleil marchant par ses douze maisons,
Renouvelle les jours, les mois & les années,
Il n'en est pas ainsi du destin de nos jours,
Quand la Parque en borne le cours,
Nous entrons dans des nuits qui ne sont point bornées.



MAIS avant que d'arriver à ce comble de gloire & de felicité ; il faut que l'homme se dépoüille de ce qu'il a de terrestre. Il faut qu'il abandonne l'habillement qu'il a receu de la mortalité ; & qu'il accomplisse la course qu'il commença le jour qu'il vint au monde. C'est pourquoy nôtre Peintre a mis immediatement aprés le triomphe de la Vertu, celuy du Temps &

de la Mort. Pour nous le repreſenter au naturel, il expoſe d'abord à nos yeux ce Tableau de l'année; & par conſequent celuy de nôtre vie. Le Printemps paroît le premier, comme le plus jeune & le plus beau. L'Eſté le ſuit, plein de vigueur & de feu. L'Automne marche aprés, chargé de ſes fruits, & de ſes plaiſirs de peu de durée. Finalement, l'Hyver pareſſeux, foible, languiſſant, & accablé de vieilleſſe, fait tous ſes efforts pour ne ſe pas éloigner de ceux qui le precedent. Le Temps, comme un petit demon qui vole jour & nuit, eſt au deſſus de la teſte de ces quatre differents aſſociez. Il marque leur courſe. Il preſcrit leur marche; & les faiſant retourner d'où ils eſtoient partis, les condamne à des viciſſitudes qui ne finiront qu'avec le monde, quoy qu'elles finiſſent tous les jours. Cette repreſentation nous enſeigne, qu'il faut commencer dés nôtre jeuneſſe à ſuivre la Vertu, c'eſt à dire, à ménager le temps qui vole inceſſamment; & qui nous portant d'un âge à l'autre, avec une viteſſe plus ſurprenante que celle meſme des éclairs, nous con-

duit imperceptiblement à cet inſtant horrible, où ſe fait la diſſolution de nous-meſme. Soyons ſenſible à ce grand avertiſſement; & eſſayons autant qu'il nous eſt poſſible, de ne pas perdre la plus petite partie d'une choſe qui dure ſi peu; & qui nous eſt ſi importante, puiſque d'elle dépend la poſſeſſion de la gloire qui vient de nous eſtre propoſée.





Tous les ſiecles ont eu leurs vices.



EXPLICATION de la vingt-cinquiéme Figure.

En vain l'objet affreux des tourmens eternels,
Fait peur à tout ce que nous sommes.
Tant que la terre aura des hommes,
Le Ciel verra des criminels.



OICY le Temps à qui nôtre Peintre a rendu sa premiere figure. Il nous declare en ce Tableau, que volant d'un siecle à l'autre, il entreine avec soy tous les vices & tous les mal-heurs qu'il rencontre dans la rapidité de sa course. Les petits demons qui l'accompagnent, sont bien aises du changement qu'il

leur propoſe ; & à voir leur contenance enjoüée, on diroit qu'ils ont quelque connoiſſance de l'avenir, & qu'ils ſont aſſeurez que plus le monde vieillira & plus leurs forces renouvellerons. Mais bien qu'ils ayent commencé de regner dés le commencement des ſiecles, il eſt toutefois au pouvoir du Vertueux, de leur arracher un Empire où ils ſe ſont ſi bien établis. Il faut que ce demy-Dieu pour remportet une ſi grande victoire, faſſe reſolution de combatre inceſſament. Car encore que ces Tyranneaux ſoient ſouvent chaſſez de leur Trône ; ils y remontent preſqu'auſſitôt en dépit de leurs Vainqueurs ; & trouvent autant de complices de leur uſurpation, & autant de defenſeurs, que la Vertu leur peut ſuſciter d'ennemis. Soyons du nombre des derniers. Prenons les armes ſous la conduite d'un ſi digne General. Faiſons voir au Temps & aux Vices, que nous avons aſſez de cœur pour les combatre tous enſemble ; & que malgré la trahiſon de ceux meſme qui nous devroient eſtre les plus fidelles, comme eſtant une

partie de nous-meſmes, nous ſortirons victorieux du combat où ils nous ont engagez.





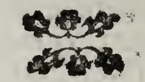
Il faut s'acommoder au temps.

EXPLICATION de la vingt-sixiéme Figure.

Les hommes legers & flottans,
Perdent toûjours leur advantage
Aussi n'appartient-il qu'au Sage,
De sçavoir bien prendre son temps.

ENCORE que le Temps soit le perpetuel ennemy de la Vertu ; neanmoins nous ne devons pas toûjours le considerer comme tel. S'il l'engage dans des grands dangers ; & l'expose à la fureur de divers Monstres, il est bon de croire que c'est autant pour la couronner que pour la perdre. Cela estant, il ne faut pas que nous soyons incessamment aux mains avec lui; & que sans cesse nous luy disions des

injures. Le Sage peut fort bien s'y accommoder. Il peut ſe ſervir de luy contre luy-meſme, & s'il eſt permis de le dire ſans blaſphéme, il eſt capable d'imiter l'eſprit Eternel qui l'éclaire, & tirer le bien du mal même. Pour en venir là, il n'eſt pas beſoin d'autre choſe que de faire une tres-exacte diſtinction du Temps & des Vices qui l'accompagnent. Car pourveu que nous ayons l'adreſſe d'arêter ce Prothée, nous l'obligerons aiſement, à nous accorder tout ce que la Vertu veut que nous exigions de luy. Nous luy ferons payer avec uſure; les droits de nôtre hoſpitalité, & le forcerons de nous porter en dépit qu'il en ait, dans le ſejour eternel, où nous trouverons noſtre conſervation & ſa ruine.







Ne regrette point le temps passé.



EXPLICATION de la vingt-ſixiéme Figure.

Sans te pleindre du temps qui coûle comme l'onde ;
Vſe bien de celuy que tu tiens en ta main
Tu n'as qu'un jour à toy. Car peut-eſtre demain,
La mort te forcera d'abandonner le monde.



E vieillard qui nous eſt figuré dans cette peinture, a fait ce que nous venons de dire. Il a bien uſé du temps ; l'ayant receu pour ſon hôte, il en a tiré tout ce dont il a crû avoir beſoin. C'eſt auſſi de fort bon cœur qu'il le laiſſe ſortir de ſa maiſon ; parce que ayant vécu plu-

ſieurs années, & par maniere de parler, vieilly tous deux enſemble, ils ont appris l'un de l'autre, que leur ſocieté ne pouvoit eſtre eternelle; & que toſt ou tard ils ſe verroient reduits à la neceſſité de ſe ſeparer. Cet hôte ſage & courtois, voyant que l'heure de leur ſeparation eſtoit ſonnée, luy a de bonde grace ouvert la porte de ſon logis; & ſans ſe plaindre de ſon départ, ſemble luy témoigner, en luy diſant à Dieu, le contentement qui luy reſte d'avoir logé un ſi docile & ſi fidelle amy. Cecy n'eſt ſi artiſtement repreſenté, que pour apprendre aux ames foibles & timides à ſe guerir de cette vaine repugnance, qu'elles font paroître, toutes les fois que le Temps leur redemande ce qu'il leur a preſté. Certes, il nous eſt honteux, d'eſtre des depoſitaires de mauvaiſe foy, de nous faire chicaner pour rendre ce que l'on nous a baillé en garde; & vouloir, s'il nous eſtoit poſſible, nous enrichir de ce qui n'eſt pas à nous. Cependant, c'eſt le mauvais procedé de ces inſenſez, qui ſe voyant à la fin de leur vie, importunent Dieu

& les hommes, pour obtenir des delais, & differer le payement d'une debte à laquelle ils ſont condamnez.





Il n'est rien si court que la vie.

EXPLICATION de la vingt-huitiéme Figure.

Franc d'ambition & d'envie ;
Pauvre mortel, passe une vie,
Que la mort tallonne de prés.
Peu de chose suffit au Sage ;
Et pour faire un petit voyage,
Il ne faut pas de grands aprests.



OICY le supplice auquel sont condamnez ces hostes indiscrets, qui veulent retenir par force, le Temps qui s'en veut aller. Car cet impatient qui ne peut souffrir de contrainte, voyant la force qu'on luy fait pour l'arêter, se change en un fier ennemy ; & au lieu qu'il avoit toûjours paru agreable & complaisant, il devient fâcheux & cruel,

& ne donne à ſon hôte que de triſtes ; & funeſtes marques de ſa preſence. Vous voyez, comme d'abord il exerce une inſupportable tyrannie dans les lieux où l'on l'enferme ; & comme pour conſerver la liberté qu'on luy veut ravir, il retranche à ſes Geoliers, toutes les choſes en la compagnie deſquelles il avoit trouvé la vie ſi charmante & ſi deſirable. D'un coſté s'enfuient la Jeuneſſe & la Beauté, qui ne ſçauroient eſtre ſeparées. De l'autre, ſe dérobent le Repos & le Someil ; & les Amours ſe voyans pourſuivis de ce vieux Tyrans, prennent leur vol droit vers la Jeuneſſe & la Beauté, qui ſont leurs veritables amantes. Que croyez-vous que deviennent les hommes, quand ils ſe conſiderent dépoüillez de leurs plus belles parties ; & revêtus de qualitez ſi contraires à leur nature, que ce ſont autant d'ennemis domeſtiques, & de bourreaux qui les tourmentent ? Certes, ils ſe repentent jour & nuit d'avoir differé la fin de leur vie ; & pour l'avoir trop follement aimée, de s'eſtre expoſés à des ſupplices, qui leur

font continuellement ſouhaitter cette longue indolence , dont la mort eſt accompagnée.



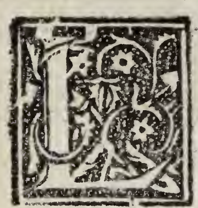


Tout ſe pert avec le Temps.



EXPLICATION de la vingt-neufiéme Figure.

Rayon d'un Soleil invisible ;
Pompe de la Nature : Enchantement des yeux ;
Beauté qui de l'amour rend le trait invincible ,
Il est vray , ton Empire est grand comme les Cieux.
Mais ne te flatte point du pouvoir de tes charmes :
Ne vante point les feux : Ne vante point les armes ,
Dont tu desoles l'Vnivers.
Tu passeras un jour par le ciseau des Parques ;
Et si de tes appas il reste quelques marques ,
Ce ne sera que dans nos vers.



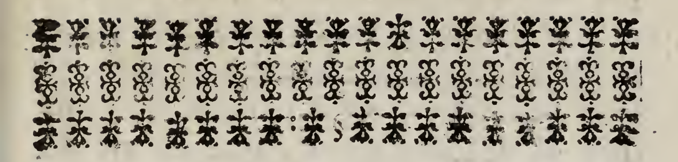
E Temps n'a fait que menacer dans les Tableaux que nous avons veus. En celui-cy , il commence à executer ses menaces. Comme il voit que l'on ne veut pas le

laiſſer partir de bonne grace, il fait violence à la priſon ; & briſant tout ce qui l'enchaine, il tourne ſes armes cruelles & victorieuſes contre ce qu'il a le mieux aimé. Il ſe fait autant de victimes qu'il y a de belles choſes dans le monde. La force des Heros. L'Eloquence des Orateurs. La beauté des Dames ont auſſi peu de charmes pour vaincre cet ennemy public, qu'en ont les Diadêmes, les Trônes & les autres objets de l'Idolatrie des petites ames. Tout ploye ſous ce Tyran. Tout cede à ſa cruauté. Les prieres y ſont inutiles. La force n'y peut rien; & comme ſi ce ne luy eſtoit pas aſſez de nous détruire, il adjoute l'inſolence de la mocquerie, à la faveur, avec laquelle il nous tourmente. Il fait deſcendre la vieilleſſe à ſon ſecours ſans qu'il en ait beſoin ; & nous la preſentant comme celle qui ne nous doit quitter qu'avec la vie, il nous en parle avec un ſouſris mocqueur ; & nous jure, que nous nous trouverons fort bien d'une ſi ſage & ſi divertiſſante compagnie.





Philoſopher c'eſt apprendre à mourir.



EXPLICATION
de la trentiéme Figure.

Ce qui n'eſt pas en ta puiſſance,
Ne doit point troubler ton repos.
Tu balances mal a propos,
Entre la Crainte & l'Eſperance.
Laiſſe faire le Ciel. C'eſt ton maiſtre & ton Roy;
Et ſuporte avec conſtance,
Ce qu'il a reſolu de toy.

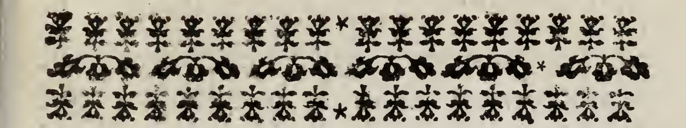
LES Sages vulgaires croiront avoir ſatisfait au nom de Sage, s'ils conſiderent les revolutions des choſes comme nous venons de les conſiderer; & s'ils attendent leur derniere heure, ſans ſe donner la peine de la prevoir & de l'étudier. Mais le Stoïque, c'eſt à dire le Sage parfait & conſommé, ſe demande à ſoi-même où le meine la vieilleſſe; & comme avec des lunettes d'ap-

proche va jusques dans le Ciel, dêcouvrir le secret de sa Destinée. Il se familiarise de bonne heure avec la mort. Il se souvient, qu'il a mille fois ouy dire au grand Zenon, que la vie du Philosophe, ne doit estre qu'une continuelle meditation de la mort. Vous le voyez aussi, qui paroist si attentif & si calme au milieu de tant de sujets de troubles & d'agitations, qu'il ne s'abandonne ny à l'esperance, ny à la crainte. Il a l'esprit tout entier occupé à la contemplation de cette main juste mais inflexible, qui du haut du Ciel tient les ciseaux dont le fil de nôtre vie doit estre coupé; & pour éviter toute surprise, il y tient les yeux de l'esprit continuellement attachez, afin de voir quand elle fermera l'instrument fatal, qui doit le delivrer de la servitude de la matiere.





La vieilleſſe à ſes plaiſirs.



EXPLICATION de la trente-uniéme Figure.

Roy des avantures humaines,
Qui fais nos amours & nos haines;
Temps ſous qui les plus forts ſont enfin abattus,
Que tes bontez nous ſont propices.
Quand tu nous ôtes les delices,
Tu nous fais aimer les Vertus.



OICY donc la Vieilleſſe que le Temps a ſubtilement introduite en la compagnie des hommes. Les uns s'en deſeſperent. Les autres y ſont inſenſibles. Mais le Sage qui ſçait que par elle, il doit parvenir à ſes plus hautes dignitez, la reçoit de bonne grace. Il luy laiſſe la con-

duitte de sa famille. Il luy permet d'en chasser ce qui luy déplaist, & d'y faire venir ce qu'elle trouvera bon. Vous voyez aussi la vieillesse, qui semble cajoler ce Sage decrepit; & qui luy remontre avec adresse, que desormais il ne doit plus penser aux plaisirs du Goût, du Tact, & de la Veuë. Elle luy fait aussi chasser de sa compagnie, ces Demons importuns & voluptueux qui regnent sur nos passions; & l'oblige de faire un eternel divorce avec la chair & le sang. Nôtre Sage qui connoist son artifice, est ravy de s'y laisser prendre; & de renoncer pour jamais à des plaisirs qui sont indignes de son âge. Il tourne aussi volontairement la teste de l'autre côté; & arête sa veuë debile sur des beautez, bien plus capables de le contenter que celles qu'il a perduës. Au lieu de l'amour des choses corruptibles, il s'attache à la poursuitte des eternelles; & au lieu de prêter l'oreille aux solicitations de la Volupté, il n'écoute que la Prudence, que la Moderation & que les autres Vertus, qui peuvent

d'une chair caduque & d'une matiere toute uſée, en faire une toute nouvelle & toute immortelle.

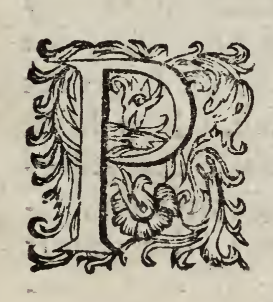




Ne t'informe point de l'avenir.

EXPLICATION de la trente-deuxiéme Figure.

Scrutateurs des choses futures ;
Ennemis des secrets divins ;
Ne consultez plus les Devins ,
Pour apprendre vos avantures.
L'Art est faux & pernicieux ,
Qui dans les grans chiffres des Cieux ;
Croit découvrir nos destinées
Dieu seul comme Roy des humains ,
Tient le conte de nos années ;
Et le destin du monde est l'œuvre de ses mains.



OUR un Sage que vous venez de voir , vous allez estre environnez d'un grand nombre de fous. Le Sage a preveu sa fin , & en a consideré le moment avec joye. Voicy des insensez qui se desesperent au seul nom de la

mort ; & qui pour tenter les moyens de l'éviter , s'abandonnent à toutes les foiblesses & à toutes les superstitions , que la fourberie & l'erreur ont introduittes dans le monde. Vous voyez au lieu le plus eminent de ce Tableau , un vieux Sacrificateur accompagné de ses Officiers , & orné des marques de sa Prelature. Il consulte serieusement les entrailles d'un bœuf ; & pretend de voir dans le ventre d'une bête , des secrets que les Estoilles mesme ne nous apprennent que fort confusément. Plus loin , est peinte une de ces Cages sacrées , dans lesquelles les Romains tenoient enfermez les Interpretes domestiques de leur fortune ; & par un aveuglement indigne de leur vertu ; cherchoient dans l'avidité ou dans le degoust d'un poulet , la resolution des choses pour lesquelles ils ne se fioient pas à leur propre raison. Plus loin, paroissent des Caldeens , des Astrologues judiciaires , & d'autres semblables Charlatans ; & pour faire rougir les curieux impertinens de leurs extravagances , le Peintre a ingenieusement placé dans un éloignement deux de ces

miſerables affronteurs, qui ſe meſlent de dire la bonne avanture aux femmes & aux enfans. Tous ces divers viſages ne ſont repreſentez que pour détromper les petits eſprits, & leur ôter l'envie de ſçavoir les choſes futures.





La mort eſt inévitable.

EXPLICATION de la trente-troisiéme Figure.

Ne crois pas éviter la mort,
Que la Loy divine t'appreste.
Car si ton propre toict ne t'écraze la teste;
Le toict d'un étranger accomplira le sort.

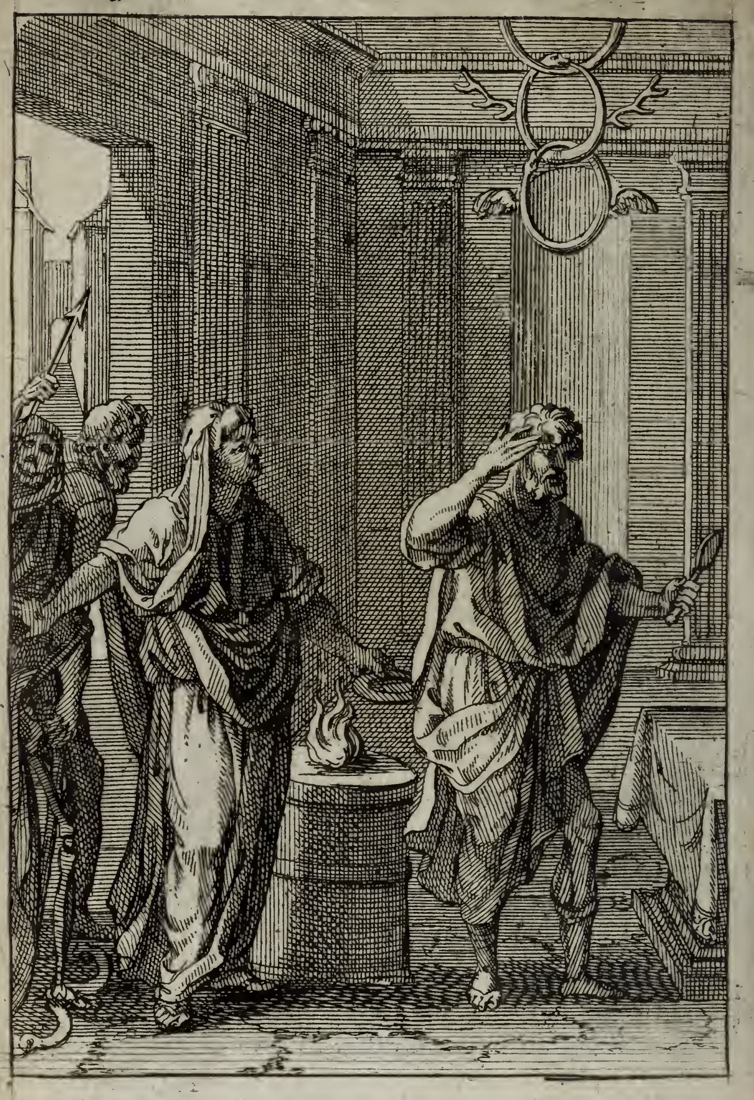


'AVANTURE que le Peintre nous presente en ce Tableau ; n'est pas moins étrange, qu'elle est rare. Elle nous fait voir qu'il y a une notable difference entre un Sage & un Sçavant ; & qu'assez souvent toute la Rhetorique & toute la Poësie peuvent estre renfermées dans la teste d'un fou. Elle nous apprend aussi, que malgré les Predictions contraires, l'heure de nôtre mort dépend

d'une horloge qui ne peut comme les nôtres, eſtre ny retardées par nôtre crainte, ny avancée par nos impatiences. Le bon vieillard tout chauve & tout blanc, que vous voyez dans une profonde meditation, eſt ce grand ornement de la Grece, qui a donné le commencement & les beautez à la Tragedie. On l'avoit menacé qu'il finiroit ſes jours par la cheute d'un evoûte. Pour ſe mocquer de cette prediction il quitta ſa Ville; & choiſit pour ſa demeure ordinaire, les plus agreables ſolitudes de la Sicile. Mais un jour qu'il eſtoit attentif à la production de quelque excellente piece, un Aigle qui avoit pris une Tortuë ſur le rivage prochain, & qui s'eſtoit élevé bien haut en l'air, s'arrêta malheureuſement au deſſus d'une ſi precieuſe teſte; & n'ayant pas des yeux d'Aigle en cette occaſion, la prit pour une pointe de rocher, & l'écraſa en voulant écraſer la Tortuë.







Vivons ſans craindre la mort.

EXPLICATION de la trente-quatriéme Figure.

Tel par un ſentiment brutal,
Croit donnant tout à la Nature ;
Eviter le chemin fatal,
Qui nous meine à la ſepulture.
Tel penſe dans la Pieté,
Trouver un lieu de ſeureté ;
Contre les trois Sœurs homicides.
Ils ſe trompent également.
Le trépas devance les rides,
Ou les ſuit infailliblement.



CET inſenſé que vous ne pouvez regarder ſans rire, eſt d'une eſpece differente de ceux que vous venez de voir. Celui-cy ne conſulte ny les entrailles des beſtes, ny la cervelle des Devins. Il ſe conſulte lui-meſme, &

demande à ſon miroir, raiſon de ſon changement. Il ſe voit le viſage couvert de rides, & ſe veut perſuader que ces rides procedent de la malignité de la glace qui le repreſente. Il luy ſoûtient qu'il n'eſt pas encore en l'âge de la difformité, & que le temps l'auroit trahy ſi ces rides eſtoient veritables. Il s'eſtoit figuré, le pauvre homme qu'il eſt, qu'ayant toute ſa vie lutté contre ſes paſſions, refuſé à ſes ſens toutes les choſes deffenduës; & attaché ſon eſprit à la pratique des Vertus, il vieilliroit auſſi peu que les beautez qu'il avoit adorées. Mais voicy la Pieté, qui ſe juſtifie des plaintes que cet homme de bien luy fait. Elle luy declare, qu'elle ne retarde ny la vieilleſſe ny la mort. Bien au contraire, qu'elle haſte leur venuë, afin que plûtoſt elle donne à ceux qui la ſervent, cette jeuneſſe perpetuelle qui ne ſe trouve qu'au deſſus des Cieux. Ce faux religieux, n'eſt pas ſatisfait d'une ſi ſainte & ſi raiſonnable excuſe. Il murmure contre le Dieu qu'il a ſi ſcrupuleuſement ſervy; & témoignant ſon intention mercenaire, & ſon amour propre, ſemble

luy reprocher la fin de ſa vie, comme la plus haute injuſtice qui luy pouvoit jamais eſtre faite. Cela nous fait bien connoiſtre combien l'homme eſt intereſſé. Combien il eſt hypocrite. Combien il eſt amoureux de ſoi-meſme; & combien peu il l'eſt de cette Eternelle beauté, pour qui ſeule il doit avoir de l'amour.





Le vieillard ne doit penſer qu'à mourir.

EXPLICATION
de la trente-cinquiéme Figure.

Que te sert vieil ambitieux ;
De voler toutes nos Provinces ;
Pour élever en mille lieux ,
Des Palais dignes de nos Princes ?
Ignores-tu que les destins ,
Aprés quelques facheux matins ;
Vont borner le cours de ta vie ?
Déja tes plus beaux jours ont êteint leur flambeau.
Pense donc à la mort. Ton âge t'y convie ;
Et si tu veux bâtir , va bâtir un Tombeau.

L'IDIOT que vous considerez , est le portrait de la plusspart des hommes. C'est un vieux coupable , qui depuis l'âge de vingt ans , a fait également comerce de sa conscience & de son argent. Il est connu par toutes les places où l'usure est soufferte. Il n'y a

Banquier qui n'ait de ſes billets. Il n'y a Quaiſſe, où il n'ait part. Il n'y a Partiſan qui ne ſoit dans ſes papiers. Il n'y a avances à faire où ſous le nom d'un valet, il ne ſoit intereſſé. Par ces illuſtres moyens, il eſt parvenu au comble des biens qui le font injuſtement paſſer pour homme d'importance. Mais il eſt en meſme temps arrivé à cet âge mal-heureux où il ne peut ſe ſervir de ces richeſſes mal-acquiſes. Il eſſaye neanmoins de retarder ſa fin par des entrepriſes de longue durée. Il prend une jeune femme ; & la prend inutilement pour luy. Il fait des aſſemblées toutes les nuits ; & la goutte & la gravelle le mettent jour & nuit à la gêne. Enfin, il croit tromper la mort en ſe trompant ſoi-meſme ; & n'eſtant plus qu'un peu de bouë deſſeichée, que peut eſtre l'humidité du premier Automne reſoudra en ſon premier neant, il ne laiſſe pas de commencer des Palais, que trente vies comme la ſienne ne ſçauroient mettre en leur perfection. Il devroit bien plutoſt, pour l'expiation de ſes crimes, faire travailler à ſon tombeau;

& par la conſtruction de ce dernier logis, ſe preparer bien ſerieuſement à y entrer.

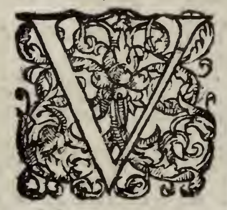




Il n'y a point de prevoyance contre la mort.

EXPLICATION de la trente-ſixiéme Figure.

Ne tante jamais la fortune.
Vy bien loin des perils de Mars, & de Neptune.
Fuy le ſerain des nuits ; & les chaleurs du jour.
Tout ce ſoin t'eſt fort inutile.
Paris qui fut un lâche, & ne fit que l'amour,
Eſt mort auſſi jeune qu'Achille.



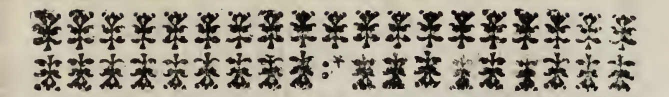
OICY des hommes qui veritablement penſent à la mort. Mais cela n'empeſche pas, que ce ne ſoient des fous d'une eſpece differente des precedents. Comme ce bâtiſſeur du dernier Tableau, ils croyent que la mort eſt aſſez complaiſante pour ne les pas fâcher, ou aſſez diſcrete pour ne pas venir où elle n'eſt pas appellée. L'un n'oſe penſer à la

guerre, pour ce qu'il croit que c'eſt là principalement où la mort ne conſidere ny le merite, ny l'âge. L'autre ſe perſuade, que celuy-là eſt bien inſenſé, qui ſe haſarde ſur la mer, qui ſe fie à la plus infidelle de toutes les choſes, & qui vit en lieu où il n'eſt ſeparé de la mort que part l'épaiſſeur d'un ais. Le troiſiéme, qui cent fois a ouy dire que le vent de l'Automne, & l'inconſtance de cette ſaiſon, ſont autant de Miniſtres dont la mort ſe ſert pour dépeupler le monde, ſe tient clos & couvert dans ſa chambre. Il y entretient par artifice, ce qu'il y a de plus ſain dans la ſaiſon la plus reglée; & ſe retranche contre la mort par tous les Aphoriſmes de la Medecine. Mais ces robbes fourrées, ces callottes à longues oreilles, & toute ſa Philoſophie Galenique, ne retarderont pas d'un jour la priſe de cette place, qu'il croit ſi bien defendre. La mort trouve paſſage au travers de ſes doubles chaſſis, de ſes paravants, & de ſes fauſſes portes; & le tuë auſſi bien que ceux qui ſont tous les jours expoſez aux perils ou de la mer, & de la guerre.





La Mort nous dépoüille de toutes choſes.



EXPLICATION de la trente-ſeptiéme Figure.

Aimable ſolitude où j'ay l'ame ravie,
Et goûte le bon-heur que les Cieux m'ont promis.
Livres qui nourriſſez les plaiſirs de ma vie;
Et vous rare beauté que j'ay toûjours ſervie,
Malgré deux puiſſans ennemis.
Vn jour viendra que la mort blême,
M'arrachant moy-meſme à moy meſme;
M'arrachera du cœur nos objets amoureux.
Je paſſeray dans l'ombre eternellement noire;
Et perdant la memoire,
Je perdray malgré moy, l'amour que j'ay pour eux.

LA Mort commence à combattre, & par conſequent à vaincre. Nous ſommes arrivez à l'accompliſſement des Propheties. L'heure fatale eſt ſonnée. Il faut partir; & aller au lieu, où une juſtice incorruptible rend à chacun ſelon ſes œuvres. Le

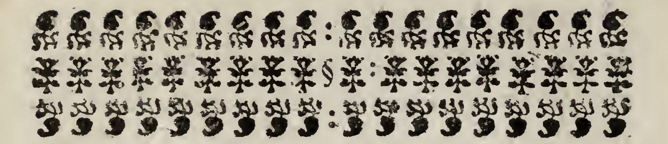
galand homme que vous voyez dans ce Tableau, n'avoit jamais medité cette matiere. Aussi n'a-t'il dans l'ame que la terreur de sa fin; & devant les yeux, que l'objet des pertes qu'il va faire. Il a de belles maisons, une belle femme, & de beaux enfans; & voudroit bien joüir plusieurs siecles, des douceurs qu'il trouve en leur possession. Cependant, lors qu'il y pense le moins, il se voit contraint d'abandonner tant de differentes richesses. Il faut qu'il quitte ses maisons enchantées, où la pompe des meubles dispute avec les delices des promenoirs. Il regarde avec desespoir, ces longues allées d'Hypreaux, & ces couverts de Cyprez & de Phileries, sous lesquels il se promettoit de trouver d'agreables Hyvers au melieu des Estés les plus brûlants; de confondre l'obscurité des nuits avec la lumiere des jours; & dans la rigueur de l'Hyver trouver la verdure des plus beaux Printemps. C'est bien vainement qu'il témoigne le regret qu'il a de les abandonner. Il a receu le commandement de les laisser à ses Successeurs. Il est obligé de l'executer, & de s'arracher

d'entre les bras d'une femme, qui n'est possible pas trop fâchée de passer en ceux d'un plus jeune que luy. Les larmes qu'elles répand, vous font infailliblement accuser de calomnie, la liberté de mes soupçons. Mais ne soyez pas si fort indulgeant aux artifices d'un séxe naturellement trompeur. Aprés ce que nous avons veu de la Matrone d'Ephese, il ne nous est plus permis de croire aux pleurs, aux gemissemens, ny aux caresses mesme des femmes.





La Mort nous égale tous.



EXPLICATION de la trente-huitiéme Figure.

Toy de qui la tête se couure,
De ce brillant Metail qui fait suivre les Rois ;
Ne croy pas que la mort texempte de ses Loix,
Elle frappe aussi fort à la porte du Louvre,
Qu'à celle du moindre Bourgeois.



EUT-ESTRE que celuy que la Mort vient d'arracher d'entre les bras de sa femme, auroit esté mieux traité, s'il eût pû produire contre ses violences, les vieux titres de sa noblesse ou les marques de sa dignité. Nullement. Par-tout où paroist la Mort, elle est égallement audacieuse, égallement puissante, égallement absoluë. Si elle ôte

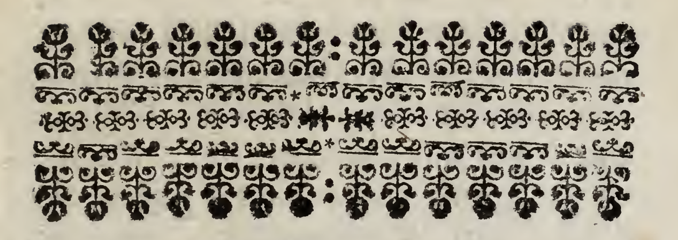
insolamment la vie aux miserables. Si elle a de l'orgueil contre les humbles ; & de la force contre les foibles, elle attaque avec les mesmes armes, les heureux, les superbes, les forts. La voicy, qui d'un coup de pied enfonce la porte d'une haute Tour, dans laquelle un Roy s'étoit renfermé pour éviter ses atteintes. Mais cette impitoyable contemptrice des couronnes, commande outrageusement à ce Prince de descendre ; & pour ce qu'il n'a pas assez tost obey, elle le precipite du haut de la Tour en bas, afin que par cette cheute, elle l'égale au pauvre Savetier, qui tenoit sa boutique au pied de ses murailles. Je voy sur vos visages, des signes de vôtre étonnement ; & me persuade que vous voudriez bien ne pas continuer vostre promenade. Mais il vous faut de bonne heure accoûtumer à une chose, que tôt ou tard vous estes obligez de souffrir. Ceux qui nourrissent les Lions & qui vivent avec eux, les apprivoisent par leur communication. Il en sera de mesme de la mort. Si nous nous pouvons familiariser avec elle ; & par l'accoûtumance, nous défaire de l'horreur que

ſa difformité nous donne, nous nous la rendrons ſi agreable, qu'elle nous fera concevoir un juſte mépris de la vie.





Rien de ſi certain que la Mort.



EXPLICATION de la trente-neufiéme Figure.

Toutes les fois qu'il plaiſt au ſort,
De nos jours incertains la courſe eſt achevée;
Qu'eſt devenu Louis ? Il eſt auſſi bien mort,
Que Pharamond & Meroüée.



ES Stoïques, qui ſe plaiſent à conſiderer la Mort ſous toutes ſortes de viſages, afin que de quelque façon qu'elle ſe preſente à eux, ils puiſſent la voir ſans étonnement, ont obligé noſtre Peintre, de nous la montrer ſous la figure effroyable que vous voyez. Elle eſt occupée à diſtribuer les

billets, qui servent de passeport aux ames qui sont détachées de leurs corps, pour entrer dans les lieux que la Providence divine leur a destinés. Chaque ame reçoit son passe-port; & se faisant un passage au travers des épaisses tenebres qui l'environnent, gagnent ce penible & deplorable chemin, où l'aveugle marche aussi droit que les plus clairs-voyans. Mais à dire la verité, ces imaginations melancholiques & ces spectacles hydeux, dont les Peintres essayent d'effrayer nos ames, & leur faire concevoir de l'horreur pour la Mort, ne sont capables de surprendre que des enfans & des femmes. Un homme sage se rit de ces masques & de ces habits de balet, dont la peinture couvre la Mort; & luy donnant en sa pensée, la veritable figure qu'elle doit avoir, la considere de la mesme sorte qu'il regarde son origine. Il voit qu'il a commencé. Il connoist qu'il doit finir. Il sçait mesme, qu'il commença de mourir à l'instant mesme qu'il commença de vivre. Vous avez les mesmes sentimens, par-

ce que vous avez le meſme eſprit. Achevez donc de voir avec plaiſir les autres portraits de la Mort; & par eux de vous diſpoſer à ſouffrir l'Original.





Le chemin de la Mort eſt commun
à tous.



EXPLICATION de la quarantiéme Figure.

Naissons ou Bergers ou Monarques,
Quand le sort a marqué nôtre dernier moment;
Nous tombons indifferemment,
Sous la main sanglante des Parques.
Nous descendons aux tristes bords
Où commande un Nocher avare;
Et payons le tribut barbare,
Que Pluton exige des morts.



OSTRE sçavant Dessignateur semble vouloir épuiser tout son art, & toute son imagination sur la matiere de la Mort, tant il se plaist à la representer sous divers postures. Son Poëte luy a donné la pensée de ce passage fatal, qui fait peur

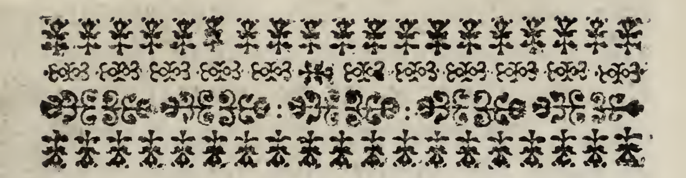
aux plus grands courages ; & où les Rois estant obligez de perdre les droits de leur souveraineté, descendent jusqu'à la condition du moindre de leurs sujets. Celuy que vous voyez entrer dans la Barque de Caron, & payer tristement les arrerages de sa mortalité, est suivy d'un nombre infiny d'autres mortels, riches & pauvres, vieux & jeunes, doctes & ignorans, qui par divers chemins se sont rendus à ce rivage tenebreux, où toutes les conditions deviennent égales, & toutes les connoissances pareilles. Irus y paroist aussi pompeux & aussi riche, que le fameux Roy de Lydie. Alexandre & Darius y sont également victorieux ; & n'ayant plus de terres & de mers à partager, se rient reciproquement de leurs conquestes & de leurs pertes. Ferdinand & Gustave s'y promenent en paix; & s'estant dépoüillez des sentimens qui les ont fait perir dans leurs querelles, ils voudroient bien repasser du costé de la vie ; ou du moins pouvoir apprendre à leurs Successeurs, que de toutes les folies, il n'y en a pas une si étrange, que de courir au travers des

fers & des feux, à la poſſeſſion d'une choſe qu'on eſt contraint d'abandonner, avant meſme que de l'avoir poſſedée.





La Mort est inexorable.



EXPLICATION de la quarante-uniéme Figure.

Ce fameux Orateur dont le puiſſant diſcours
Uſurpa ſans effort l'Empire de la Grece;
Manqua d'éloquence & d'adreſſe,
Quand la mort vint trancher le filet de ſes jours;
Cent Rois pleins de cœur & de gloire,
Ont perdu la clarté des Cieux;
Et le devot Louis qui fut ſi cher aux Dieux,
Ne vit plus qu'en nôtre memoire.

JE commence à me laſſer moi-meſme de ce grand nombre de Tableaux, qui ne repreſentent qu'une meſme choſe. Nôtre Peintre toutefois ne les a pas faits ſans raiſon; & je me perſuade, que ſçachant l'horreur que nous avons

du ſouvenir de la Mort, il a crû qu'il ne pouvoit trop de fois, nous renouveller cette importante verité, qu'il n'y a perſonne exempt de la neceſſité de mourir. Voyez-vous cét homme étendu mort ſur ſon lit, qui ne demande que le cercueil, ſi la Pieté, l'Eloquence & la Nobleſſe pouvoit délivrer quelqu'un de la tyrannie de la mort, il ſeroit encore dans cette grandeur éclatante, avec laquelle il vouloit éblouïr les yeux de tout le monde. Mais ſoyons eloquents ou barbares. Soyons Empereurs ou Bergers. Soyons jeunes ou vieux, il faut que nous rendions à la Nature ce qu'elle nous a preſté. Il faut retourner d'où nous ſommes venus. Il faut abandonner les biens, dont nous avons eſté d'une façon ou d'autre, mauvais dépoſitaires. Il faut ſe dépoüiller de la pourpre, deſcendre de deſſus les fleurs de lis, devenir Solliciteurs timides, aprés avoir eſté Juges ſouverains, & peut-eſtre Juges corrompus; & pour comble de douleur, remplir les tombeaux qui nous attendent. S'il ſe rencontre quelque difference en nos avantures, elle con-

ſiſte toute en quelque peu de marbre & de bronze, que la vanité de nos Succeſſeurs font mettre en œuvre, pour publier plus pompeuſement, l'infirmité de la condition des hommes.





L'homme n'est rien qu'un peu de boüe.

EXPLICATION de la quarante-deuxiéme Figure.

Tombeau de Jaſpe & de Porphire,
Titres d'or, vazes precieux,
Ce que vous offrez à nos yeux,
Nous eſt un grand ſujet de rire.
Ces Ceſars & ces Alexandres,
Qui ſont vos plus riches treſors;
Que ſont-ils qu'un reſte des cendres,
Que la flamme a fait de leurs corps?



SI l'obſcurité de cette voûte effroyable vous permet de remarquer ce qui y eſt caché, vous n'y verrez que les vaiſſeaux funeſtes, où ſont conſervez les reſtes inutiles des flâmes & du temps. Liſez les titres pompeux qui ſont gravez en bronze, au deſſus de ces urnes d'Agate, de La-

pis, ou de Criſtal ; ils vous apprendront, que les plus grands Monarques des ſiecles paſſez ne ſont plus qu'un peu de terre. Ils ont eſté Conquerans. Ils ont eſté Maiſtres des Nations. Ils ont eſté adorez des hommes. Cela veut dire, qu'ils ne ſont plus ny conquerans, ny crains, ny aimez. Voicy dans ce petit vaiſſeau de verre, les cendres de la plus parfaite beauté de ſon ſiecle. Conſiderez bien en ce racourcy, toutes les graces, tous les charmes, toutes les merveilles pour qui vous ſoûpirez ; & vous ſerez vainqueurs de vos vainqueurs. Vous aurez honte de vôtre ſervitude ; vous romprez les chaînes qui vous arrêtent ; puiſque vous ſçavez bien que les beautez, dont vous eſtes idolâtres, ne ſeront pas exemptes du deſtin de leurs ſemblables. Mais je voy bien que ce ſejour vous déplait ; & que vous n'eſtes pas reſolus de demeurer long-temps avec les Phantômes & les Spectres qui l'habitent. Ce doit eſtre toutefois le lieu de vos meditations & de vos retraites. Ce doit eſtre l'écolle, où vous devez apprendre ce qu'il y a de plus important en ce monde. Enfin,

ce doit eſtre le Temple où l'Autheur de vôtre vie, veut que tous les jours vous luy en ſacrifiez quelques momens.





La Mort eſt la fin de toutes choſes.

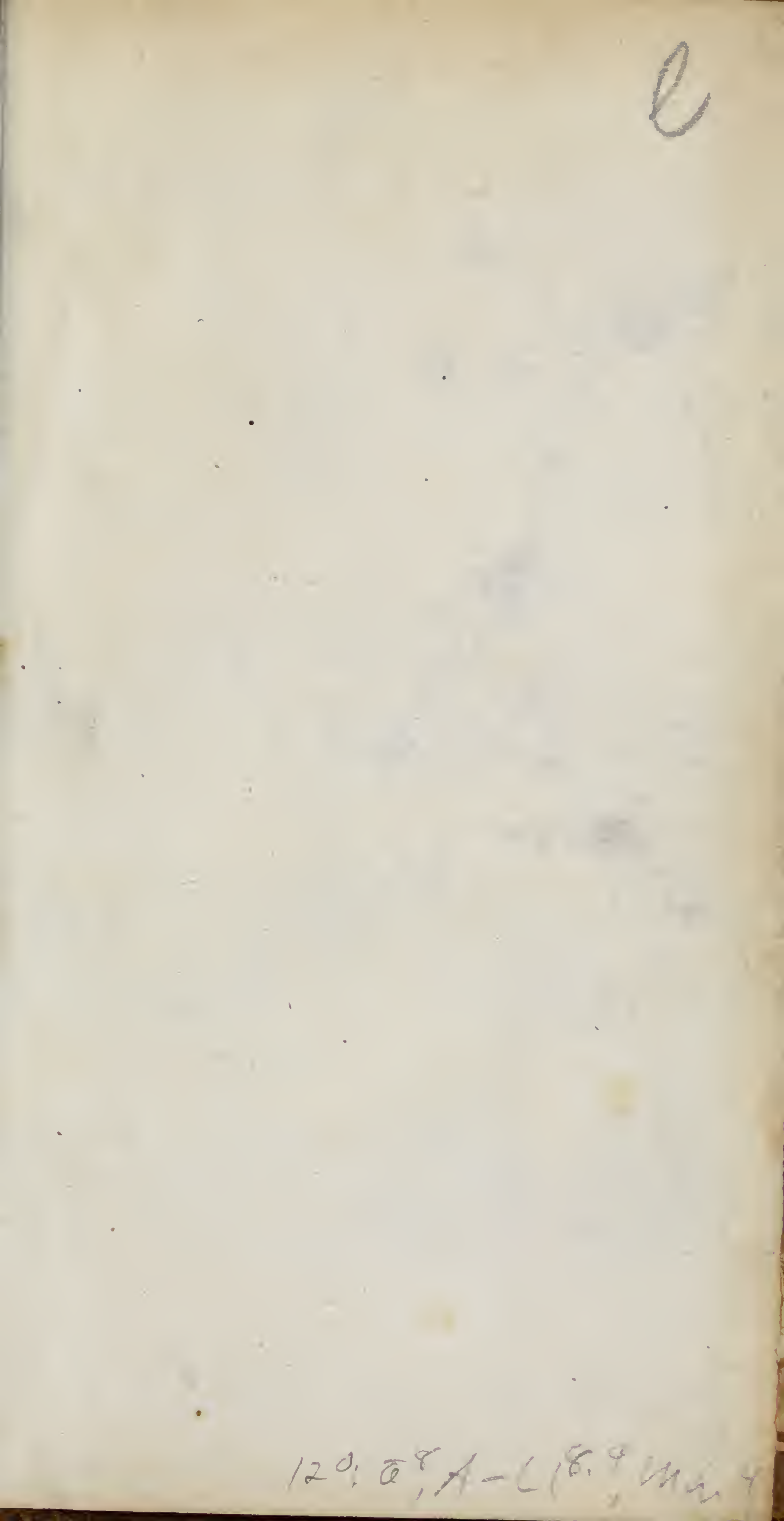
EXPLICATION de la quarante-troisiéme Figure.

S'en est fait Tout est consommé,
Voicy l'achevement des choses.
Mort il faut que tu te reposes,
Et brises pour jamais ton dard envenimé.
Mais ô ! qu'en un moment ta fortune est changée;
Tu cedes à ton tour à ta fatalité ;
Et la Nature humaine heureusement vengée,
S'éleve par ta mort à l'immortalité.

PUISQUE la Mort est la borne de toutes choses, il est juste qu'elle le soit de nos promenades & de nos entretiens. Arrêtons-nous donc, puis qu'elle nous arrête. C'est elle qui bien plus justement qu'Hercule, doit graver sur les Colomnes qui sont peintes dans ce Tableau, QUE PERSONNE NE PASSE OUTRE. Vous voyez aussi

que tout demeure-là. Ces Couronnes, ces Tiares, & ces autres marques de puiſſance, ſont mélées avec les menottes & les foüets, qui ſont le partage des eſclaves; & vous enſeignent qu'eſtant arrivez à ce point, il ſe fait un mélange & une égalité de toutes choſes. Les qualitez y ſont confonduës. Les dons de la Nature s'y perdent avec ceux de la Fortune. Mais diſons pour la gloire de la Vertu, qu'elle s'éleve au deſſus de ſes bornes fatales; & que comme elle tire ſon origine du Ciel, où la Mort n'a point d'Empire, elle triomphe auſſi de cette inſolente Victorieuſe; & luy apprend qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme, qui ſoit ſoûmiſe à ſa tyrannie.

FIN.


e
12°: ā8, A–L18


SPECIAL 88-B
23489

